



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

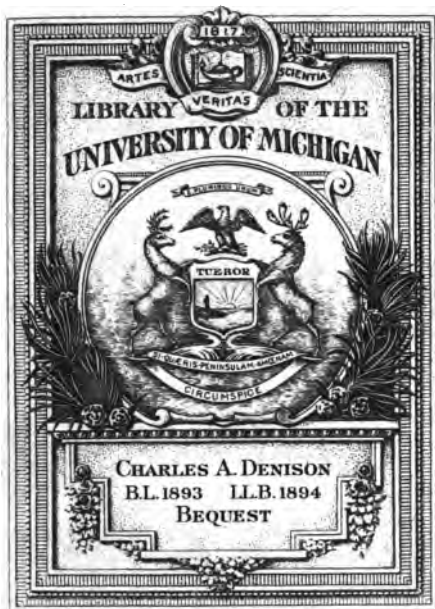
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BUHR A



a39015 01807944 5b



ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

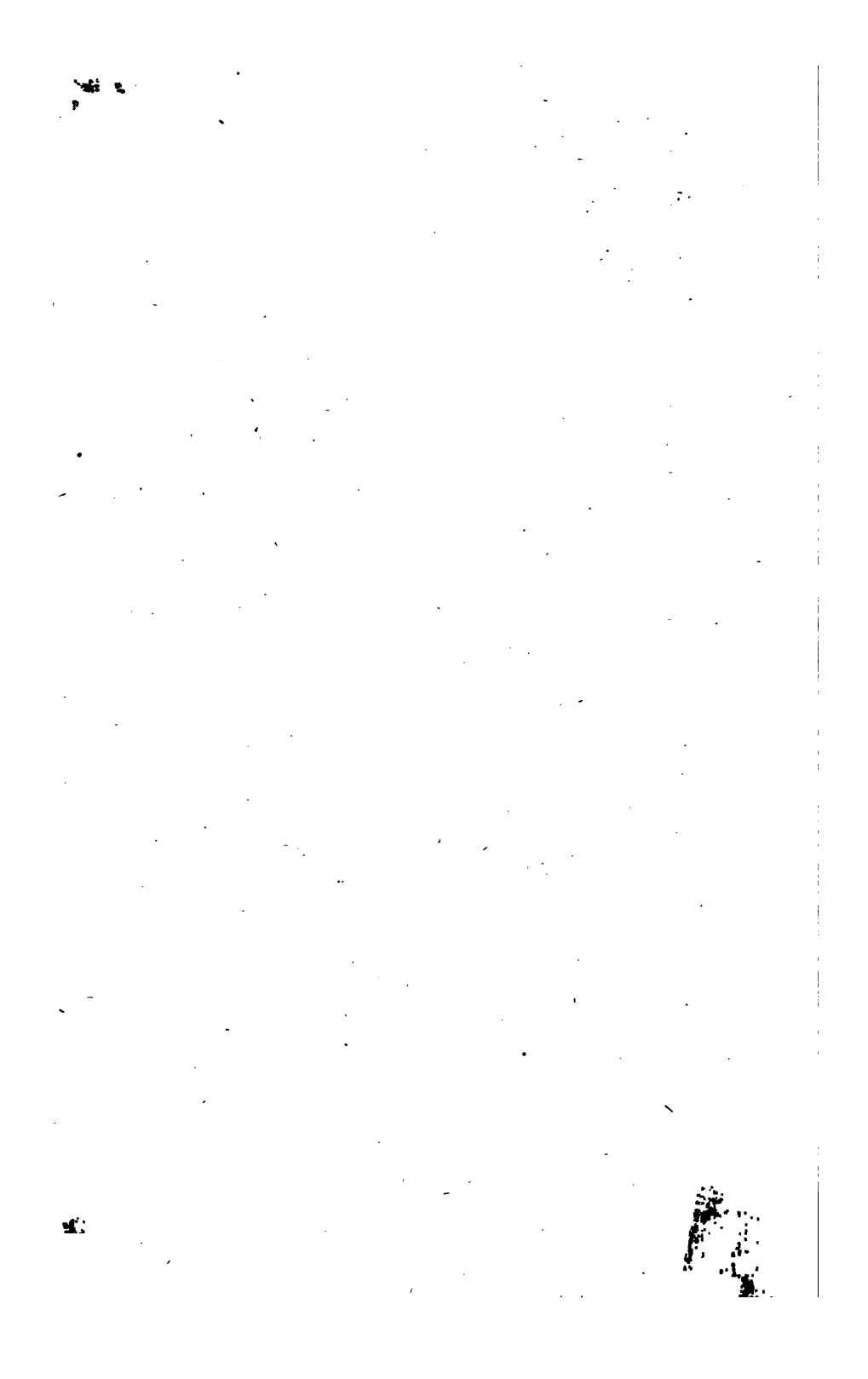
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

DC

146

.N35

A42



OEUVRES
COMPLÈTES
DE M. NECKER.
TOME XII.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

OEUVRES
COMPLÈTES
Jargues
DE M. NECKER,

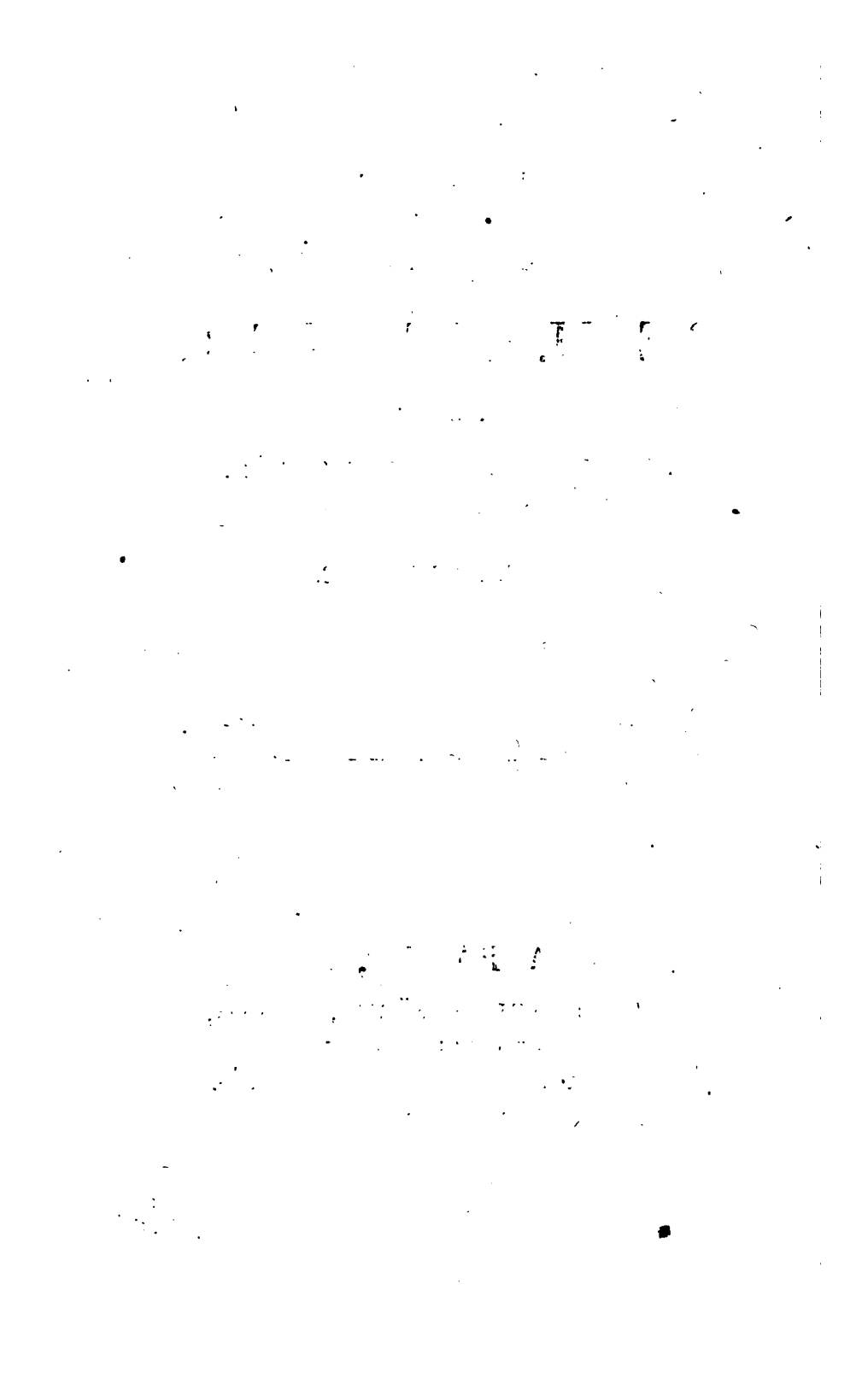
PUBLIÉES
PAR M. LE BARON DE STAËL,
SON PETIT-FILS.

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17;
A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1821.



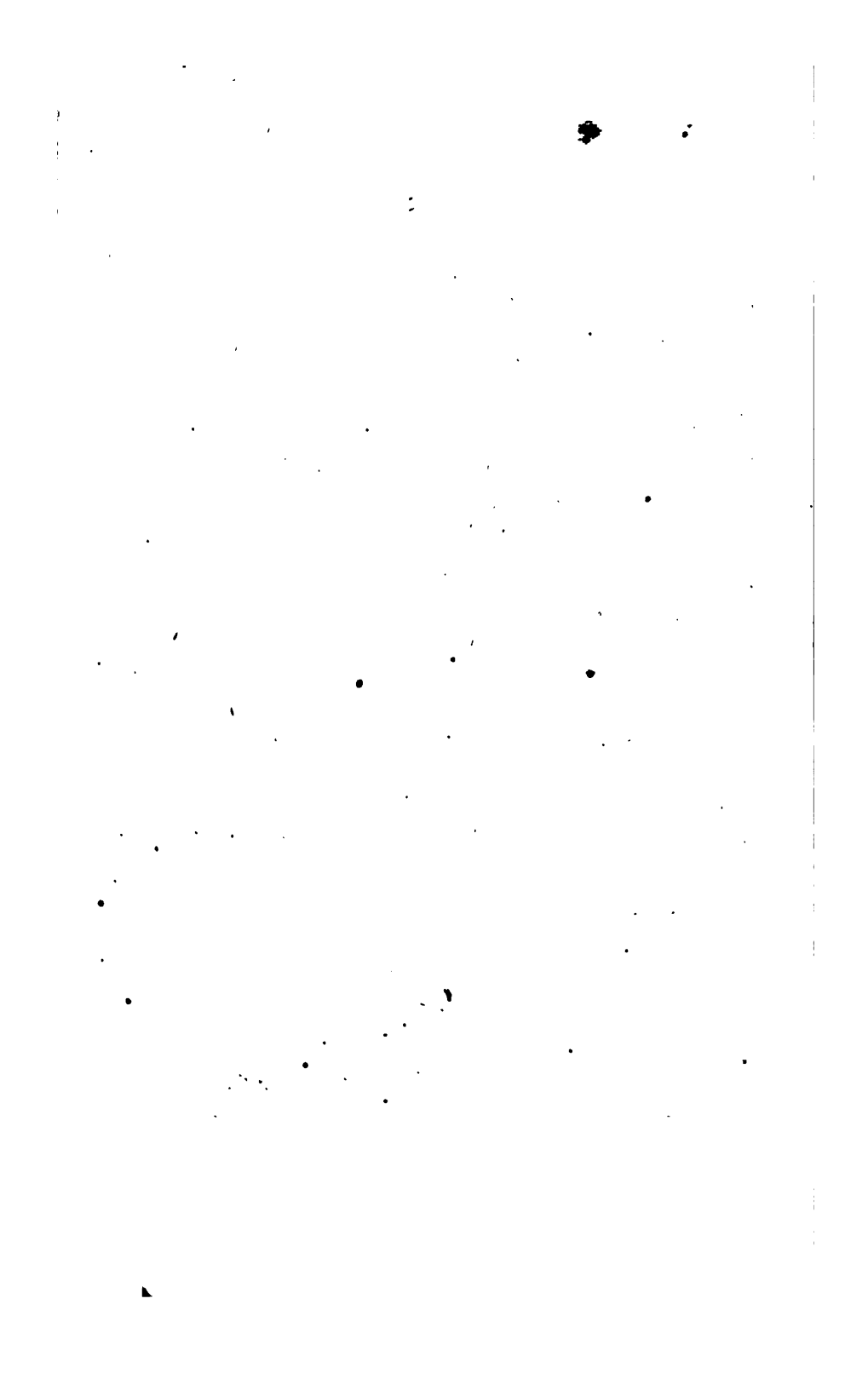
Geniam
Luffitte
4-14-38
35-961

DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.

Pristinis orbatî muneribus, hæc studia renovare
œepimus, ut et animus molestiis hac potissimum
re levaretur, et prodessemus civibus nostris qua
re cumque possemus.

CICÉRON.

IMPRIMÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1788.



DE L'IMPORTANCE

DES

OPINIONS RELIGIEUSES.

INTRODUCTION.

Mes pensées ne pouvant plus s'attacher à l'étude et à la recherche des vérités qui ont l'avantage politique de l'état pour objet; mon attention ne devant plus se fixer sur les dispositions particulières de bien public, qui sont nécessairement unies à l'action du gouvernement, je me suis trouvé comme délaissé par tous les grands intérêts de la vie. Inquiet, égaré dans cette espèce de vide, mon âme encore active a senti le besoin d'une occupation. J'ai eu le dessein, pendant quelques instans, de tracer mes idées sur les hommes et sur leur caractère; il me sembloit qu'une assez longue expérience, au milieu des mouvemens qui révèlent les passions, m'avoit appris à les bien connoître; mais, élevant mes regards, mon cœur s'est rempli d'une autre ambition,

et j'ai éprouvé le désir d'allier à de plus hautes pensées les méditations dont j'étois contraint de me séparer. Guidé par ce sentiment, j'ai remarqué avec satisfaction qu'il existoit une connexion naturelle entre les diverses vérités qui contribuent au bonheur des hommes. Nos préjugés et nos passions cherchent souvent à les désunir ; mais, aux yeux d'un observateur attentif, elles ont toutes une origine commune. C'est par les effets d'une semblable affinité, que les vues générales d'administration, l'esprit des lois, la morale et les opinions religieuses ont une étroite relation ; et c'est en entretenant soigneusement une si belle alliance, que l'on élève un rempart autour des travaux destinés à la prospérité des états et à la tranquillité des nations.

On ne peut avoir pris une part active à la conduite des affaires publiques ; on ne peut en avoir fait l'objet suivi de son attention ; on ne peut avoir comparé les divers rapports de ce grand ensemble avec la disposition naturelle des esprits et des caractères ; on ne peut enfin avoir observé les hommes dans leurs constantes rivalités, sans avoir aperçu combien les gouvernemens les plus sages ont besoin d'être secondés par l'influence du ressort invisible qui agit en secret sur les consciences.

Ainsi, quand j'essaie aujourd'hui de communiquer quelques réflexions sur l'importance des opinions religieuses, je ne suis pas si loin de mes idées d'habitude qu'on pourroit le présumer au premier coup d'œil; et, puisqu'en écrivant sur l'administration des finances, je n'ai rien négligé pour montrer qu'il y avoit un rapport intime entre la vertu des gouvernemens et la sagesse de leur conduite, entre la morale des princes et la confiance de leurs sujets, je me crois à la suite de ces sentimens et de ces pensées, lorsque, frappé de l'esprit d'indifférence qui règne au milieu de nous, je cherche à rattacher les devoirs des hommes aux principes qui en sont l'appui le plus naturel.

C'est après avoir étudié les intérêts d'un grand peuple, c'est après avoir parcouru l'enceinte de nos sociétés politiques, qu'on est plus près, peut-être, de ces majestueuses idées, qui lient l'organisation générale de la race humaine à un Être puissant, infini, la cause de tout, et le moteur universel de l'univers. Ce n'est pas, il est vrai, dans le rapide cours d'une administration toujours agissante, que l'on peut se livrer à de semblables réflexions; mais elles se forment, elles se préparent au milieu du tumulte des affaires; et

la tranquillité de la retraite vous aide à les approfondir.

Le calme, après le mouvement, paroît donc l'époque la plus favorable à la méditation ; et si quelques souvenirs, si quelques regards en arrière vous inspiroient une sorte de mélancolie, vous seriez ramenés involontairement vers les confins des idées dont vous auriez été long-temps occupés. C'est ainsi que le navigateur, après avoir renoncé aux hasards de la mer, s'assied encore quelquefois sur le rivage, et là, plus tranquille observateur, il considère attentivement, et le vaste océan, et le cours réglé de ses ondes, et l'impression des vents, du flux et reflux, et ce magnifique firmament, où la nuit, parmi des feux innombrables, on distingue le point lumineux qui doit servir de guide aux navigateurs.

C'est en vain que dans les grandes places du gouvernement on s'occupe avec assiduité du bonheur général ; c'est en vain que, pénétré d'un juste respect pour l'importance de ses devoirs, l'homme public veut prendre en main la cause du peuple, et s'appliquer sans relâche à défendre le foible contre les efforts du puissant ; il aperçoit bientôt les bornes de ses moyens et les limites mêmes de l'autorité souveraine. La commisération pour l'infortune

est combattue par les lois de propriété, la bienfaisance par la justice, la liberté par ses propres abus ; sans cesse on voit lutter ensemble le mérite et le crédit, l'honneur et la fortune, l'amour de la patrie et l'intérêt personnel. Il n'y a de vraie pureté dans les passions que par momens et par intervalles ; et à moins que de grandes circonstances, ou une vertu vigoureuse dans l'administration ne ramène avec force aux idées du bien public, une langueur générale s'empare de tous les esprits, et la société ne paroît plus qu'un amas confus d'intérêts divers, que l'autorité suprême se borne à maintenir en paix, sans s'inquiéter d'aucune harmonie réelle, ni d'aucune révolution favorable aux mœurs et à la félicité publique.

C'est du milieu de ce choc habituel, c'est du milieu de ces contradictions toujours renaissantes, qu'un administrateur doué d'un esprit réfléchi est rappelé sans cesse aux idées d'imperfection ; il s'attriste, sans doute, en voyant combien est grande la disproportion qui existe entre ses devoirs et ses forces ; et quelquefois il se trouble et se décourage, en apercevant les obstacles qu'il doit franchir, les difficultés qu'il doit vaincre ; il élève avec peine quelques digues sur le rivage, les eaux grossissent, leur cours devient plus rapide, et

les premières précautions rendues insuffisantes obligent à de nouveaux travaux, qui, renversés à leur tour, entraînent une succession continuelle de soins infructueux et de tentatives inutiles. Que seroit-ce donc, si le lien salutaire des idées religieuses étoit jamais rompu? Que seroit-ce, si l'action de ce puissant ressort étoit jamais entièrement détruite? On ne tarderoit pas à voir s'ébranler toutes les parties de l'architecture sociale, et la main du gouvernement ne pourroit plus soutenir ce vaste et chancelant édifice.

Le souverain et les lois, interprètes de sa sagesse, doivent se proposer deux grands buts : le maintien de l'ordre public, et l'accroissement du bonheur des particuliers ; mais pour atteindre à cette double fin, le secours de la religion est absolument nécessaire. Le souverain ne peut influer sur le bonheur que par des soins généraux, puisque tous les sentimens qui naissent du caractère des hommes, ou simplement des circonstances de leur situation privée, sont hors de sa dépendance. Il ne peut non plus assurer l'ordre public que par des règles et des institutions uniquement applicables aux actions, et aux actions positivement démontrées ; et il faut encore que ces lois embrassent la société d'une manière uni-

forme, puisqu'elles doivent tendre sans cesse à diminuer le nombre des exceptions, des nuances et des modifications, afin de prévenir les abus inséparables des décisions arbitraires.

Telle est la marche de l'autorité souveraine; tel est le développement nécessaire de ses moyens et de ses forces. La religion, pour atteindre aux mêmes buts, suit une route absolument différente; et d'abord ce n'est point d'une manière vague et générale qu'elle influe sur le bonheur; c'est en s'adressant aux hommes un à un; c'est en pénétrant dans le cœur de chacun d'eux en particulier, pour y verser des consolations et des espérances; c'est en présentant à leur imagination tout ce qui peut l'entraîner; c'est en s'emparant de leurs sentimens; c'est en occupant leur pensée; c'est en se servant de cet empire pour soutenir leur courage, et pour leur offrir des satisfactions jusque dans les revers et les angoisses de la vie. De même, la religion concourt au maintien de l'ordre public par des moyens absolument distincts de ceux du gouvernement; car ce n'est pas uniquement aux actions, c'est encore aux sentimens qu'elle commande; et c'est avec les erreurs et les penchans de chaque homme en particulier qu'elle cherche à combattre. La religion, en montrant

la divinité présente à toutes les déterminations les plus secrètes, exerce une autorité habituelle sur les consciences; elle semble assister à leurs agitations, et les suivre dans leurs subterfuges; elle observe également les intentions, les projets, les repentirs; et dans les routes qu'elle parcourt, elle semble aussi onduleuse et flexible en ses mouvemens, que l'empire absolu de la loi paroît immobile et contraint.

Je ne dois point dans ce moment étendre plus loin ces réflexions; mais si la religion achève en quelque manière l'ouvrage imparfait de la législation, si elle doit suppléer à l'insuffisance des moyens dont le gouvernement peut faire usage, le sujet que je me suis proposé de traiter ne semble pas étranger aux objets de méditation que l'étude de l'administration doit embrasser.

Je sais bien que l'on ne peut développer l'importance des idées religieuses, sans fixer en même temps son attention sur les grandes vérités qui leur servent d'appui; et l'on se rapproche ainsi de plusieurs questions étroitement unies à la plus haute métaphysique. On est forcé du moins de chercher une défense contre ces raisonnemens, avec lesquels on parvient à saper le fondement des opinions

les plus nécessaires, avec lesquels on décourage tous les sentimens passionnés, et avec lesquels enfin on voudroit faire de l'homme une plante, de l'univers un résultat du hasard, et de la morale un jeu politique.

Sans doute en découvrant à l'avance jusques où mon sujet pouvoit me conduire, je me suis senti intimidé; mais je n'ai pas cru néanmoins que ce fût un motif pour renoncer à mon entreprise; et puisque la plupart des philosophes sont aujourd'hui réunis contre les opinions que les lumières naturelles sembloient avoir consacrées, il est devenu presque nécessaire d'admettre au combat tous ceux qui se présentent; il faut bien prendre un champion dans le gros de l'armée quand tous les forts ont passé dans le camp ennemi.

Il n'est rien d'ailleurs qui semble appartenir à la méditation de tous les hommes, plus que les questions métaphysiques; car c'est par la pensée seule qu'on peut les approfondir; la lumière que l'on tire des connoissances acquises se perd en quelque manière dans les abîmes obscurs qu'il faut sonder, et à travers l'espace immense qu'il faut parcourir: ainsi, il vaut mieux peut-être que chacun entre au hasard dans ces labyrinthes où toutes les routes déjà tracées ne mènent à aucun but.

J'ai d'ailleurs souvent observé que, même pour les recherches où les secours de la science sont le plus utiles, on peut encore attacher quelque prix à cet essor particulier de chaque esprit, qui cherche de lui-même ses voies, et qui, devant à la nature seule sa modification essentielle, conserve dans sa marche un caractère propre; c'est alors, et alors seulement, qu'on n'est point revêtu de tous les signes distinctifs de l'esclavage de la pensée; et lorsqu'en s'abandonnant à ses réflexions, on se rapproche des idées des autres, cette conformité n'a rien de servile, et l'on n'y reconnoît pas du moins le sceau de l'imitation.

L'on voudra vainement résister à l'impression de la vérité; l'on voudra vainement se parer d'une ridicule indifférence pour les anciennes opinions; il n'y aura jamais d'idée plus digne d'occuper notre méditation, il n'y aura jamais d'idée autour de laquelle il soit plus permis d'errer selon ses moyens et ses lumières, que celle à jamais grande, et d'un Être suprême et de nos rapports avec lui : idée qui, éloignée de nous par son immensité, vient cependant frapper à chaque instant notre esprit d'admiration, et notre cœur d'espérance. Il me semble qu'il y a des intérêts

qu'on peut considérer comme patriotiques entre tous les êtres intelligens et sensibles; et tandis que les habitans d'un même pays, les sujets du même prince, s'occupent soigneusement d'un plan commun de défense; les citoyens de la terre doivent s'inquiéter sans cesse des nouveaux appuis qu'on peut donner aux opinions sublimes qui fondent la véritable grandeur de leur être, et qui préservent l'imagination de l'effrayant spectacle d'une existence sans origine, d'une action sans liberté, et d'un avenir sans espérance. Ainsi, après m'être montré, que je pense, citoyen de la France par mon administration et par mes écrits, je veux essayer de m'unir à une confraternité plus étendue, celle de l'humanité entière : c'est ainsi que, sans disperser ses sentimens; on peut néanmoins se communiquer au loin, et reculer en quelque manière les limites de son enceinte. Honneur en soit à la pensée, à cette partie spirituelle de nous-mêmes, qui peut embrasser le passé, s'élançer dans l'avenir, et s'associer intimement à la destinée des hommes de tous les pays et de tous les temps. Sans doute, un voile est jeté sur la plus grande partie des vérités; auxquelles notre curiosité voudroit atteindre; mais celles qu'un Dieu bienfaisant a laissées

paraître à nos yeux, suffisent pour nous guider et pour nous instruire; et l'on ne pourroit en détourner constamment son attention, sans une sorte d'assoupissement, et sans une véritable indifférence pour les grands intérêts de l'homme. Que tout est petit, en effet, près de ces méditations qui donnent à notre existence une nouvelle étendue, et qui, en nous détachant de la poussière de la terre, semblent unir notre âme à l'espace infini, et notre durée d'un jour à l'éternité des temps! C'est à vous surtout à en juger, âmes sensibles, qui avez le besoin d'un Être suprême, et qui cherchez en lui ce soutien si nécessaire à votre foiblesse, et ce défenseur, ce garant, sans lequel une pénible inquiétude viendrait troubler sans cesse les douces et touchantes affections qui composent votre bonheur.

Cependant, on doit le dire, jamais peut-être il ne fut plus essentiel de rappeler aux hommes l'importance des idées religieuses. Elles ne sont plus aujourd'hui que des préjugés, si l'on en croit l'esprit de licence et de légèreté, les lois dictées par le bon ton, et plus essentiellement encore les instructions philosophiques qui excitent et qui rallient ces différens écarts de l'imagination et de la vanité.

Il n'est aucune religion, sans doute, à la-

quelle on n'aît réuni des idées plus ou moins mystiques , et dont l'évidence n'étoit pas proportionnée au langage affirmatif et au ton d'autorité dont on se servoit pour les enseigner et pour les défendre ; ainsi l'on a pu être encouragé dans tous les temps à disputer sur quelques parties du culte dont chaque nation a fait choix ; mais c'est principalement de nos jours que s'est élevée une classe d'hommes distingués par leur esprit et par leurs talens , et qui , se laissant aller à l'enivrement d'une victoire facile , ont porté plus loin leur ambition , et n'ont pas craint d'attaquer jusqu'au corps de réserve de l'armée dont ils avoient fait plier les premiers rangs.

Cette lutte entre des personnes dont les unes veulent commander impérieusement à la foi , tandis que les autres croient pouvoir rejeter avec mépris tout ce qui n'est pas démontré , sera toujours un combat sans utilité , et ne servira qu'à nourrir des haines aveugles et d'injustes dédains. On cherche à blesser ses adversaires , on s'attache à les humilier ; mais le bien des hommes et le véritable avantage social sont absolument perdus de vue. Oui ; l'amour réel des vérités utiles , leur recherche impartiale et le désir de les faire connoître ; ces sentimens si doux et si dignes d'estime

semblent entièrement inconnus. Je vois, qu'il me soit permis de le dire, je vois aux deux extrémités de l'arène, le farouche inquisiteur et le philosophe inconsideré : mais ni les bûchers allumés par les uns, ni les dérisiones employées par les autres ne répandront jamais d'instruction salutaire; et aux yeux d'un homme raisonnable, l'intolérance monachale n'ajoute pas plus à l'empire des vraies idées religieuses que les plaisanteries de quelques beaux esprits n'ont menagé de justes triomphes à la philosophie.

C'est à travers ces sentimens extrêmes, et au milieu de ces écarts également dangereux, que l'on doit essayer de tracer une route; mais comme toutes les opinions des hommes sont soumises à des révolutions, aujourd'hui que les esprits s'éloignent davantage des maximes d'intolérance, ce sont les idées religieuses qui ont principalement besoin d'appui; et tel est leur affoiblissement journalier qu'on semble déjà préparer publiquement les moyens d'y suppléer. On n'entend parler depuis quelque temps que de la nécessité de composer un catéchisme de morale, où l'on ne feroit aucun usage des principes religieux, ressorts vieilliss et qu'il est temps de mettre à l'écart. Sans doute, on attaqueroit plus sûrement ces

mêmes principes, si l'on parvenoit jamais à les présenter comme inutiles au maintien de l'ordre public, et si les froides leçons d'une philosophie politique pouvoient tenir lieu de ces idées sublimes qui, par le nœud spirituel de la religion, lient le cœur et l'esprit à la plus pure morale. Cherchons donc, examinons si nous devons gagner quelque chose à cet échange; voyons si les motifs dont on se propose de faire usage peuvent être mis en parallèle avec ceux dont ils doivent prendre la place; voyons s'ils sont plus solides et plus efficaces; voyons si la nouvelle doctrine qu'on recommande répandroit dans nos âmes les mêmes consolations; voyons si elle est faite pour les cœurs sensibles; et surtout considérons attentivement si elle peut convenir à la mesure d'intelligence et à la situation sociale du plus grand nombre des hommes; enfin, en parcourant les diverses questions qui se rapportent de quelque manière à l'important sujet que nous avons entrepris de traiter, ne craignons point de résister, selon nos forces, à la folle ambition de ceux qui veulent se servir de la supériorité de leurs lumières, pour ôter à l'homme toute sa majesté, pour l'unir à la poussière qu'il foule de ses pieds, et pour lui faire un supplice de sa prévoyance :

triste et déplorable destinée dont il nous est permis de chercher à nous défendre ; opinion cruelle et désastreuse qui déracine tout autour d'elle , qui relâche les liens les plus nécessaires , et qui détruit dans un instant le plus doux charme de la vie.

O Dieu inconnu ! mais dont l'idée bienfaisante a toujours rempli mon âme , si tu jettes un regard sur les efforts que l'homme fait pour s'approcher de toi , soutiens mon courage , éclaire ma raison , élève ma pensée , et ne rejette point le désir que j'aurois d'unir encore davantage , s'il étoit possible , l'ordre et le bonheur des sociétés à la conception intime de ta divinité , et à l'idée pénétrante de ta sublime existence.

CHAPITRE PREMIER.

Sur le rapport des idées religieuses avec l'ordre public.

On ne connoît pas distinctement l'origine de la plupart des sociétés politiques; mais au moment où l'histoire nous montre les hommes réunis en corps de nation, on aperçoit en même temps l'établissement d'un culte public, et l'application des idées religieuses au maintien des lois d'ordre et de subordination. Ce sont ces idées religieuses qui, par la puissance du serment, lioient le peuple aux magistrats, et les magistrats à leurs promesses; ce sont elles qui inspiroient un saint respect pour les engagements contractés entre les souverains; ce sont encore ces idées religieuses qui, plus dominantes que la discipline, retenoient les soldats auprès du général; ce sont enfin ces mêmes opinions qui, par leur influence sur les mœurs particulières, produisirent un nombre infini de belles actions et de traits de dévouement personnel, dont l'histoire nous a transmis le souvenir : mais comme c'est aussi parmi les nations les plus éclairées qu'on a vu

s'élever une philosophie occupée sans relâche à enlever à la religion tout ce qu'elle avoit d'imposant, les dissertations sur les temps éloignés de nous, et les divers systèmes qu'on s'efforceroit d'y associer, deviendroient une source interminable de controverses. C'est donc par le raisonnement seul, c'est par cette action de l'esprit qui appartient également à tous les pays et à tous les siècles, que nous soutiendrons la cause dont nous avons pris en main la défense. Il y a peut-être quelque chose de foible et de servile dans le secours qu'on veut tirer des anciennes opinions; la raison ne doit point, comme la vanité, se parer de vieux parchemins et déployer un arbre généalogique, il faut que plus superbe en sa marche, et fière de sa nature immortelle, elle emprunte tout d'elle-même; il faut qu'elle se passe d'ancêtres, et qu'elle soit, pour ainsi dire, contemporaine de tous les âges.

Il étoit réservé particulièrement à notre siècle d'attaquer jusqu'à l'utilité de la religion, et de chercher à remplacer son active influence par les instructions inanimées d'une philosophie politique. Cette religion, dit-on, est un échafaudage qui tombe en ruine, et il est temps de donner à la morale un appui plus solide. Mais quel sera-t-il, cet appui? Il

faut, pour le découvrir, il faut, pour s'en former une juste idée, considérer séparément les différens mobiles qui dépendent des relations que les hommes ont entre eux; et il sera nécessaire d'apprécier ensuite le genre et le degré d'assistance qu'on peut raisonnablement attendre d'une pareille force.

Il me semble qu'en renonçant aux secours efficaces de la religion, on peut aisément se former l'idée des moyens dont on chercheroit à faire usage pour attacher les hommes à l'observation des règles de la morale, et pour contenir les écarts dangereux de leurs passions. On feroit valoir sans doute les rapports qui peuvent exister entre l'intérêt particulier et l'intérêt général; on se serviroit de l'empire des lois et de la crainte des punitions, et l'on se confieroit encore à l'ascendant de l'opinion publique, et à l'ambition que chacun doit avoir de l'estime et de la confiance des autres.

Examinons séparément ces différens motifs; et, en arrêtant d'abord notre attention sur l'union de l'intérêt personnel avec l'intérêt public, voyons si cette union est réelle, et si l'on peut tirer d'un pareil principe aucune instruction de morale véritablement efficace.

Il s'en faut bien que la société soit une œuvre parfaite, il s'en faut bien qu'on doive

considérer comme une composition harmonieuse, les différens rapports dont nous sommes les témoins, et surtout ce contraste habituel de puissance et de foiblesse, d'esclavage et d'autorité, de richesse et d'infortune, de luxe et de misère; tant d'inégalités, tant de bigarrures, ne sauroient former un édifice imposant par la justesse de ses proportions.

L'ordre civil et politique n'est donc point excellent par sa nature, et l'on ne peut en apercevoir la convenance qu'après avoir fait une étude réfléchie, et des considérations que les législateurs avoient à ménager, et des difficultés qu'ils avoient à vaincre. C'est alors seulement, qu'avec le secours de la méditation la plus attentive, on parvient à découvrir comment les relations singulières établies par les lois sociales, forment néanmoins le système d'équilibre le plus propre à lier ensemble une immense diversité d'intérêts; mais c'est déjà un grand obstacle à l'influence d'une morale politique, que la nécessité de donner pour base à l'amour de l'ordre, une idée abstraite et compliquée. Que peut sur les esprits vulgaires l'harmonie scientifique de l'ensemble, près de ce sentiment journalier d'injustice et d'inégalité, qui naît à l'aspect de chaque partie de la constitution sociale, lorsqu'on en prend;

connaissance d'une manière isolée ou circonscrite? Et combien est borné le nombre de ceux qui peuvent rapprocher sans cesse tous les anneaux épars de cette vaste chaîne!

On ne sauroit éviter, dans les sociétés les mieux ordonnées, que les uns ne jouissent, sans travail et sans peine, de toutes les commodités de la vie, et que les autres, en beaucoup plus grand nombre, ne soient forcés de chercher à la sueur de leur front la subsistance la plus étroite, la récompense la plus limitée. On ne sauroit éviter que les uns ne trouvent dans leurs maladies tous les secours que l'empressement et l'intelligence peuvent offrir, tandis que d'autres sont réduits à partager dans un asile public les modiques secours que l'humanité du prince assure à l'indigence. On ne sauroit éviter que les uns ne soient en état de prodiguer à leur famille tous les avantages d'une longue éducation, tandis que d'autres, impatiens de s'affranchir d'une charge pénible, sont contraints d'épier le premier développement des forces physiques, pour appliquer leurs enfans à quelque travail lucratif. Enfin, on ne sauroit éviter que le spectacle de la magnificence ne contraste sans cesse avec les haillons de la misère. Tels sont les effets inséparables des lois de propriété.

C'est une vérité dont j'ai eu occasion de discuter les principes dans les ouvrages que j'ai composés sur l'administration et sur l'économie politique; mais je dois la rappeler ici, puisqu'elle se trouve étroitement liée à d'autres vues générales. Le pouvoir éminent de la propriété est une des institutions sociales dont l'influence a le plus d'étendue; cette considération étoit applicable aux droits du peuple dans la législation sur le commerce des grains; elle devoit être présente à l'esprit dans la recherche des devoirs de l'administration; elle est encore importante, quand il est question d'examiner le genre d'instruction morale qui peut convenir aux hommes.

En effet, s'il appartenoit à l'essence des lois de propriété d'introduire et de maintenir constamment des disparités immenses dans la distribution des biens, s'il appartenoit à l'essence de ces lois de réduire au plus simple nécessaire la classe la plus nombreuse des citoyens, le résultat inévitable d'une semblable constitution seroit d'entretenir au milieu des hommes un sentiment habituel d'envie et de jalousie. Vainement démontreroit-on que ces lois sont les seules capables d'exciter le travail, d'animer l'industrie, de prévenir le désordre, et d'opposer des obstacles aux actes

arbitraires de l'autorité; toutes ces considérations, suffisantes sans doute pour fixer l'opinion et la volonté du législateur, ne sauroient frapper de la même manière l'homme jeté sur la terre, sans biens, sans ressources et sans espérances; et il ne rendra jamais un hommage libre à la beauté d'un ensemble où il n'y a pour lui que laideur, abjection et mépris.

Les hommes, dans la plupart de leurs raisonnemens politiques, sont trompés par des vraisemblances et des analogies; l'intérêt de la société est sans doute un composé des intérêts de tous ses membres; mais il ne résulte point de cette explication, qu'il y ait une correspondance immédiate et constante entre l'intérêt général et l'intérêt particulier; un semblable rapprochement, une telle identité, ne pourroient être applicables qu'à un être social imaginaire, et qu'on se représenteroit divisé en plusieurs parties, dont les riches seroient la tête, et les pauvres les pieds et les mains; mais la société politique n'est un seul et même corps que sous de certains rapports, tandis que, relativement à d'autres intérêts, elle se partage en autant de ramifications que d'individus.

Les considérations qu'on revêt du nom d'in-

térêt général, seroient le plus souvent susceptibles d'une infinité d'observations ; mais il est des principes qu'on a l'habitude de recevoir et de transmettre dans leur acception la plus commune ; et l'on ne découvre les idées mixtes dont ils sont composés, qu'au moment où l'on analyse ces principes, pour en tirer des conséquences ; de même, à peu près, qu'on n'aperçoit la diversité des couleurs d'un rayon de lumière qu'au moment où, à l'aide du prisme, on parvient à le diviser.

L'organisation des lois sociales doit paraître, avec raison, l'une de nos plus admirables conceptions ; mais ce système n'est pas tellement lié dans toutes ses parties, qu'un désordre frappant soit toujours l'effet nécessaire de quelques mouvemens irréguliers : ainsi l'homme infracteur des lois ne découvre pas rapidement le rapport de ses actions avec l'intérêt de la société ; mais c'est à l'instant, et sans délai, qu'il jouit ou croit jouir de ses usurpations.

Que le feu prenne à une salle de spectacle, il est sans doute de l'intérêt général de l'assemblée que chacun sorte avec ordre ; mais si les personnes les plus éloignées de l'issue croient pouvoir échapper plus tôt au danger,

en se faisant jour à travers la foule qui les environne, elles se détermineront sûrement à cette violence, à moins qu'une force coercitive ne les en empêche; cependant, l'utilité commune de s'astreindre à une règle en pareilles circonstances, paroît une idée plus simple et plus distincte, que ne l'est au milieu des sociétés l'importance universelle du maintien de l'ordre civil.

Le seul défenseur naturel de cet ordre, c'est le gouvernement; sa fonction l'oblige à ne jamais considérer que l'ensemble; mais le besoin qu'il a de puissance pour faire exécuter ses décrets, prouve évidemment qu'il est l'adversaire de plusieurs, lorsqu'il agit au nom de tous.

On se livreroit donc à une grande illusion, si l'on espéroit pouvoir fonder la morale sur la liaison de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, et si l'on imaginoit que l'empire des lois sociales pût se passer de l'appui de la religion.

L'autorité de ces lois n'a rien de décisif pour ceux qui n'ont jamais assisté à leur établissement; et quand on donneroit aux distinctions héréditaires de propriété l'origine la plus reculée, il n'en est pas moins vrai que les nouveau-venus sur la terre, frappés du partage

inégal de son riche domaine, et n'apercevant nulle part des limites et des lignes de séparation tracées par la nature, auroient quelque droit à dire : ces pactes, ces partages, ces diversités de lots, qui procurent aux uns l'abondance et le repos, aux autres le travail et la pauvreté, toute cette législation enfin n'est bonne qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés, et nous n'y souscrivons qu'autant que la crainte d'un danger personnel nous y contraindra. Qu'est-ce donc, ajouteroient-ils, que ces idées de juste et d'injuste dont on nous entretient ? Qu'est-ce que ces dissertations sur la nécessité d'adopter un ordre quelconque de société, et d'en observer les règles ? Notre esprit ne se plie point à des principes qui, généraux dans la théorie, deviennent particuliers dans l'application. Nous trouvions des dédommagemens et des compensations, quand les idées de vertu, de soumission et de sacrifice se liaient à une opinion religieuse ; quand nous croyions compter de nos actions avec un Être suprême, dont nous adorions les lois et la volonté, dont nous avions tout reçu, et dont l'approbation se présentait à nos yeux comme un motif d'émulation et un objet de récompense : mais si les bornes rapprochées de la vie fixent l'étroite enceinte où tous nos

intérêts doivent se renfermer, où toutes nos spéculations et nos espérances doivent s'arrêter, quel respect devons-nous à ceux que la nature a formés nos égaux? à ces hommes sortis d'une terre insensible pour y rentrer avec nous, et s'y perdre à jamais dans la même poussière? Ils n'ont imaginé les lois de la justice que pour être des usurpateurs plus tranquilles. Qu'ils descendent de leur haute fortune, qu'ils se mettent à notre niveau, ou nous présentent du moins un partage moins inégal, et nous pourrions concevoir que l'observation des lois de propriété nous est importante; jusque-là; nous aurons de justes motifs pour être les ennemis d'un ordre civil dont nous nous trouvons si mal; et nous ne comprendrons point comment, au milieu de tant de biens qui nous font envie, c'est au nom de notre propre intérêt que nous devons y renoncer.

Tel est le langage secret que ne manqueraient pas de tenir les hommes accablés par la détresse de leur situation, ou simplement ceux qui, dans un état habituel d'infériorité, se trouveroient continuellement blessés par le spectacle du luxe et de la magnificence.

Il ne seroit point aisé de combattre ces sentimens, en essayant de peindre avec force, et

la vanité de tous les plaisirs, et l'illusion de la plupart des objets qui captivent notre ambition, et les ennuis qui marchent à leur suite. Ces réflexions, sans doute, ont leur puissance et leur efficacité; mais si l'on y prend garde, tout ce que nous appelons consolations dans le monde, ne peut être adressé avec fruit qu'aux âmes préparées aux sentimens doux, par les idées plus ou moins confuses de la religion et de la piété; on ne peut pas relever de même le stérile et farouche abattement de l'homme malheureux et jaloux, qui a rejeté loin de lui toutes les espérances: concentré dans les seuls intérêts d'une vie qui est pour lui le temps et l'univers, c'est la passion du moment qui l'enchaîne, et rien ne peut l'en dégager; il n'a plus le moyen de se prendre à aucune idée vague, il n'a plus le moyen de s'en contenter; et comme la raison elle-même a besoin à chaque instant du secours de l'imagination, il ne peut plus être encouragé ni par les discours de ses amis, ni par ses propres réflexions.

D'ailleurs, si l'on peut soutenir en général que les lots de bonheur et de malheur sont plus égaux qu'on ne pense; si l'on peut avancer, avec des motifs raisonnables, que le travail est préférable à l'oisiveté; si l'on peut

dire avec vérité que les embarras, les inquiétudes, accompagnent souvent la richesse, et que le contentement d'esprit paroît le partage de la médiocrité, on doit convenir en même temps que ces axiomes ne sont parfaitement justes qu'aux yeux des moralistes qui prennent l'homme dans un grand espace, et qui font le calcul de toute une vie; mais au milieu du cours journalier des désirs et des espérances, il est impossible de vouloir exciter au travail par l'espoir de la fortune, et de médire en même temps de cette fortune, en décrivant les plaisirs et les commodités qu'elle procure. Les idées subtiles, sans excepter celles qui sont susceptibles d'être défendues, ne peuvent jamais être applicables aux circonstances actives; et si l'on se sert quelquefois avec succès de ces sortes de réflexions pour adoucir les regrets, c'est qu'on n'a plus alors à combattre que des ombres.

Enfin, lors même qu'on réduiroit en préceptes toutes les réflexions connues sur l'illusion de la plupart des supériorités d'état et de fortune, on ne sauroit empêcher que les esprits les plus grossiers ne fussent continuellement frappés de l'inégalité extérieure des différens marchés que le riche fait avec le pauvre; on diroit dans ce moment-là qu'une

partie des hommes n'a été formée que pour la commodité de l'autre; le pauvre sacrifie son temps et ses forces pour multiplier autour du riche les satisfactions de tout genre; et celui-ci, lorsqu'il donne en échange la plus étroite subsistance, ne s'impose aucune privation; puisque l'étendue de ses besoins physiques est bornée par les lois de la nature, l'égalité n'est donc rétablie que par la lassitude et l'ennui qui naissent de la jouissance même des plaisirs. Mais ces dégoûts composent le lointain dans le tableau de la vie; le peuple ne les aperçoit point; et comme il n'a jamais connu que les besoins, il ne peut se former aucune idée des langueurs de nos diverses satiétés.

Dira-t-on imprudemment que si les distinctions de propriétés sont un obstacle à l'établissement d'une morale politique, il faut travailler à les détruire? Mais si dans ces âges reculés, où les divers degrés de talens et de connoissances se rapprochoient infiniment davantage, les hommes n'ont pu conserver ni la communauté des biens, ni l'égalité des partages, imagineroit-on que ces relations primitives pussent être rétablies dans un temps où la disparité des moyens s'est considérablement accrue, et dans un temps où

toutes les supériorités d'état et de puissance sont consolidées par la force immuable des armées disciplinées?

D'ailleurs, lors même que dans la composition d'un monde idéal, on auroit introduit la division la plus exacte des divers biens estimés par les hommes, il faudroit encore, pour maintenir un système réel d'égalité, que chacun exécutât fidèlement les devoirs imposés par la morale universelle, puisque c'est la part de chaque individu aux sacrifices de tous les membres de la société qui doit dédommager chaque citoyen en particulier des privations auxquelles il se soumet lui-même.

Il est essentiel d'observer encore que ce n'est pas seulement l'intérêt personnel éclairé qu'il faut lier à l'ordre public, c'est ce même intérêt égaré par des passions, et alors un simple guide ne suffit plus; c'est un joug qu'il faut imposer; c'est un frein toujours agissant qu'il faut absolument employer; et rien n'est plus chimérique que de prétendre retenir un homme entraîné par une imagination impétueuse, en essayant de rappeler à son souvenir des principes et des instructions qui, aux termes du programme de l'académie (*),

(*) Programme donné par l'Académie française, à

doivent être le *résultat de l'analyse, de la méthode, de l'art de diviser, de définir, de développer les idées, et de les circonscrire.*

Ce seroit déjà une entreprise hardie, que de vouloir conduire tous les hommes par la seule raison, puisque la première chose que cette raison découvre, c'est sa propre foiblesse; mais quand on a besoin de s'appuyer sur des maximes susceptibles de controverses; quand on veut opposer au mouvement rapide de l'intérêt personnel une morale qui ne peut agir qu'avec le concours d'une réflexion profonde, on nous rappelle alors cette doctrine des premiers économistes qui, en établissant des principes exagérés sur la liberté du commerce des grains, s'en remettoient à l'évidence du soin de vaincre ou de prévenir les émotions populaires.

Il me semble que les faux raisonnemens sur l'union de l'intérêt personnel avec l'intérêt public, viennent de ce qu'on applique à l'état présent des sociétés les principes qui ont servi de base à leur formation; cette confusion très-naturelle est une grande source

l'occasion d'un prix qu'elle doit décerner au meilleur catéchisme de morale, dont les instructions seront fondées sur les seuls principes du droit naturel.

d'erreurs. Tâchons de rendre sensible une proposition qui paroît d'abord difficile à saisir ; et, dans cette vue, supposons pour un moment la génération future rassemblée en esprit dans un monde idéal, et ignorant, avant d'habiter la terre, quels sont les individus qui naîtront de parens comblés des faveurs de la fortune, et quels sont ceux que la misère assiègera dès le berceau. On les instruit seulement des principes du droit civil ; on leur développe la convenance des lois de propriété, et on leur fait un tableau du désordre qui seroit l'effet inévitable d'une variation continuelle dans le partage des biens ; alors tous ceux qui doivent composer la génération nouvelle, incertains également de la chance que leur réserve le hasard de la naissance, souscrivent unanimement aux événemens qui les attendent ; et dans un pareil instant, où les rapports de société n'existent qu'en spéculation, on peut dire avec vérité, que l'intérêt personnel se trouve confondu dans l'intérêt public ; mais cette identité cesse, quand chacun, arrivé sur la terre, a pris possession de son lot ; il n'est plus possible alors que tous les intérêts personnels concourent au même bien de ces gradations prodigieuses de rang et de fortune, qui dérivent du hasard de la naissance ; et

ceux auxquels il n'est échu que des peines et des privations, ne se résigneront à l'infériorité de leur état que par un sentiment religieux, le seul qui peut leur faire apercevoir une justice éternelle, et les placer en imagination avant le temps et avant les lois.

Il n'est rien de si aisé que d'établir des conventions, et de faire observer des règles au moment du tirage d'une loterie; chacun alors, au même point de perspective, trouve tout bien, tout juste et tout ingénieux, et l'on est en paix d'un commun accord; mais à mesure que les bons et les mauvais lots sont connus, l'esprit change, l'humeur s'aigrit; et sans le frein de l'autorité, on se montreroit difficile, envieux, querelleur, et quelquefois injuste et violent.

On voit cependant, à la suite des réflexions précédentes, que la société politique en projet et la société politique en action offrent à l'observation deux époques différentes; et comme ces époques ne sont séparées par aucune limite apparente, elles se confondent presque toujours dans l'esprit des moralistes politiques. Celui qui croit à l'union de tous les intérêts particuliers avec l'intérêt public, et qui célèbre cette harmonie, n'a considéré la société que dans son plan général et pri-

mitif ; celui qui pense , au contraire , que tout est mal et sans accord , parce qu'il y a de grandes différences de pouvoir et de fortune , n'a considéré la société que dans son mouvement actuel de rotation. L'une et l'autre de ces deux méprises ont été consacrées par des écrivains célèbres. L'homme entraîné par une imagination vive , l'homme fortement saisi par les objets présents , a dû n'être frappé que de l'inégalité des conditions ; et le philosophe qui se transporte par ses abstractions au-delà , pour ainsi dire , de la circonférence des sociétés , a dû n'apercevoir que les rapports et les principes qui ont déterminé la première formation des lois civiles. Ainsi partout on voit que la plupart des disputes tiennent à la différence des positions , et à la variété des points de vue ; il y a tant de places dans le monde moral , que , selon celle qu'on choisit , le tableau change entièrement.

Jusqu'à présent nous avons tâché de connaître l'effet qu'on pouvoit attendre d'un traité de morale , en rapportant seulement ce genre d'instruction à l'intérêt personnel le plus éclairé. Il nous reste à montrer que toute espèce d'éducation qui demande du temps et de la réflexion , ne peut convenir en aucune manière à la classe la plus nombreuse des

hommes ; et pour sentir cette vérité , il suffit d'arrêter son attention sur l'état social de tous ceux qui sont dénués de propriétés , et dépourvus des talens qui peuvent y suppléer ; obligés de recourir à un travail grossier , et où l'on n'exige que l'emploi des forces physiques , leur concurrence et l'empire de la richesse réduisent le salaire de cette classe nombreuse au nécessaire le plus absolu ; ils ne sauroient donc subvenir qu'avec peine à l'entretien de leurs enfans ; et ils doivent être tellement impatiens de les appliquer à des occupations utiles , qu'ils ne peuvent les envoyer dans les lieux publics d'instruction que pendant les premiers instans de la vie ; ainsi , l'ignorance et la pauvreté sont , au milieu de nos sociétés , le lot héréditaire de la plus grande partie des citoyens ; il n'y a d'adoucissement à cette loi générale , que dans les pays où la constitution du gouvernement soutient le prix des salaires , et donne au peuple quelques moyens de résistance contre le despotisme de la fortune et de la propriété. Cependant , si tel est l'effet inévitable de notre législation civile et politique , comment pourrions-nous imaginer de lier les hommes indistinctement au maintien de l'ordre public par aucune instruction , je ne dis pas compliquée , mais où l'exercice d'un long rai-

sonnement fût seulement un préalable nécessaire ? Il ne suffiroit pas alors de donner des appointemens aux instituteurs, il faudroit encore payer le temps des écoliers, puisque, pour les gens du peuple, ce temps est, dès le plus bas âge, leur unique moyen de subsistance.

Cependant la morale n'est point, comme toutes les autres sciences humaines, une connoissance qu'on soit libre d'acquérir plus ou moins lentement; l'instruction la plus prompte est encore trop tardive, puisque l'homme a le pouvoir physique de faire du mal, avant que son esprit soit en état de s'adonner à la réflexion, et d'enchaîner les idées les plus simples.

Ce n'est donc pas un catéchisme politique qu'il faut destiner à l'instruction du peuple; ce n'est pas un cours d'enseignemens fondé sur les rapports de l'intérêt personnel avec l'intérêt public, qui peut convenir à la mesure de son intelligence; et quand une pareille doctrine seroit aussi juste qu'elle me paroît susceptible de contradictions, on ne pourroit jamais en rendre les principes assez distincts, pour la mettre à l'usage de tous ceux dont l'éducation ne dure qu'un moment. La morale religieuse, par son action rapide, se trouve

exactement appropriée à la situation singulière du plus grand nombre des hommes ; et cet accord est si parfait , qu'il semble un des traits remarquables de l'harmonie universelle. La morale religieuse est la seule qui puisse persuader avec célérité , parce qu'elle émet en même temps qu'elle éclaire ; parce que seule elle a le moyen de rendre sensible tout ce qu'elle recommande , parce qu'elle parle au nom d'un Dieu , et qu'il est aisé d'inspirer du respect pour celui dont la puissance éclate de toutes parts , aux yeux des simples et des habiles , aux yeux des enfans et des hommes faits.

Qu'on ne dise point , pour attaquer cette vérité , que l'idée d'un Dieu est la plus incompréhensible de toutes ; et que si l'on peut faire découler des leçons utiles d'un principe si métaphysique , on doit attendre bien davantage des préceptes qui seront appuyés sur les rapports communs de la vie. Une telle objection est purement subtile ; la connoissance distincte de l'essence d'un Dieu , créateur du monde , est sans doute au-dessus de l'intelligence des hommes de tout âge et de toutes facultés ; mais il n'en est pas de même de l'idée vague d'une puissance céleste , qui punit et qui récompense ; l'autorité paternelle et la

foiblesse de l'enfance préparent de bonne heure aux idées d'assujettissement et d'empire ; et le monde est une si grande merveille, un théâtre si continuel de prodiges , qu'il est aisé de lier de bonne heure la crainte et l'espérance au sentiment d'un Être suprême. Aussi, bien loin que l'infinité d'un Dieu , créateur et moteur de l'univers , puisse détourner du respect et de l'adoration , ce sont les ténèbres dont il s'enveloppe qui prêtent une nouvelle force aux idées religieuses ; l'homme demeure froid très -souvent au milieu des découvertes de sa raison ; mais il est toujours facile à émouvoir, toutes les fois qu'on s'adresse à son imagination ; car cette faculté de notre esprit nous excite à une action continuelle , en découvrant à nos yeux un grand espace , et en nous tenant toujours à une certaine distance du but. L'homme est tellement disposé à s'étonner d'un pouvoir dont il ignore les ressorts , ce sentiment est en lui tellement inné , que ce dont on doit se défendre le plus dans son éducation , c'est de l'insinuation inconsidérée des diverses terreurs dont il est susceptible. Ainsi , non pas seulement l'idée à jamais vraie de l'existence d'un Dieu tout-puissant , mais simplement la foi crédule aux opinions les plus superstitieuses , aura toujours plus

d'empire sur la classe commune des hommes , que des enseignemens abstraits, ou des considérations générales. Je ne sais même si l'on ne pourroit pas dire avec vérité que l'avenir de cette courte vie , quand il ne nous est présenté que par l'esprit , est moins rapproché de nous que le spectacle lointain offert à nos yeux par la religion , parce que c'est notre sentiment qui s'avance vers celui-ci , et que les descriptions les plus distinctes de la raison ne peuvent jamais égaler en pouvoir l'ardeur pressante d'un mouvement de notre âme.

Je reprends la suite de mes réflexions , et je place ici une observation importante : c'est que plus l'étendue des impôts entretient le peuple dans l'abattement et dans la misère , plus il est indispensable de lui donner une éducation religieuse ; car c'est dans l'irritation du malheur qu'on a surtout besoin , et d'une chaîne puissante , et d'une consolation journalière. Les abus successifs de la force et de l'autorité , en bouleversant tous les rapports qui existoient originairement entre les hommes , ont élevé au milieu d'eux un édifice tellement artificiel , et où il règne tant de disproportion , que l'idée d'un Dieu y est devenue plus nécessaire que jamais , pour servir de nivellement à cet assemblage confus de dispa-

rités de tout genre ; et si l'on pouvoit jamais se prêter à imaginer l'existence d'un peuple soumis uniquement aux lois d'une morale politique, on se représenteroit sans doute une nation naissante, et qui seroit contenue par la vigueur d'un patriotisme encore dans sa pleine jeunesse, une nation qui occuperoit un pays où les richesses n'auroient pas eu le temps de s'accumuler, où la distance des habitations les unes des autres contribueroit au maintien des mœurs domestiques, où l'agriculture, cette occupation simple et paisible, constitueroit la principale ambition, où la main-d'œuvre obtiendroît une récompense proportionnée à la rareté des ouvriers, et à la vaste étendue des travaux utiles ; on se représenteroit enfin une nation où les lois et la forme du gouvernement favoriseroient pendant long-temps l'égalité des rangs et celle des propriétés. Mais dans nos anciens états de l'Europe, où l'accroissement des richesses augmente continuellement la différence des fortunes et la distance des conditions ; mais dans nos vieux corps politiques, où nous sommes serrés les uns contre les autres, et où la misère et la magnificence se trouvent sans cesse entremêlées, il faut nécessairement une morale fortifiée par la religion, pour contenir ces

nombreux spectateurs de tant de biens et d'objets d'envie, et qui, placés si près de tout ce qu'ils appellent le bonheur, ne peuvent jamais y prétendre.

On demandera peut-être, à la suite de ces réflexions, si la religion, qui affermit tous les liens, et qui fortifie toutes les obligations, n'est pas favorable à la tyrannie : une telle conséquence ne seroit pas raisonnable ; il faut bien que la religion, consolatrice de tant d'afflictions, adoucisse également les maux qui naissent du despotisme ; mais elle n'en est ni l'origine, ni le soutien : cette religion, bien entendue, ne doit prêter un appui qu'aux idées d'ordre et de justice ; et les instructions d'une morale politique se proposeroient le même but. Ainsi, dans l'un et l'autre plan d'éducation, les droits du prince, comme ceux des citoyens, constituent simplement une des parties élémentaires du système général de nos devoirs.

Je ferai seulement observer que l'insuffisance d'une morale politique devroit paroître encore plus sensible dans un pays où la nation, soumise à l'autorité d'un seul, seroit absolument éloignée du gouvernement ; car l'intérêt personnel n'ayant plus alors de communication habituelle avec l'intérêt général,

il seroit bien à craindre, qu'en voulant présenter l'union de ces deux intérêts comme le motif essentiel de la vertu, le plus grand nombre des écoliers ne retint uniquement de cette instruction ; que la personnalité est admise pour premier principe ; et qu'ensuite chacun se réservât de juger des momens et des circonstances où l'amour de soi-même et l'amour de l'état devroient se séparer ou se réunir. Et combien d'erreurs ne feroit-on pas à cet égard ? Le bien public, comme toutes les idées abstraites, n'a point de configuration précise ; c'est, pour la plupart des hommes, une mer sans bords, et il ne faut pas beaucoup d'adresse ou de subtilité pour venir à bout d'y confondre toutes nos convenances. On peut connoître comment nous formons, selon nos goûts, l'alliance de toutes les idées morales, en considérant avec quelle facilité les hommes savent rapprocher d'une qualité le défaut habituel de leur caractère ; celui qui blesse sans ménagement, s'honore de sa franchise et de son courage ; celui qui est lâche, ou timide dans ses sentimens et dans ses paroles, se vante de son esprit de réserve et de circonspection ; et par un nouveau raffinement, dont j'ai vu de singuliers exemples, celui qui demande au souverain une grâce

pécuniaire, essaie de persuader qu'il n'est mu, dans cette sollicitation, que par le noble amour d'une distinction honorable; chacun est habile à faire le point de liaison qui unit ses passions à une vertu : seroit-on donc moins expert à trouver quelque rapport entre son intérêt et l'intérêt public ?

Je ne saurois, je l'avoue, me représenter, qu'avec une sorte de dégoût, et même d'épouvante, une société politique dont tous les membres, sans motif dominant, ne seroient contenus que par une prétendue liaison de leur intérêt particulier avec l'intérêt général. Que de juges isolés ! Quelle multiplicité innombrable d'opinions, de sentimens et de volontés ! Tout seroit en confusion, si on laissoit aux hommes la liberté de faire de pareils calculs ; il leur faut absolument une idée simple pour règle de conduite, surtout lorsque toutes les applications de cette règle sont diversifiées à l'infini. Dieu, donnant ses lois sur la montagne de Sinaï, n'a besoin que de dire : *Tu ne déroberas point* ; et avec l'idée imposante de ce Dieu, que tout rappelle dans la nature, que tout imprime dans le cœur de l'homme, ce commandement abrégé conserve, en tous les temps, une autorité suffisante ; mais que la philosophie politique dise : *Tu ne déroberas*

point ; il faut qu'elle ajoute à ce précepte une suite de raisonnemens sur les lois de propriété, sur l'inégalité des conditions, et sur les divers rapports de l'ordre social ; il faut, pour nous persuader, qu'elle parcourre tous les motifs, qu'elle réponde à toutes les objections, qu'elle repousse toutes les attaques ; il faut encore que, par les leçons de cette philosophie, l'esprit le plus grossier soit mis en état de suivre les diverses ramifications qui joignent, disjoignent, et réunissent derechef l'intérêt personnel à l'intérêt public. Quelle entreprise ! c'est peut-être, en dernière analyse, vouloir employer un cours d'anatomie, pour diriger un enfant sur le choix des alimens qui lui conviennent, au lieu de commencer à le conduire par les conseils et l'autorité de sa mère.

Les mêmes remarques sont applicables à toutes les vertus dont l'observation est essentielle à l'ordre public : quelle route le simple raisonnement n'auroit-il pas à faire pour persuader à un célibataire qu'il ne doit point enlever à un époux le cœur de sa femme ! où lui assigneroit-on un dédommagement distinct du sacrifice de sa passion ? Quels détours encore ne seroit-on pas obligé de parcourir, pour démontrer à un ambitieux qu'il ne doit

pas calomnier en secret son rival ; à un avare solitaire , ou armé d'indifférence contre l'opinion , qu'il ne doit pas s'éloigner de toutes les occasions de faire du bien ; à un génie ardent et vindicatif , qu'il ne doit pas obéir aux sentimens qui le pressent ; à un homme dans le besoin , qu'il ne doit pas avoir recours à des mensonges pour se faire valoir , ou pour tromper de quelque autre manière ? Et combien d'autres positions offriraient les mêmes difficultés , et de plus grandes encore ? Les idées abstraites les mieux ordonnées ne peuvent jamais s'emparer de nous que par le plus long chemin , puisque le propre de ces sortes d'idées est de dégager le raisonnement de tout ce qu'il a de sensible , et par conséquent de frappant , et d'une impression rapide ; d'ailleurs , la morale politique , comme tout ce qui vient uniquement de l'esprit , seroit toujours pour nous une simple opinion ; opinion que nous aurions le droit d'appeler , à tout moment , en cause , au tribunal de notre raison. Les leçons des hommes ne sont jamais que la représentation de leur jugement , et le sentiment des uns n'entraîne point la volonté des autres. Il n'est même aucun principe de morale qui , sous des rapports absolument humains , ne soit susceptible d'exception ou de quelque modifica-

tion ; et il n'y a rien de si composé que la liaison de la vertu avec le bonheur. Enfin , tandis que notre esprit a de la peine à saisir , à distinguer clairement cette union , les objets de nos passions sont partout apparens , et tous nos sens en sont préoccupés : l'avare voit de l'or et de l'argent ; l'ambitieux , les honneurs qu'on décerne aux autres ; le débauché , les objets de sa luxure ; la vertu n'a pour elle que le raisonnement : elle avoit donc besoin d'être soutenue par un sentiment religieux , et par les heureuses espérances dont ce sentiment est accompagné.

Aussi , dans un gouvernement où l'on voudroit substituer une morale politique à une éducation religieuse , il deviendroit peut-être indispensable de garantir les hommes de toutes les idées propres à exalter leur esprit ; il faudroit les détourner des différentes rivalités qui excitent leur amour-propre et leur ambition ; il faudroit les éloigner de la société habituelle des femmes ; il faudroit encore abolir l'usage des monnoies , cette image attrayante et confuse de toutes sortes de biens ; enfin , en enlevant aux hommes leurs espérances religieuses , et en les privant ainsi des encouragemens à la vertu qui naissent de leur imagination , il faudroit nécessairement empêcher de :

toutes ses forces que cette imagination ne servit plus qu'à seconder les vices, et toutes les passions contraires à l'ordre public : c'est parce que Télémaque étoit accompagné d'une divinité, qu'il lui fut permis de visiter la cour fastueuse de Sésostris, et les demeures enchantées d'Eucharis et de Calypso.

Il est surtout un âge, le plus beau comme le plus assuré de la vie, où l'on ne sauroit se passer de l'autorité d'un guide; il faut, pour traverser avec sûreté les jours orageux de la jeunesse, des principes qui nous commandent, et non des réflexions qui nous conseillent; celles-ci n'ont de puissance qu'en proportion de la vigueur de l'esprit, et l'esprit n'est formé que par l'expérience et par le long combat des idées.

Les instructions religieuses ont le particulier avantage de saisir l'imagination et d'intéresser la sensibilité, ces deux brillantes facultés de nos premières années : ainsi, lors même que l'on parviendroit à établir un cours de morale politique assez bien étayé par le raisonnement, pour défendre du vice l'homme éclairé par la maturité de l'âge, je dirois encore qu'une semblable philosophie ne sauroit convenir à la jeunesse, et que cette armure est trop pesante pour elle.

Enfin, les leçons de la sagesse humaine, qui ne peuvent nous dominer dans l'ardeur de nos passions, sont également insuffisantes au moment où, nos forces étant abattues par la maladie, nous ne sommes plus en état de saisir une diversité de rapports; au lieu que telle est la douce émotion qui accompagne le langage de la religion, que dans la dégradation successive de nos facultés, ce langage est encore en proportion avec elles.

Cependant, si l'on venoit jamais à persuader qu'il y a sur la terre un plus sûr encouragement à la vertu que les idées religieuses, on affoiblirait aussitôt leur empire; elles ne peuvent ni intéresser à demi, ni régner en partage; et si, dans le cœur de l'homme, elles ne débordent pas, pour ainsi dire, toute leur puissance s'évanouit.

Les instructions religieuses, en rassemblant tous les moyens propres à exciter les hommes à la vertu, ne négligent point, il est vrai, d'indiquer les rapports qui existent entre l'observation des lois de la morale et le bonheur de la vie; mais c'est comme un motif accessoire que ces considérations sont présentées: ainsi, il n'est pas nécessaire de les appuyer des mêmes preuves qu'exige un principe fondamental. D'ailleurs, quand de bonne heure on

avertit le peuple que les vices et les crimes conduisent au malheur sur la terre, ces enseignemens ne font une longue impression sur lui, qu'autant qu'on réussit en même temps à le convaincre de l'influence habituelle d'une providence sur tous les événemens de ce monde.

Une raison importante dispense encore les instituteurs religieux de s'attacher à démontrer que les principaux avantages dont les hommes paroissent envieux, sont une conséquence absolue de l'observation des lois d'ordre : c'est que les sacrifices supportés par une idée de devoir se changent en une satisfaction réelle; et ce sentiment intérieur, dont jouissent les hommes vertueux avec piété, compose une des parties essentielles de leur bonheur. Mais quel retour consolant peut-on faire sur soi-même, quelle approbation intime peut-on s'accorder, quand on ne connoît d'autre empire que celui de la morale politique, et quand la vertu n'est qu'une rencontre de l'intérêt personnel avec l'intérêt public?

Sans doute la religion propose à l'homme son propre bonheur pour but et pour dernier terme; mais comme ce bonheur est placé dans l'éloignement, la religion peut nous y conduire par des actes de détachement et des sacrifices

passagers; elle traite avec la partie la plus sublime de nous-mêmes, celle qui nous désunit du moment présent pour nous lier aux temps à venir; elle nous présente des espérances qui nous attirent hors de nos intérêts terrestres, dans le degré nécessaire pour n'être pas livrés sans mesure à l'impression désordonnée de nos sens, et à la tyrannie de nos passions. L'irréligion, au contraire, dont les leçons nous apprennent que nous ne sommes possesseurs que d'un instant, nous concentre de plus en plus en nous-mêmes, et il n'y a rien de beau ni de bon à cette condition; car la grandeur, en tout genre, tient à l'étendue des rapports que nous embrassons; et, dans une pareille acception, le sentiment et l'esprit sont soumis aux mêmes lois.

Ceux qui présentent les liens de la religion comme indifférens, nous assurent qu'on peut se reposer du maintien de la morale sur quelques sentimens généraux dont nous avons contracté l'habitude; mais ils négligent de faire attention que ces sentimens tirent leur principale force, et presque leur descendance, de l'esprit religieux qu'on désiroit d'affoiblir. Oui, l'humanité même, cette tendre émotion d'une âme bien née, s'anime et se fortifie par l'idée d'un Être suprême; l'alliance entre les

hommes ne tient que foiblement à la conformité de leur organisation; elle ne peut pas non plus être attribuée à la ressemblance de leurs passions, cette source continuelle de tant de haines; elle dépend essentiellement de nos rapports avec le même auteur, le même surveillant, le même juge; elle est fondée sur l'égalité de nos droits aux mêmes espérances, et sur cette suite de devoirs inculqués par l'éducation, et rendus respectables par l'empire habituel des opinions religieuses. Hélas! il faut malheureusement l'avouer, les hommes ont tant de défauts, tant d'injustices, tant de personnalité, tant d'ingratitude aux yeux de ceux qui les ont observés en masse, qu'on ne parviendrait jamais à les tenir en harmonie par les seules leçons de notre sagesse : ce n'est pas toujours parce qu'ils sont aimables que nous les aimons; c'est quelquefois aussi, et très-souvent, parce que nous devons les aimer, que nous les trouvons aimables. Oui, la bonté, l'indulgence, ces qualités les moins composées, ont encore besoin d'être raccordées, de temps à autre, avec une idée générale et prédominante, le lien de toutes nos vertus. Les passions des autres nous blessent de tant de manières, et il y a souvent tant de profondeur et d'énergie dans notre amour de nous-mêmes,

que nous avons besoin de quelques secours pour être constamment généreux dans nos sentimens; et pour nous associer d'un réel intérêt à tous ces compagnons de destinée au milieu desquels nous sommes placés.

Enfin, ne le dissimulons point, si l'homme venoit à se regarder comme un être enfant du hasard, ou d'une aveugle nécessité, et ne tenant qu'à la poussière dont il est sorti, et à celle dans laquelle il doit rentrer, il arriveroit bientôt à se mépriser lui-même; et, loin de chercher à s'élever à aucune pensée noble et vertueuse, il considéreroit cette sorte d'ambition comme une idée fantastique qui consume d'une manière vaine et illusoire une partie des courts instans qu'il doit passer sur la terre; et toute son attention venant à se fixer sur la brièveté de la vie, et sur le silence éternel qui doit l'environner, il ne penseroit qu'à *dévorer ce règne d'un moment.*

Qu'il seroit dangereux de montrer aux hommes l'extrémité de la chaîne qui les unit ensemble! C'est la connoissance de ce dernier terme qui rend ingrat envers ceux dont nous ne pouvons plus rien attendre; et le même sentiment affoiblit les liens de la morale, si notre bail n'étoit manifestement que pour ce monde. C'est donc la religion qui doit

affermir ces liens, c'est elle seule qui peut défendre le système entier de nos devoirs contre les embûches du raisonnement, et contre les artifices de notre esprit ; il faut, pour obliger tous les hommes à considérer avec respect les lois de la morale, leur enseigner de bonne heure que les vertus sociales sont un hommage rendu aux perfections et aux intentions bienfaisantes du souverain auteur de la nature, de cet Être infini, qui se plaît dans la conservation de l'ordre, et dans les sacrifices particuliers qu'exige l'accomplissement de cette grande pensée. Et quand je vois les philosophes modernes tracer d'une main habile le plan général de nos devoirs ; quand je les vois fixer avec intelligence les obligations des citoyens les uns envers les autres, et donner ensuite pour unique base à cette législation l'intérêt personnel et l'amour de la louange, je me rappelle le système de ces philosophes indiens, qui, après avoir étudié la marche des globes célestes, embarrassés à déterminer la puissance qui soutenoit les voûtes du firmament, crurent avoir franchi cette difficulté en plaçant l'univers sur le dos d'un éléphant, et cet éléphant lui-même sur une tortue. Nous imiterons ces philosophes, et comme eux nous ne procéderons jamais que par dégradation,

toutes les fois qu'en essayant de former la chaîne des devoirs et des principes de la morale, nous n'en placerons pas le dernier anneau au-dessus de nos considérations mondaines, et par-delà les limites de nos conventions sociales.

CHAPITRE II.

Suite du même sujet. Parallèle entre l'influence des idées religieuses et celle des lois et de l'opinion.

APRÈS avoir examiné, comme je viens de le faire dans le Chapitre précédent, s'il étoit possible de fonder la morale sur la liaison de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, il me reste à considérer si les punitions infligées par le souverain, si le sceptre que tient en sa main l'opinion publique, ont un pouvoir suffisant pour contenir les hommes, et pour les attacher à l'observation de leurs devoirs.

Il faut nécessairement passer par des idées communes, pour avancer d'un degré dans la recherche de la vérité : ainsi, je dois d'abord rappeler ici que les lois pénales ne pouvant s'appliquer qu'aux délits connus et prouvés, cette première condition circonscrit infiniment leur empire : cependant les crimes exécutés secrètement ne sont pas les seuls qui soient hors de la dépendance des lois ; il faut encore mettre dans ce rang toutes les actions répré-

hensibles, qui, faute d'un caractère distinct, ne peuvent jamais être signalées; le nombre en est prodigieux : la dureté des parens, l'ingratitude des enfans, l'abandon inhumain de ses serviteurs, les trahisons en amitié, la violation des mœurs domestiques, la désunion semée au sein des familles, la légèreté des principes sur tous les liens de la société, les conseils perfides, les insinuations adroites et calomnieuses, l'exercice rigoureux de ses droits, la faveur et la partialité parmi les juges, leur inattention, leur paresse, leur dureté, la recherche des places importantes avec le sentiment de son incapacité, les flatteries corruptrices et mensongères adressées aux princes ou aux ministres, l'indifférence au bien public de la part des hommes d'état, leurs viles et pernicieuses jalousies; les dissensions politiques excitées pour se rendre nécessaire, les guerres ordonnées par ambition, l'intolérance couverte d'un faux zèle, enfin tant d'autres sentimens funestes que les lois ne peuvent ni suivre ni désigner, et qui ont déjà fait bien du mal avant de donner aucune prise à la censure publique. On ne doit pas même désirer que cette censure passe certaines bornes, parce que le pouvoir appliqué à des fautes obscures, ou susceptibles de diverses interprétations,

dégénère aisément en tyrannie ; et comme il n'est rien de si fugitif que la pensée, comme il n'est rien de si intime que nos sentimens ; il n'y a aussi qu'une puissance invisible, et dont l'autorité semble participer à l'influence divine, qui ait le droit d'entrer dans le secret de nos cœurs.

Ce n'est donc qu'au tribunal de sa conscience que l'homme peut être interrogé sur une multitude d'actions et de volontés qui échappent à la surveillance des gouvernemens. Gardons-nous de renverser l'autorité d'un juge si actif et si éclairé ; gardons-nous de l'affaiblir volontairement, et ne soyons pas assez imprudens pour nous reposer uniquement sur la discipline sociale. Je me hasarderai même à dire que l'empire de la conscience est peut-être encore plus nécessaire dans le siècle où nous vivons que dans aucun des âges précédens, quoique la société n'offre plus le spectacle de ces vices et de ces crimes qui révoltent par leur difformité ; mais lorsque la liberté des mœurs et le raffinement des manières sont parvenus à rapprocher, par des nuances souvent imperceptibles, le bien et le mal, le vice et la décence, le mensonge et la vérité, l'esprit personnel et les dehors généreux, il est plus important que jamais d'opposer à cette dépra-

vation obscure une autorité intérieure, qui veille jusque dans les détours mystérieux de nos déguisemens, et dont l'action soit aussi pénétrante que notre dissimulation semble adroite et bien concertée.

C'est sans doute parce qu'une telle autorité paroît absolument nécessaire au maintien de l'ordre public, que plusieurs écrits philosophiques essaient de l'introduire au milieu même de l'athéisme. Tout est fabuleux dans un pareil système; on nous parle de rougir à nos propres yeux, de redouter nos reproches secrets, et d'être effrayés des condamnations que, dans le calme de nos pensées, nous prononcerons contre nous-mêmes : mais ces sentimens, qui ont tant de force avec l'idée d'un Dieu, on ne sait à quoi les unir, quand on nous donne pour seul maître l'intérêt personnel le plus actif, et quand toutes les grandes communications établies entre les hommes par les opinions religieuses, sont absolument rompues; la conscience n'est plus alors qu'une expression vide de sens, un mot inutile dans la langue. On peut connoître encore les remords de l'esprit, c'est-à-dire le regret de s'être trompé dans la marche de son ambition, dans la conduite de ses intérêts, dans le choix des moyens qu'on emploie pour obtenir les

égards et la louange des autres, enfin, dans les calculs divers de nos convenances mondaines : mais de tels remords ne sont qu'une exaltation de notre amour-propre ; nous divinisons, en quelque manière, notre esprit, notre jugement, notre intelligence, et nous faisons comparoître ensuite toutes nos actions devant ces fausses idoles, pour nous reprocher nos méprises et nos foiblesses ; nous nous tourmentons ainsi nous-mêmes volontairement ; mais quand cette persécution nous importune trop long-temps, nous sommes les maîtres de commander à nos tyrans d'user envers nous d'indulgence. Il n'en est pas de même des agitations de la conscience : le sentiment qui les fait naître n'a rien de composé ni de factice ; et nous ne pouvons ni corrompre notre juge, ni entrer en accommodement avec lui : ce qui séduit les hommes ne le trompe jamais ; et dans l'étourdissement de la prospérité, dans l'enivrement des plus grands succès, ses regards inévitables sont fixés sur nous, et nous ne jouissons qu'avec frayeur des applaudissemens et des triomphes que nous n'avons pas mérités.

On lit encore dans plusieurs livres modernes, qu'avec de bonnes lois on aura toujours une morale suffisante, mais je ne saurois

adopter cette opinion : l'homme est un être si composé, et ses rapports avec ses semblables sont si divers et si déliés, que pour régler son intérieur, et pour diriger sa conduite, il a besoin d'une multitude de sentimens sur lesquels les commandemens du souverain n'ont aucune prise ; ce sont tous les devoirs simples et prononcés que les législateurs ont réduits en préceptes ; et cette grosse charpente, que l'on nomme les lois civiles, laisse des vides partout. Les lois ne demandent qu'une aveugle obéissance ; et comme elles n'ordonnent ou ne défendent que des actions, et qu'elles sont absolument indifférentes aux sentimens intimes des hommes, l'édifice moral qu'elles élèvent n'est, dans plusieurs parties, qu'une figure extérieure, et c'est par le faite, pour ainsi dire, qu'il semble avoir été commencé. La religion procède d'une manière entièrement opposée ; c'est au fond des cœurs, c'est dans les cavités de la conscience, qu'elle pose sa première base ; elle paroît être dans l'intelligence des plus grands secrets de la nature ; elle sème en terre un grain, et ce grain s'y nourrit, s'y fortifie, et se transforme en de nombreux rameaux qui, sans aucun effort, s'élèvent et s'étendent dans toutes les dimensions, et sous toutes sortes de formes.

Je supposerai néanmoins que l'on crût suffisant, pour le maintien de l'ordre public, de réduire la morale à l'esprit des lois civiles, il seroit encore hors du pouvoir des hommes de tirer de cette assimilation des enseignemens familiers propres à former un code d'éducation ; car ces mêmes lois, simples dans leurs commandemens, ne le sont pas de même dans leurs principes. On n'aperçoit pas sur-le-champ pourquoi la vengeance la plus juste est interdite ; pourquoi l'on n'a pas le pouvoir de se faire rendre son bien, en recourant aux mêmes moyens dont un ravisseur a fait usage ; pourquoi l'on n'a pas le droit de résister avec violence à l'opresseur le plus tyrannique ; enfin, pourquoi certaines actions, tantôt indifférentes en elles-mêmes, et tantôt nuisibles aux autres, sont condamnées d'une manière uniforme et générale ; il faut nécessairement une sorte de combinaison, pour découvrir que le législateur s'est écarté des idées naturelles, afin d'empêcher que personne ne fût juge dans sa propre cause, et afin d'éviter que les exceptions et les distinctions, dont chaque circonstance est susceptible, ne fussent jamais déterminées par les seules lumières des divers membres de la société. C'est de même par des motifs

indirects, que les lois sévissent avec plus de rigueur contre un délit difficile à saisir, que contre un désordre plus répréhensible en lui-même, mais dont les excès peuvent être facilement aperçus; et elles observent encore une semblable règle à l'égard des crimes qui sont environnés d'un plus grand appât, quoique cette séduction même fût un motif d'indulgence aux yeux de la simple justice; enfin les lois, en adoptant des degrés de sévérité très-divers pour contraindre les débiteurs à l'accomplissement de leurs promesses, ne se montrent occupées, ni de la compassion due à des malheurs imprévus, ni d'autres motifs d'équité dignes d'un égal intérêt; toute leur attention s'est fixée sur le rapport des engagements avec les ressources politiques qui naissent du commerce et de ses transactions. Il existe ainsi une multitude de défenses, de punitions, ou de gradations dans les peines, qui n'ont de connexion qu'avec les vues générales de la législation, et nullement avec ce bon sens circonscrit qui détermine le jugement des particuliers. C'est donc souvent par des considérations très-étendues et très-composées, qu'une action est criminelle ou répréhensible aux yeux de la loi; ainsi, l'on ne sauroit édifier sur ces seules bases un sys-

tème de morale dont chacun pût avoir une conscience évidente; et puisque le législateur évite avec soin de rien soumettre à l'examen des individus, puisqu'il sacrifie souvent à ce principe la justice naturelle, comment voudroit-on, dans le même temps, nous donner pour règle de conduite une morale politique qui seroit toute fondée sur le raisonnement?

Il n'est pas indifférent d'observer encore, qu'aux yeux du plus grand nombre des hommes, le sens des lois et les décrets rendus par ceux qui les interprètent doivent nécessairement s'identifier, se confondre, et former un seul point de vue; et comme les juges sont exposés à de fréquentes erreurs, le véritable esprit de la législation reste souvent dans l'ombre, et l'on a de la peine à le discerner.

C'est peut-être parce que les lois sont l'ouvrage de notre intelligence, que nous sommes disposés à leur accorder un empire universel; mais, je l'avouerai, je suis si éloigné de penser qu'elles puissent jamais remplacer au milieu de nous l'influence salutaire de la morale religieuse, que je les crois insuffisantes, même pour régler les choses soumises immédiatement à leur autorité; ainsi, j'inviterois à ré-

fléchir si les erreurs malheureuses qu'on reproche à nos tribunaux criminels ne prennent pas leur source dans la faute commise par l'autorité souveraine, lorsqu'elle a rapporté tous les devoirs des juges aux commandemens de la loi, et lorsqu'elle a refusé de se confier davantage à la conscience et aux sentimens intimes des magistrats.

Rendons cette observation plus sensible par un seul exemple choisi entre une infinité d'autres. On demande aujourd'hui que le législateur s'explique de nouveau sur la grande question des témoins nécessaires; mais ne risquera-t-il pas toujours de se tromper, soit qu'il rejette absolument un pareil indice de la vérité, soit qu'il en fasse dépendre le sort d'un accusé? Comment vouloir que le témoignage d'un homme honnête, désignant ou reconnoissant son assassin, ne soit compté pour rien par des juges? Et comment prétendre aussi qu'un témoignage de cette nature suffise pour déterminer une condamnation, lorsque celui qui rend ce témoignage paroît suspect, ou par sa réputation, ou par les motifs qu'on peut lui supposer, ou par l'in vraisemblance de son assertion? La raison est donc placée entre ces deux extrêmes; mais les idées moyennes n'étant point assorties au langage absolu

de la loi, il faut, en de pareilles circonstances, accorder beaucoup à la sagesse et à la morale des magistrats; et bien loin qu'on serve l'innocence, en se conduisant autrement, on la met visiblement en danger, parce que les juges s'habituent à rendre la loi responsable de tout, et ne s'assujettissent qu'à respecter ses expressions, au lieu d'obéir à son esprit, qui est le désir passionné d'atteindre à la vérité. Eh quoi! dira-t-on, voudriez-vous qu'il n'y eût plus d'instruction positive, ni pour servir de guide dans la recherche des crimes, ni pour déterminer les caractères auxquels ces crimes peuvent être reconnus! Ce n'est point là ma pensée; mais je désirerois qu'en des affaires d'une si grave importance, on réunît à la lumière qui émane de la prudence des législateurs, celle qui peut nous être apportée par la sagesse des juges; je souhaiterois que la législation criminelle prescrivît aux magistrats, non pas tout ce qu'ils sont obligés de faire, mais tout ce dont ils ne peuvent s'exempter; non pas tout ce qui suffit pour déterminer leur opinion, mais tout ce qui doit être la condition indispensable d'une punition capitale. Ainsi, dans un semblable esprit, les commandemens donnés par la loi seroient une première sauvegarde contre l'ignorance

ou la prévarication possible des juges ; mais comme aucune règle générale, aucun principe immuable n'est applicable à la diversité infinie des circonstances , je voudrois donner à l'innocence un nouveau défenseur, en intéressant d'une manière plus immédiate la morale des juges à la recherche et à l'examen de la vérité ; et pour les rappeler sans cesse à toute l'étendue de leurs obligations, je désirerois qu'avant de rendre un arrêt de condamnation, levant une de leurs mains vers le ciel, ils prononçassent avec émotion, ces paroles : « J'atteste que l'homme accusé de-
« vant nous me paroît coupable, et selon les
« règles de la loi, et selon mes propres lumières. » Non, ce n'est pas assez que de demander à un juge d'examiner avec probité si les indices d'un délit sont conformes au tableau que fait l'ordonnance des caractères de la vérité ; il faut avertir un magistrat qu'il doit chercher cette vérité par tous les moyens que peut lui suggérer une scrupuleuse inquiétude ; il faut qu'il sache, qu'appelé à décider de l'honneur et de la vie des hommes, c'est son esprit et son cœur que l'humanité entière prend en quelque sorte à partie, et qu'il n'est point de limite apposée à l'étendue de ses devoirs ; alors, sans manquer à aucune des

enquêtes ordonnées par la loi, on s'efforceroit d'aller plus loin encore; alors, aucun des indices propres à faire impression sur des esprits raisonnables ne seroit rejeté; et aucun, en même temps, n'auroit une force tellement décisive, que l'examen des circonstances pût jamais paroître inutile; alors, les juges feroient usage de cette clairvoyance sensible, souvent la plus pénétrante de toutes; alors, ils ne dédaigneroient point de lire jusque dans les regards de l'accusateur et de l'accusé, et ils ne croiroient point indifférent d'observer avec intérêt tous ces mouvemens de la nature, où la vérité se peint quelquefois avec tant d'énergie; alors enfin, l'innocence seroit sous la garde de quelque chose d'aussi pur qu'elle-même, le sentiment timoré de la conscience d'un juge.

On n'a jamais peut-être assez réfléchi à quel point un ordre méthodique, quand on s'y astreint trop servilement, resserre les bornes de l'esprit; il devient alors comme une espèce de sentier tracé entre deux escarpemens, et il nous empêche de découvrir tout ce qui n'est pas en droite ligne. L'empire absolu de la méthode nous détourne aussi de consulter cette lumière, quelquefois si vive, dont l'âme seule est le foyer; car, en nous soumettant à un

mouvement positif et toujours réglé, et en nous faisant trouver du plaisir dans une marche déterminée, et qui offre des repos continus à la pensée, il nous déshabitude, il nous éloigne de cette perception délicate, de ce sentiment naturel qui n'a rien de fixe ni de circonscrit, mais dont le libre essor nous approche souvent de la vérité, comme par une sorte d'instinct ou d'inspiration. Je m'écarterois trop de ma route, si j'étendois davantage ces réflexions, et je me hâte de les réunir au sujet de ce chapitre, en faisant remarquer de nouveau que si les lois sont insuffisantes, dans le cercle même des décisions soumises à leur autorité; que si les lois ont un besoin absolu du secours de la morale religieuse, toutes les fois qu'elles imposent à leurs propres interprètes des devoirs un peu compliqués, elles pourroient encore moins suppléer à l'influence habituelle et journalière de ce motif, le plus puissant de tous, et le seul en même temps dont l'action soit assez pénétrante pour nous suivre dans les détours de notre conduite, et dans le dédale de nos pensées.

Je dois maintenant diriger l'attention vers d'autres considérations. Tout ce qu'exige l'ordre public, tout ce qui importe à la société,

dira-t-on, c'est que les criminels ne puissent échapper au glaive de la justice, et qu'une surveillance attentive les découvre sous le voile où ils cherchent à se cacher. Je ne rappellerai point ici les divers obstacles qui s'opposent à la plénitude de cette vigilance; chacun peut aisément les connoître, ou s'en former une idée; mais je me presse de faire observer, qu'en considérant la société dans son état actuel, on ne doit point oublier que les idées religieuses y ont diminué sensiblement la tâche du gouvernement : une scène absolument nouvelle s'ouvreroit, si l'on n'avoit pour guide qu'une morale politique; ce ne seroit plus alors un petit nombre d'hommes sans principes qui troubleroient l'ordre public; des acteurs plus adroits s'en mêleroient, et les uns, conduits par un raisonnement réfléchi, les autres, entraînés par des apparences séduisantes, seroient sans cesse en guerre avec tous ceux dont la fortune exciteroit leur jalousie; et l'on ne connoîtroit qu'alors combien les occasions de nuire et de malfaire sont nombreuses et diversifiées. Il arriveroit encore que tous ces ennemis de l'ordre public, n'étant plus déconcertés par l'agitation de leur conscience, deviendroient de jour en jour plus expérimentés dans l'art de se sous-

traire aux regards de la justice; et les dangers auxquels s'exposeroient les imprudens ne décourageroient point les habiles.

C'est donc, s'il est permis de s'exprimer ainsi, parce que les lois prennent les hommes dans une constitution saine; c'est parce qu'elles les trouvent dans un état de tempérance préparé par les instructions religieuses, qu'elles viennent à bout de les contenir; mais si un système d'éducation politique venoit jamais à prévaloir, de nouvelles précautions et de nouvelles chaînes deviendroient absolument nécessaires; et, pour avoir voulu nous affranchir des doux liens de la religion, on accroîtroit notre esclavage civil, et l'on feroit courber nos têtes sous le plus dur de tous les jougs, celui qui est imposé par nos semblables.

Cette religion, dont on voudroit que nous rejetassions l'influence, est plus appropriée qu'on ne pense au mélange singulier d'orgueil et de foiblesse qui compose notre nature; et pour nous, tels que nous sommes, son action est bien préférable à celles des lois pénales; ce n'est point devant des égaux armés d'un bras vengeur qu'elle fait comparoître un homme coupable; ce n'est point à leur ignorance ou à leur justice insensible, qu'elle

l'abandonne ; c'est au tribunal de sa propre conscience que la religion le dénonce ; c'est devant un Dieu , le maître du monde , qu'elle l'humilie , et c'est au nom d'un père tendre et miséricordieux qu'elle le relève. Ah ! que vous nous ôtez à la fois , et notre consolation , et notre vraie dignité , vous qui voulez tout rapporter à l'intérêt particulier et à la vengeance publique ! laissez-moi prêter l'oreille à ces commandemens qui viennent d'en haut ; laissez-moi distraire mes regards du sceptre menaçant que tiennent en leurs mains les puissans de la terre ; laissez-moi compter avec celui qui est plus grand qu'eux tous ; laissez-moi surtout m'adresser à celui qui pardonne , à celui qui , au moment où je viens de l'offenser , me permet encore de l'aimer et de me fier à sa grâce ! Ah ! sans l'idée d'un Dieu , sans ce rapport avec un être suprême , auteur de toute la nature , on n'auroit plus à écouter que les vils conseils d'une prudence personnelle ; on n'auroit plus qu'à flatter , qu'à adorer les maîtres des nations , et tous ceux qui , dans un état monarchique , sont les nombreux représentans de l'autorité du prince : oui , les esprits , les sentimens , doivent fléchir devant ces dispensateurs de tant de biens et de maux , s'il n'existe rien au-

delà des intérêts terrestres; et quand une fois tout est incliné, tout est prosterné, quand il n'y a plus de fierté dans les caractères, les hommes deviennent incapables d'aucune grande action, et impropres, pour ainsi dire, à aucune beauté morale.

Les opinions religieuses ont le double mérite de maintenir dans l'obéissance due aux lois et au souverain, et de nourrir au fond des cœurs un sentiment qui entretient le courage, et qui rappelle l'homme à sa véritable grandeur; elles lui apprennent à être soumis sans abattement, et elles l'empêchent surtout de s'humilier avec lâcheté devant des idoles passagères, en lui montrant de loin ce dernier terme où tout doit rentrer dans l'égalité devant le maître du monde.

L'idée d'un Dieu à une même distance de tous les hommes sert encore à nous consoler de tant de supériorités choquantes sous la domination desquelles nous vivons; il faut se transporter sur les hauteurs que la religion nous découvre, pour considérer, avec une sorte de calme et d'indifférence, les frivoles prétentions des uns, et l'orgueil assuré des autres; et tel objet de regret ou de jalousie, qui paroît un colosse à notre imagination, se change en grain de poussière, quand nous le

rapprochons du grand spectacle qu'une sublime méditation vient déployer à nos regards.

Qu'ils sont donc aveugles ou indifférens à nos intérêts, ceux qui veulent substituer aux enseignemens de la religion, des maximes toutes politiques et toutes mondaines ! et que ceux-là pareillement sont durs ou insensibles, qui croient pouvoir conduire les hommes par la seule terreur, et qui, en contestant l'influence salutaire des opinions religieuses, attendent bien moins d'elles que de la hache des licteurs et de l'appareil des supplices ! Quel est donc ce triste système ? car, en supposant même que les différens moyens d'assurer la tranquillité publique fussent égaux dans leurs effets, comment n'aimeroit-on pas mieux la religion, qui prévient les crimes, que la loi qui les punit ? Je n'entends pas d'ailleurs comment, de la même main dont on repousse les idées religieuses, on veut dresser partout des échafauds, et multiplier sans scrupule ces affreux théâtres de sévérité : car si les hommes, entraînés vers le crime, n'étoient que des êtres gouvernés par une aveugle nécessité, hélas ! que mériteroient-ils ? Et si nous nous déterminions encore à les sacrifier pour l'exemple, nous devrions assister à leur supplice,

comme à un dévouement semblable à celui d'Iphigénie, immolée, en Aulide, au salut de la Grèce.

Il est une autre supériorité de la religion sur les lois : celles-ci ne sont jamais armées que pour la vengeance, au lieu que la religion, en nous menaçant, nous entretient aussi de récompenses et de félicités; et je crois, contre l'opinion commune, qu'il est dans la nature de l'homme d'être plus constamment animé par l'espérance qu'il n'est retenu par la crainte : le premier de ces sentimens compose l'habitude de notre vie, tandis que l'autre est l'effet d'une circonstance extraordinaire ou d'une situation particulière; enfin, le courage ou l'aveuglement détourne notre attention des dangers, tandis que les idées de bonheur sont sans cesse devant nos yeux, et se mêlent, pour ainsi dire, à toute notre existence.

Je vois cependant qu'on pourroit me dire : Ce n'est pas seulement des lois civiles, ce n'est pas seulement des lois pénales que nous voulons parler, quand nous soutenons que de bonnes institutions publiques remplaceroient efficacement l'autorité des opinions religieuses; il faudroit introduire encore des lois d'éducation propres à modifier à l'avance les esprits et les caractères. Mais on ne nous a

point expliqué, et j'ignore également ce que c'est que de telles lois, quand on veut les distinguer des enseignemens généraux dont nous avons connoissance : enseignemens susceptibles, sans doute, de divers degrés de perfection, mais qui, devant nous instruire, non-seulement des vertus simples et réelles, mais encore de tous les devoirs mixtes et conventionnels, ont nécessairement un caractère vague, et ne sauroient se passer de l'appui que leur prête l'idée fixe et précise de la religion. On nous cite l'exemple de Sparte, où l'état s'étoit emparé de l'éducation des citoyens, et les avoit préparés; par ce moyen, aux mœurs extraordinaires dont l'histoire nous a fait le tableau : mais le gouvernement, aidé dans cette entreprise par toute la puissance de l'autorité paternelle, ne s'étoit néanmoins proposé que deux grands buts, l'encouragement des qualités militaires et le maintien de la liberté : il avoit attaché peu d'intérêt à la morale, cette science qui a tant d'applications parmi nous; et il l'avoit rendue moins nécessaire, en veillant, par toutes sortes d'institutions, sur la parfaite égalité des rangs et des fortunes, et en s'opposant à toute espèce de communication avec les étrangers. Enfin, ce fut une opinion religieuse qui soumit les Spartiates à

l'autorité de leur législateur; et sans leur confiance à l'oracle de Delphes, Lycurgue n'eût jamais été qu'un philosophe célèbre.

Nous sommes bien loin'aujourd'hui des dispositions et des circonstances qui nous rendroient susceptibles d'être gouvernés par des lois d'éducation dont un esprit politique seroit le seul appui : il faudroit, pour en faire l'épreuve, nous diviser en petites associations; il faudroit, par un secret inconnu, opposer des obstacles invincibles à la destruction des unes et à l'accroissement des autres; il faudroit encore nous garantir de tous les désirs et de tous les amollissemens qui sont une suite inévitable de l'augmentation des richesses et de la perfection des arts et des lumières; enfin, et cette remarque est singulière à l'époque où, au milieu de nos progrès de tout genre, l'homme devenu l'être moral le plus composé, à l'époque où, en raison de cette modification sociale, il a besoin, plus que jamais, d'un principe qui le saisisse à la source de ses nombreuses affections; il faudroit tout à coup le ramener à sa simplicité primitive pour le proportionner, en quelque manière, à l'étendue limitée d'une éducation purement civile. Ajoutons qu'une semblable éducation ne pouvant s'adapter au peuple, il faudroit, comme

à Sparte, le séparer des citoyens et le tenir en servitude : observation qui me conduit à une réflexion importante; c'est que, dans un pays où l'esclavage seroit introduit, dans un pays où la classe nombreuse d'une nation seroit dominée par la crainte toujours présente des plus sévères châtimens, on pourroit se fier davantage au simple ascendant d'une morale politique; car cette morale n'ayant plus à tenir en harmonie que la partie de la société représentée par les propriétaires, sa tâche seroit infiniment circonscrite; mais parmi nous, où heureusement tous les hommes, sans aucune distinction, ne sont soumis qu'au joug de la loi, il faut nécessairement qu'une autorité si étendue soit affermie et secondée par la puissance universelle des opinions religieuses.

Je terminerai cette partie de mes observations par une réflexion très-essentielle; c'est qu'en supposant même à l'autorité souveraine une action assez générale pour arrêter ou réprimer le mal, les idées religieuses auroient encore ce grand avantage, qu'elles seules commandent les vertus bienfaisantes; et cependant, dans l'état actuel des sociétés, il est devenu impossible de se passer de ces vertus. Il ne suffit plus d'être juste, quand les lois de

propriété réduisent à un étroit nécessaire le plus grand nombre des hommes, et que le moindre accident vient déranger encore leurs foibles ressources : ainsi, je ne crains point de dire que telles sont les inégalités extrêmes établies par ces lois, qu'on doit aujourd'hui considérer l'esprit de bienfaisance et de charité comme une partie constitutive de l'ordre social : c'est lui qui, dans tous les lieux et dans tous les temps, adoucit par ses secours les excès de l'infortune; c'est lui qui, par une multitude innombrable de ramifications, répand comme un suc de vie sur des êtres abandonnés, et que la misère alloit dessécher. Que si cet esprit n'existoit point; que si cet esprit, véritable intermédiaire entre la rigueur du droit civil et les titres originaires de l'humanité, venoit jamais à s'éteindre, on verroit peut-être tous les liens de subordination se relâcher insensiblement; et l'homme comblé des faveurs de la fortune ne se présentant jamais au peuple sous la forme d'un bienfaiteur, on sentiroit plus fortement la grande étendue de ses privilèges, et l'on s'accoutumeroit à les discuter. Qu'on trouve donc le moyen de tempérer l'empire absolu de la propriété, ou qu'on rende hommage à cette morale religieuse, qui, par l'idée sublime d'un

échange entre les biens du ciel et ceux de la terre, oblige les riches à donner ce que la loi ne peut leur demander.

La morale religieuse vient donc sans cesse au secours de la législation civile; elle parle un langage que les lois ne connoissent point; elle échauffe cette sensibilité qui doit devancer la raison même; elle agit, et comme la lumière, et comme la chaleur intérieure; elle éclaire, elle anime, elle s'insinue partout; et ce qu'on n'observe point assez, c'est qu'au milieu des sociétés, cette morale est le lien imperceptible d'une multitude de parties qui semblent se tenir par leurs propres affinités, et qui se détacheroient successivement, si la chaîne qui les unit venoit jamais à se rompre; et nous sentirons distinctement cette vérité dans l'examen que nous allons faire des rapports de l'opinion avec la morale.

Lorsqu'on imagine pouvoir, par des motifs indépendans des idées religieuses, soumettre les hommes à l'observation de l'ordre public, et leur inspirer l'amour de la vertu, on se propose, sans doute, de mettre en action deux puissans ressorts: le désir de l'estime et de la louange; la crainte du mépris et de la honte. Ainsi, pour suivre mon sujet dans toutes ses branches, je dois nécessairement

examiner quel est le degré de force de ces différens mobiles , et quelle est aussi leur véritable application. J'ai déjà parlé , dans un autre de mes ouvrages , de l'opinion publique et de son pouvoir salutaire ; mais le sujet que je traite en cet instant m'oblige à la considérer sous un point de vue différent ; et c'est en me plaçant , en quelque manière , derrière le théâtre du monde , que je pourrai remplir cette tâche.

Je remarque d'abord que l'opinion publique exerce son autorité dans un espace infiniment circonscrit ; car elle est particulièrement appelée à juger les hommes dont le rang , les emplois et les travaux ont quelque éclat dans le monde : l'opinion publique est une approbation , ou une censure exercée au nom de l'intérêt général ; ainsi elle doit uniquement s'appliquer aux actions et aux discours qui touchent à cet intérêt d'une manière plus ou moins directe. Les mœurs domestiques et la conduite particulière de celui qui remplit dans la société des fonctions importantes sont , à la vérité , soumises aux jugemens et à la surveillance de l'opinion ; et il ne faut point s'en étonner , puisque , dans une pareille circonstance , les principes de l'homme privé paroissent la caution ou le présage des vertus de l'homme public : mais tous ceux dont les

occupations se réduisent à recevoir et à dépenser leurs revenus ; tous ceux qui sont entièrement adonnés aux distractions du monde, et qui n'ont aucun rapport avec les grands intérêts de la communauté, deviennent indépendans de l'opinion publique ; ou du moins ils n'éprouvent sa sévérité qu'au moment où, par de folles dépenses et par des prétentions inconsidérées, ils arrêtent les regards sur leurs démarches et se montrent en spectacle. Enfin les hommes, en si grand nombre, qui, par l'obscurité de leur état et la modicité de leur fortune, se trouvent perdus dans la foule, ne peuvent jamais redouter une puissance qui choisit toujours hors des lignes ses héros et ses victimes ; ainsi le peuple caché sous le chaume, ou épars dans les campagnes, doit être aussi indifférent aux lois de l'opinion publique que le sont aux rayons du soleil les hordes malheureuses qui travaillent au fond des mines, et qui passent toute leur vie dans ces ténébreux souterrains.

On ne peut donc former aucune sorte de comparaison entre l'ascendant particulier de l'opinion publique, et l'influence générale de la morale religieuse.

L'opinion publique ne récompense que les actions rares ; et chez un peuple de héros ; au

milieu d'hommes parfaits, elle n'auroit rien à donner. La morale religieuse tend continuellement à rendre la vertu commune; mais le succès universel de ses instructions n'ôteroit rien au prix de ses bienfaits.

L'opinion publique a besoin, pour décerner des couronnes, que les hommes paroissent avec éclat sur le théâtre du monde. La morale religieuse répand ses plus grandes faveurs sur ceux qui méprisent la louange et qui font le bien en secret.

L'opinion publique exige presque toujours que les vertus soient accompagnées des talens et de la science; et c'est ainsi qu'elle devient le germe et le mobile des grandes choses. La morale religieuse n'impose jamais cette condition; ses récompenses appartiennent aux simples comme aux habiles, aux humbles d'esprit comme aux génies élevés; et c'est en animant également tous les hommes, c'est en excitant ainsi un mouvement universel qu'elle concourt efficacement au maintien de l'ordre civil.

L'opinion publique, ne jugeant les actions que dans leur maturité, ne tient aucun compte des efforts; et, comme on ne découvre ses palmes qu'au moment où l'on approche du but, il faut, au commencement de la carrière,

que chacun tire de ses propres forces son courage et sa persévérance. La morale religieuse, au contraire, est, pour ainsi dire, avec nous dès nos premiers sentimens ; elle accueille nos intentions ; elle prend à gré notre simple volonté ; elle nous soutient dans nos déterminations ; elle nous accompagne dans nos tentatives ; et comme elle rappelle sans cesse les hommes à ses récompenses, c'est à tous les instans, et dans toutes les positions, que l'on peut éprouver son influence.

L'opinion publique ne distribuant que des biens dont la principale valeur tient à des comparaisons, des contrastes et des rivalités, elle attire souvent sur ses favoris le souffle venimeux de l'envie, et l'on doute alors quelquefois du prix réel de ses bienfaits. La morale religieuse ne mêle aucune amertume à ses récompenses ; c'est dans l'obscurité qu'elle fait ses heureux ; et comme elle a des trésors pour tout le monde, la part qu'elle accorde aux uns ne ravit rien aux autres.

L'opinion publique se méprend quelquefois dans ses jugemens, parce qu'au milieu de cette vaste enceinte où son tribunal est élevé, elle a peine souvent à distinguer le véritable mérite et l'éclat qui le suit, des couleurs fausses de l'hypocrisie. La morale religieuse domine

au fond des cœurs , elle y place un surveillant qui voit les hommes de plus près que par leurs actions , et qu'on ne peut ainsi ni tromper ni surprendre.

Enfin , le dirai-je ? il est des momens où l'opinion publique s'affoiblit , il est des temps même où elle devient lâche , et où , dominée par un esprit servile , elle cherche des torts aux opprimés , et attribue de grandes pensées aux hommes puissans , afin de pouvoir , sans honte , abandonner les uns , et célébrer les autres. Ah ! qu'en de pareils instans , on revient avec délices aux lois de la morale , à ces principes indépendans , qui , en vous éclairant sur tout ce qui est digne d'estime ou de mépris , vous donnent en même temps la force de sentir selon votre cœur , et de parler selon votre conscience !

Ainsi , l'opinion publique , dont j'ai vu la puissance s'accroître , et qui réunit tant de moyens pour exciter les hommes à des actions distinguées , et pour les élever même à de grandes vertus , ne doit jamais cependant être mise en parallèle avec l'influence universelle , constante et toujours égale , de la morale religieuse , et avec les sentimens que cette morale peut inspirer aux hommes de tout âge , de tout état et de tout genre d'esprit.

Seroit-ce m'écarter de mon sujet que de faire remarquer ici l'illusion à laquelle on se livreroit, si l'on attendoit un grand service de ces marques de distinction nouvellement imaginées en France, sous le nom de *prix publics de vertu* ? Ces légères faveurs de l'opinion ne pouvant jamais être décernées qu'à un petit nombre d'actions éparses, il seroit à craindre que si on rendoit ces sortes d'institutions générales et continuelles, elles ne détournassent l'attention des gens du peuple de la grande récompense qui doit être le mobile et l'encouragement de tout ce qui est honnête et vertueux. Les chasseurs expérimentés, au moment où toute la meute est encore à la poursuite du plus superbe habitant des forêts, ne permettent pas qu'elle se détourne pour courir après une proie qui sort d'un buisson ou d'une tanière.

Les établissemens sur lesquels je fixe ici l'attention ont peut-être aussi l'inconvénient d'éveiller un sentiment de surprise à l'aspect des bonnes actions, et d'annoncer ainsi trop distinctement qu'on les croit rares et au-dessus des forces communes de l'humanité ; et si l'on étendoit trop loin ces institutions, il en naîtroit encore un esprit de parade, toujours prêt à languir au moment où l'applaudissement

s'éloigneroit ; et ce seroit un grand malheur , si un pareil genre d'esprit prenoit jamais la place de l'honnêteté simple et modeste , qui ne reçoit que d'elle-même ses motifs et sa récompense ; la vertu et la vanité font un mauvais alliage ; on s'accoutume alors à n'agir que pour être vu , et ces occasions , déjà peu nombreuses , on veut encore les choisir. Il est d'ailleurs une classe d'hommes si maltraitée par la fortune , que l'on commettrait une grande faute , en l'habituant à lier sans cesse des calculs humains à l'amour et à la pratique de ses devoirs ; car elle seroit trop souvent trompée.

C'est donc , on ne peut trop le répéter , c'est le respect pour la morale qu'il faut entretenir , en affermissant les principes religieux qui en sont le plus sûr fondement ; tous les autres ressorts extraordinaires n'ont de force que dans leur nouveauté ; et à l'époque où une société auroit absolument besoin d'y recourir , elle toucheroit peut-être au moment de sa plus grande dépravation.

Jusqu'à présent je n'ai considéré l'influence de l'opinion que dans ses développemens généraux ; mais les hommes manifestent encore d'une manière particulière l'idée qu'ils ont conçue les uns des autres ; et ce sentiment , qui prend alors le simple nom d'estime ,

tient à une connoissance déterminée du caractère moral de ceux avec qui l'on a des relations habituelles : l'estime , sous ce rapport , n'a point l'éclat de l'opinion publique ; mais comme chacun peut y prétendre dans l'étendue du cercle où sa naissance et ses occupations l'ont placé , l'espoir de l'obtenir doit être compté parmi les grands motifs qui nous excitent à l'observation de la morale. Cependant , si l'on supposoit que cette estime fût entièrement séparée des idées religieuses , elle ne seroit plus qu'un bien , comme tant d'autres , que chacun évalueroit à son gré ; car tout ce qui vient uniquement des hommes , ne peut jamais avoir qu'un prix relatif à nos connexions avec eux : ainsi , quelquefois l'estime d'une ou de plusieurs personnes dédommageroit de tel sacrifice , et souvent aussi ce sentiment de leur part paroîtroit d'une valeur inférieure à quelque autre objet d'ambition ; en un mot , du moment que toutes les préférences et toutes les évaluations devroient être rapportées à un calcul , chacun , insensiblement , auroit son tarif , et la justesse de ce tarif dépendroit du degré de jugement et de prévoyance de chaque individu. Mais comment imaginer que la perfection de la morale pût jamais être assurée , quand elle dépendroit de

comparaisons déliées, arbitraires, et dont la base seroit changée sans cesse par la variété continuelle des circonstances et des situations de la vie? Les motifs que présente la religion sont d'un genre absolument différent; ce n'est point par des parallèles confus, ce n'est point par des calculs d'approximation qu'elle dirige les hommes; c'est à un intérêt dominant qu'elle les rappelle; c'est autour d'un fanal dont les brillantes flammes se voient de toutes parts, qu'elle les rassemble; enfin, les règles qu'elle prescrit ne sont ni incertaines, ni vacillantes, et les biens qu'elle promet ne sont pas susceptibles d'équivalent.

Observons encore ici que l'esprit personnel, après avoir comparé la jouissance de l'estime avec des plaisirs d'un genre différent, ne manquera pas de supputer les chances qui peuvent donner l'espérance d'en imposer; et, au milieu de ces calculs embrouillés, la passion du moment seroit presque toujours victorieuse. D'ailleurs, on peut se le demander, qu'est-ce que l'estime des autres, pour cette classe nombreuse d'hommes que la misère isole? et qu'est-ce qu'un sentiment dont l'effet n'est jamais prochain, pour ceux dont la vue est limitée au jour présent ou au lendemain, parce qu'ils ne vivent jamais que de ressources

instantanées ? Tous les biens qui tiennent aux récompenses de l'opinion sont un billet à terme, dont il faut pouvoir attendre l'échéance éloignée ; ce n'est qu'avec de la réflexion et de la science qu'on en connoît la valeur ; et l'ignorance de la plus grande partie d'une nation la rendra toujours inhabile à ces sortes de combinaisons.

Que si, des hommes du peuple, je jette un regard sur ceux qui composent les classes de la société les plus relevées, je hasarderai une réflexion d'un genre différent ; c'est que le pays où l'on a l'espoir d'obtenir les plus éclatantes marques de distinction, et où l'opinion publique a la puissance d'exciter les héros, les grands administrateurs, les hommes de génie dans tous les genres, n'est pas celui où les devoirs de la vie privée sont le mieux connus et le plus respectés. Les hommes, en se réunissant pour célébrer avec éclat les grands talens et les grandes actions, considèrent avec plus d'indifférence les mœurs et les habitudes des particuliers ; ils se font une beauté idéale, composée de tout ce qui tient à la célébrité de leur patrie, à l'honneur de leur nation, à la puissance politique du monarque ; et en s'accoutumant à tout rapporter à ces intérêts, ils deviennent d'une indulgence extrême sur les

vertus communes , et quelquefois même ils décident que les rares qualités de l'esprit en dispensent absolument. D'ailleurs , si la gloire peut servir de récompense aux travaux les plus assidus et aux privations les plus pénibles , il s'en faut bien que les sentimens tempérés de l'estime puissent dédommager ceux qui les obtiennent du sacrifice de leurs passions ; il s'en faut bien que ces sentimens puissent donner la force de résister aux séductions multipliées que les espérances de l'ambition et les chances de la fortune développent à nos regards ; et cette considération acquiert plus de force au milieu d'un royaume où , parmi les distinctions dont la seule faveur est l'origine , il en est qui attirent tant d'hommages , qu'elles ressemblent presque à la gloire elle-même,

Enfin , et ce que je vais dire embrasse d'une manière générale les diversés questions que je viens de traiter , l'estime des hommes , au moment même où ce sentiment semble le plus étranger à la morale religieuse , ne reçoit pas moins d'elle sa principale force et sa première vie ; c'est une réflexion d'une grande importance , et dont je vais tâcher de démontrer la vérité.

On doit se demander d'abord quel est le

principe originaire de la valeur conventionnelle qu'ont, au milieu de nous, les diverses expressions du sentiment de l'estime: on trouvera sans doute que c'est une idée distincte des devoirs de l'homme, une notion du beau moral, aussi générale que bien arrêtée. Or, aucune de ces conditions ne peut être remplie sans le secours des opinions religieuses, puisque la liaison de l'intérêt particulier à l'intérêt public, le seul fondement des vertus de notre composition, est, ainsi que nous l'avons montré, un système imparfait, et susceptible d'une multitude d'exceptions ou d'interprétations arbitraires. Il faut donc que nos obligations sociales soient fixées d'une manière authentique, si l'on veut que nos jugemens et les sentimens que nous accordons soient un indice réel du rapport de la conduite des hommes avec la perfection morale; mais si cette perfection n'étoit déterminée que par des conventions humaines, si elle étoit dépouillée de la majesté dont les idées religieuses la revêtent, l'opinion publique et les sentimens d'estime qui sont le gage et l'empreinte du beau moral perdroient insensiblement de leur prix; ils rappelleroient alors ces monnoies dont on voudroit vainement conserver la valeur pourante dans le commerce, après

en avoir altéré sensiblement , ou le poids , ou le titre ; et en effet , pour suivre encore un moment cette comparaison , comment pourroit-on altérer plus intimement l'essence de la morale , et le respect qui lui est dû , qu'en la séparant des sublimes motifs que la religion présente , pour l'allier uniquement à des considérations politiques ?

Je dois aller au-devant d'une objection : l'on dira peut-être que l'influence de l'honneur , dans les armées , semble être une preuve que l'opinion , sans le secours d'aucun autre mobile , peut avoir une force suffisante pour diriger les esprits vers le but qu'on se propose. Cette objection ne me paroît point décisive : l'honneur , dans les armées , conserve un grand ascendant , parce qu'au milieu des hommes ainsi rassemblés , il est impossible d'échapper à la honte et à la punition qu'entraîne une lâcheté ; c'est à la guerre que la puissance de l'autorité et celle de l'opinion réunissent toutes leurs forces , parce qu'elles exercent leur empire sur des hommes soumis à une seule action et à un seul esprit , par cette subordination singulière connue sous le nom de discipline. Aussi , lorsque , dans les commencemens de la république romaine , l'armée

participoit davantage à l'esprit des cités, et n'étoit pas encore assouplie au joug militaire, ce ne fut que par l'autorité du serment, et avec le secours des idées religieuses, que les généraux vinrent à bout de prévenir l'inconstance et la défection de ceux qui les suivoient à la guerre. Quelle que soit donc aujourd'hui la puissance de l'honneur dans les armées, quelle que soit son influence, sur ces champs de bataille où les acteurs, les témoins et les juges se touchent, et n'ont à pratiquer, à remarquer, à louer qu'une seule vertu, on ne sauroit en tirer aucune induction applicable aux relations sociales, dont l'étendue est immense, et dont la diversité n'a point de bornes. D'ailleurs, il s'en faut bien que l'honneur militaire soit étranger aux principes généraux de morale, et par conséquent aux opinions religieuses, le plus ferme appui de ces mêmes principes; car tous les sentimens qui tiennent de quelque manière à l'idée d'un beau sacrifice, perdroient infiniment de leur force, si la base universelle de nos devoirs étoit jamais ébranlée.

Il faut un modèle réel, pour fixer l'admiration des hommes; et ce n'est que par un rapport plus ou moins fugitif avec ce pre-

mier modèle, que plusieurs opinions qui ne sont en apparence que de simple convention ont acquis de la consistance.

Il est résulté, cependant, de nos coutumes guerrières, une opinion purement sociale, dont l'action est infiniment puissante : c'est celle du point d'honneur, quand on la considère dans l'acception unique et singulière où l'on est prêt à sacrifier sa vie, pour se garantir de la plus légère humiliation. Cette opinion, il est vrai, ne dicte des règles qu'entre des égaux, et elle exerce uniquement son empire sur la petite partie d'une nation, qui, tout entière à l'esprit de société, s'occupe essentiellement de parallèles et de distinctions ; elle est une antique dépendance de l'honneur militaire ; et, en réunissant toutes ses forces vers une seule idée, elle est devenue un principe simple, qu'on s'est transmis aveuglément, et qu'on a respecté de même. C'est par l'effet d'une semblable habitude, que les Sauvages mettent leur gloire à mépriser la douleur, et à montrer de la gaité au milieu des plus cruels tourmens. Pouvons-nous douter que leur exaltation surnaturelle ne s'affoiblit à l'instant où ils participeroient à nos idées les plus communes ? De même, notre point d'honneur qui, dans son exagération, ressemble à leurs chants

de mort, ne résisteroit pas à la métaphysique du raisonnement, si jamais une telle métaphysique devenoit notre seul guide en morale; car, après avoir décomposé les motifs de nos plus importantes obligations, nous analyserions aussi le sentiment subtil qui nous fait compter pour rien le danger: oui, si le respect pour la religion étoit absolument détruit; si cette opinion simple, qui entraîne tant d'obligations, qui sert de défense à tant de devoirs, n'avoit plus de soutien, l'idée de l'honneur ne tarderoit pas à s'affaiblir; et notre personnalité, dégagée insensiblement de tous les liens de l'imagination, prendroit un caractère si rude et si déterminé, que nos impressions habituelles, et nos rapports avec les autres, seroient absolument changés.

Qu'on me permette encore une réflexion: il sera toujours facile de soumettre les hommes à une opinion dominante, quand eux-mêmes et ceux qui les gouvernent réunissent tous leurs efforts pour atteindre à un tel but; mais si cette opinion dominante n'est pas, comme la religion, le principe général de notre conduite, si elle ne peut pas nous donner des lois dans les diverses situations de la vie, elle ne servira, le plus souvent, qu'à nous tenir hors d'équilibre, ou son utilité du moins ne sera

que partielle et momentanée. Cependant si, dans la vue de remédier à un pareil inconvénient, on cherchoit à multiplier ces mêmes opinions, elles s'affoibliraient les unes par les autres; car toutes les fois qu'on veut commander fortement à l'imagination, il faut toujours qu'une seule idée, une seule autorité, un seul objet d'intérêt, captivent l'attention des hommes. La perfection en ce genre, c'est le choix d'un principe unique, mais dont les conséquences s'étendent à tout; et tel est le mérite particulier des opinions religieuses.

Nous pouvons donc, au nom de la raison, au nom de la politique, au nom de la philosophie, demander du respect pour elles; et, je dois le dire, puisqu'il est temps de me résumer, bien loin que l'estime ou le mépris, l'honneur ou la honte, puissent suppléer à l'active influence des idées religieuses; ce sont ces mêmes idées qui affermissent l'opinion publique, et qui, plus ou moins obscurément, dirigent et contiennent ses divers rameaux. On arriveroit bientôt à raisonner subtilement sur le prix qu'on doit mettre aux sentimens d'estime, si l'expression de ces sentimens ne s'unissoit pas, dans notre pensée, à quelque chose de plus grand que le jugement des homi-

mes, et si une sainte vénération pour la vertu n'étoit pas imprimée de bonne heure au dedans de nous par une éducation religieuse. L'on éprouveroit qu'en voulant tout fonder sur des calculs mondains, ces mêmes calculs détruiraient tout; et la morale ayant une fois perdu son grand appui, on essaieroit en vain de la soutenir par l'échafaudage des lois, et par les vains efforts d'une opinion qui n'auroit plus de guide. Le déguisement et la dissimulation, devenus tout à coup une science nécessaire, une défense légitime, lasseroient l'attention de tous les surveillans; et les témoignages d'estime ne paroissant plus qu'un adroit encouragement accordé aux sacrifices de soi-même, la louange décernée à une conduite généreuse, discréditée insensiblement, et par ceux qui la donneroient, et par ceux qui la recevroient, finiroit peut-être par devenir un objet secret de dérision, et comme un simple jeu des uns contre les autres.

Tout est remis, tout est affermi dans sa place par les idées religieuses; ce sont elles qui, environnant, pour ainsi-dire, le système moral en son entier, ressemblent à cette force universelle et mystérieuse de la nature physique, qui contient les mondes dans leurs or-

bites , qui les assujettit à une marche régulière , et qui , au milieu de l'ordre général qu'elle entretient , échappe à l'attention des hommes , et paroît à leurs foibles yeux comme étrangère à son propre ouvrage.

CHAPITRE III.

Objection tirée de nos dispositions naturelles au bien.

LES hommes, selon l'opinion de plusieurs personnes, ont reçu de la nature un penchant secret vers tout ce qui est juste, bon et honnête; et il résulte de cette heureuse inclination, que la tâche des moralistes se borne à prévenir l'altération de notre constitution originale; tâche facile, ajoute-t-on, et qui peut être remplie sans aucun effort extraordinaire, et sans avoir recours aux opinions religieuses.

On doit observer d'abord que l'existence de ce beau moral inné est depuis long-temps un sujet de contestation, comme le sera toujours toute assertion dont on ne sauroit démontrer la vérité, ni par le raisonnement, ni par l'expérience. Nous ne pouvons pas apercevoir distinctement les dispositions naturelles de l'homme, puisqu'à nos yeux elles ne sont jamais séparées de la perfection ou de la modification qu'elles doivent à l'éducation et à l'habitude. On cite un ou deux exemples d'enfans adultes trouvés dans des forêts; mais on

ignore, et à quel âge précis ils avoient été abandonnés par leurs parens, et quels eussent été leurs penchans si, ramenés dans la société, ils n'y avoient pas été guidés par des instructions, ou contenus par la crainte et la subordination. Il est peu vraisemblable que l'homme tienne de sa première nature toutes les dispositions qui le portent au bien; il n'est pas même de son orgueil, ou de sa dignité, d'avoir cette pensée, puisque les facultés intellectuelles dont il est doué, le pouvoir qu'il a de tendre graduellement à la perfection, lui annoncent qu'il doit remplir sa carrière à l'aide de sa raison, et que, bien différent de ces êtres gouvernés par un instinct invariable, il s'élève autant au-dessus d'eux par la beauté des moyens qui lui ont été confiés, que par la grandeur de la destinée à laquelle il lui est permis d'aspirer.

Cette même raison néanmoins, notre guide fidèle, seroit insuffisante pour nous attacher aux idées d'ordre, de justice et de bienfaisance, si elle n'étoit pas secondée par une nature propre à recevoir l'impression de tous les sentimens généreux; mais une pareille réflexion, loin de favoriser aucun système d'indépendance ou d'impiété, reçoit des opinions religieuses sa principale force. Quelle est en effet,

à cet égard, la marche de la pensée? Nous attribuons d'abord à un Être universel et suprême toutes les perfections qui semblent devoir constituer son essence; et, conduits par ce principe, nous sommes entraînés à présumer que nous, ses créatures intelligentes et son plus bel ouvrage, nous participons de quelque manière à l'esprit divin dont nous sommes émanés: mais, si l'on parvenoit à nous persuader que notre confiance dans l'idée d'un Dieu est une illusion mensongère, nous n'aurions aucun motif pour croire que les rejets d'une nature aveugle et sans guide fussent disposés au bien plutôt qu'au mal. Il faut donc puiser notre opinion du beau moral inné dans un sentiment intime, et dans une conviction parfaite de l'existence d'une puissance ordonnatrice, le premier modèle de toutes les perfections: mais, comme nous tenons également de cette puissance les facultés qui nous rendent capables d'acquérir des connaissances, de nous instruire par l'expérience, de porter nos regards dans l'avenir, et d'élever à Dieu nos pensées, nous ne saurions distinguer ces derniers moyens de force et de vertu de ceux qui appartiennent à notre premier instinct; et nous n'avons aucun intérêt à le faire.

Ce que nous apercevons le plus clairement,

c'est qu'il y a une correspondance et une harmonie entre toutes les parties de notre nature morale; et qu'ainsi l'on ne peut, ni dénier l'existence de nos penchans naturels vers le bien, ni considérer ces penchans comme une disposition qui n'ait besoin d'aucun sentiment religieux pour acquérir de la force, et devenir un conducteur éclairé dans la pénible route de la vie. La production des fruits salutaires exige, avant toutes choses, un sol favorable et propre à la culture; mais cet avantage ne serviroit à rien, sans la semence, sans le travail du laboureur, et sans la féconde chaleur du soleil: l'auteur de la nature a voulu qu'un grand nombre de causes concourussent à la renaissance perpétuelle des richesses de la terre; et les mêmes intentions, le même plan semble avoir déterminé le principe et le développement de tous les dons de l'esprit et de la pensée: c'est ainsi que, pour attacher des êtres intelligens à l'amour de la vertu, et au respect pour l'ordre moral, il faut non-seulement une heureuse disposition naturelle, mais encore une éducation sage, de bonnes lois, et, par-dessus tout, une relation continue avec l'Être suprême, de laquelle seule peuvent naître tous les sentimens soutenus et toutes les ardentés pensées; mais les hommes,

ambitieux de soumettre une grande diversité de rapports à leur foible compréhension, voudroient les enchaîner à un petit nombre de causes. Nous découvrons à chaque instant la vérité de cette observation ; et c'est par un semblable motif que tantôt on veut tout attribuer à l'éducation, et tantôt on prétend que nos dispositions naturelles sont l'unique source de nos actions et de nos volontés, de nos fautes et de nos vertus. Peut-être, en effet, n'y a-t-il dans l'univers qu'un seul moyen, qu'un seul ressort, qu'une seule idée mère, la tige de toutes les autres : mais, comme c'est à l'origine de cette idée, et non dans ses développemens innombrables, que son unité peut être aperçue, le premier ordonnateur de la nature doit seul en avoir le secret ; et nous, qui ne voyons de l'immense architecture du monde qu'un petit nombre de roues, nous devenons presque ridicules lorsque nous faisons choix, tantôt de l'une, et tantôt de l'autre, pour y rapporter exclusivement la cause du mouvement et des propriétés de la plus simple des parties du monde moral ou physique.

CHAPITRE IV.

Objection tirée de la bonne conduite de plusieurs hommes irréguliers.

On trouvera peut-être, après avoir lu le chapitre précédent, que j'ai pris peu d'espace pour traiter une question sur laquelle on a beaucoup écrit : mais si l'on jugeoit cependant que je me fusse approché de l'exacte raison, je n'aurois pas besoin d'autre excuse. La recherche de la vérité ressemble à ces cercles que l'on trace quelquefois les uns autour des autres ; le plus éloigné du point central a nécessairement le plus d'étendue.

Je vais donc tâcher d'examiner encore, d'une manière abrégée, l'objection qui doit faire le sujet de ce chapitre.

La société, dit-on, est aujourd'hui remplie de personnes qui, pour me servir de l'expression du temps, sont absolument dégagées de toute espèce de préjugés, qui ne croient pas même à l'existence d'un Être suprême ; et cependant leur conduite paroît aussi régulière que celle des hommes les plus religieux.

Avant de répondre à cette objection, je dois

faire une observation importante. Les détracteurs de l'esprit religieux confondent habituellement dans leurs discours la dévotion et la piété; ils attribuent de plus à la dévotion un sens exagéré que sa définition naturelle ne comporteroit pas; et ils tirent de ces malentendus un grand avantage. La piété, simple dans ses sentimens et dans son extérieur, échappe communément aux regards distraits des hommes du monde, et la plupart de ceux qui en parlent auroient peine à la bien dépeindre : la dévotion, au contraire, telle qu'on est dans l'usage de se la représenter, semble attacher du prix aux apparences; elle se montre en dehors, elle fait parade de l'austérité de ses principes; et souvent, aigrie par les sacrifices ou les assujettissemens dont elle s'est imposé la loi, elle contracte un esprit de sécheresse et de dureté qui l'éloigne des sentimens doux, aimables et indulgens : enfin, la dévotion est quelquefois mêlée d'hypocrisie, et alors elle n'est qu'un indigne assemblage des vices les plus méprisables. Il est aisé de juger, par ces deux tableaux, qu'une piété sage, raisonnable et sensible, forme le véritable caractère de l'esprit religieux considéré dans sa pureté. C'est donc avec la morale, inspirée par un semblable esprit, qu'il faut comparer celle

des hommes guidés uniquement par les principes qu'ils se sont faits à eux-mêmes; et je crois que l'une de ces deux morales est bien supérieure à l'autre : mais on court le risque de se tromper dans ses observations, quand on ne les étend pas au-delà de cette étroite enceinte, connue parmi nous sous le nom de *société*. Les hommes, dans les rapports circonscrits qui naissent d'une communication d'oisiveté et d'amusement, n'exigent les uns des autres que les qualités applicables à ces sortes de relations; leur code de lois est infiniment abrégé : la sûreté dans le commerce de la vie, la constance en amitié, ou la suite du moins dans les procédés, une sorte d'élévation dans les discours et dans les manières, et une probité enfin dessinée à grands traits, voilà tout ce qu'il faut pour se montrer bien au milieu du mouvement habituel qui nous rassemble : on y forme quelquefois une confédération propre à servir de soutien aux grandes vertus; mais ce qu'on y veut avant tout, c'est un pacte d'indulgence en faveur des vices qui ne troublent point l'ordre, et la paix des plaisirs, et qui ne rendent malheureux que des parens, des maris, des créanciers, des vassaux et des gens du peuple. Il y a loin sûrement d'une semblable tolérance à cette masse d'obligations

que la morale indique, obligations dont j'ai fait un tableau raccourci, lorsque je les ai mises en parallèle avec celles qui sont imposées par les lois civiles. Ce n'est donc qu'après s'être retracé le système entier de nos devoirs, ce n'est qu'après l'avoir comparé aux conventions adoucies de la société du grand monde, qu'on est en état de juger si la conduite des personnes dégagées de toute espèce de liens religieux doit être donnée en exemple, et si leur morale peut suffire à toutes les circonstances de la vie.

Mais en admettant pour un moment cette supposition; on n'auroit le droit d'en tirer aucune induction contraire aux vérités que j'ai tâché d'établir; car tous ceux qui s'affranchissent à un certain âge du joug des opinions religieuses, n'ont pas moins été préparés par elles au respect de la vertu. Les principes inculqués dans la première jeunesse ont une grande influence sur le cœur de l'homme, long-temps encore après que son esprit a rejeté les raisonnemens qui servoient de base à ces mêmes principes: l'âme, formée de bonne heure à l'amour de l'ordre, et soutenue dans cette disposition par la force de l'habitude, ne se dénature jamais entièrement. Ainsi, quelles que soient les opinions adoptées dans l'âge où

le jugement est formé, c'est lentement et par degrés que ces opinions agissent sur le caractère, et dirigent l'homme dans ses actions. D'ailleurs, tant que les idées religieuses entretiennent parmi le plus grand nombre des hommes un sentiment profond du beau moral, ceux qui rejettent ces idées savent néanmoins que l'honnêteté conduit à l'estime et aux divers biens qui en dépendent. Ainsi, un athée vertueux nous rappelle simplement que la morale est en honneur autour de lui ; et ce n'est pas l'inutilité, mais au contraire l'influence indirecte des opinions religieuses que sa conduite me démontre : je crois voir dans un beau mécanisme une pièce détachée de ses liens, et qui se maintient à sa place par la force encore subsistante de l'équilibre général.

Eh quoi ! auriez-vous besoin de la religion pour être un honnête homme ? Voilà l'interrogation avec laquelle on espère embarrasser les personnes qui veulent conserver à la morale ses divers appuis ; et la peur qu'elles ont de ne pas donner une idée honorable de leurs sentimens, les engage à répondre avec célérité que sûrement elles n'auroient pas besoin du frein de la religion, et qu'elles seroient toujours suffisamment bien conduites par leur propre cœur. Cette réponse est très-respecta-

ble, sans doute : mais pour moi, je l'avoue, je dirois simplement qu'il y a tant de charmes dans la vertu, quand on l'a long-temps pratiquée, qu'un homme véritablement sensible continueroit à être honnête, lors même que toutes les idées religieuses s'anéantiroient devant lui ; mais qu'il est incertain si, avec une éducation politique, ses principes eussent été les mêmes : et j'ajouterois encore que personne peut-être ne seroit en état d'assurer qu'il auroit assez de force pour résister à une révolution d'idées pareille à celle qu'on vient de proposer, s'il tomboit en même temps dans un état de misère et d'abjection qui le révoltât contre les jouissances et les triomphes des autres. C'est toujours dans une semblable situation qu'il faut se transporter pour bien juger de certaines questions ; car tous ceux qui jouissent des faveurs de la fortune ont, par un effet de cette heureuse condition, un moindre nombre d'objets d'envie et de sujets de tentation ; et, au milieu des divers biens dont ils sont doucement environnés, ce n'est que des principes des autres qu'ils connoissent le besoin.

Quant aux écrivains philosophes, si c'étoit parmi eux qu'on dût chercher les principaux chefs des opinions nouvelles, et si en même temps leur conduite morale étoit citée en

exemple, on auroit à faire observer que la vie retirée, l'amour de l'étude et l'habitude constante de la réflexion doivent répandre une sorte de calme dans leurs sentimens; livrés d'ailleurs aux abstractions, ou préoccupés d'idées générales, ils ne connoissent pas toutes les passions, et ils sont rarement mêlés personnellement à ces intérêts ardents qui remuent la société. On ne sauroit donc déterminer avec certitude quelle eût été la mesure de leur force résistante, si, sans autres armes défensives que leurs principes, et sans autre guide que leur convenance, ils eussent eu à combattre contre les séductions de fortune et d'ambition qui se présentent à chaque pas dans la carrière du monde. Ils ont aussi, comme tous les inventeurs et les propagateurs d'un nouveau système, le sentiment de vanité qui engage à multiplier le nombre de ses disciples : et comment, en effet, auroient-ils pu se flatter d'aucun succès, si, en attaquant les opinions les plus respectées, ils n'avoient pas essayé de prouver que leur doctrine n'étoit point en opposition avec la morale? Il faut bien, d'ailleurs, qu'après avoir miné sourdement les fondemens de notre demeure, ils en soutiennent quelques momens l'édifice, ne fût-ce que pendant l'espace de temps où ils

ont avec nous une habitation commune, ne fût-ce que pendant l'intervalle où l'on peut encore juger, en leur présence, de l'utilité de leurs instructions. Enfin, le plus souvent peut-être, dupes de leur propre cœur, ils ont été portés à croire que, parce qu'ils étoient à la fois irréligieux par système, et honnêtes par caractère et par habitude, la religion et la vertu n'avoient point d'union nécessaire; et s'il est vrai, que dans les grands intérêts de la vie, le plus léger doute a de l'influence sur nos actions, ne seroit-il pas possible qu'au moment où l'on chercheroit à ébranler les opinions religieuses, et dans le temps même où l'on se permettroit de les ridiculiser dans ses discours, on cherchât cependant à conserver un lien secret avec elles par l'exactitude de sa conduite? C'est ainsi que, dans les disputes des princes, ou dans les querelles des ministres, les membres d'une même famille ont quelquefois l'art de se diviser, afin d'avoir à tout événement un des leurs dans chaque parti.

Ces diverses réflexions doivent nécessairement être prises en considération, avant de se rendre aux inductions que l'on voudroit tirer de la régularité des mœurs de plusieurs hommes irréligieux : mais, pour discréditer

entièrement cette espèce d'argument, il suffit d'observer qu'on ne peut en faire aucune application à la classe la plus nombreuse des hommes : les athées honnêtes gens n'ont jamais existé parmi le peuple, la religion compose toute sa science en morale; et s'il venoit à perdre ce guide, sa conduite seroit absolument dépendante du hasard et des circonstances.

Il est encore essentiel d'observer que, selon les motifs auxquels on peut attribuer le relâchement des principes de morale, il règne une grande différence entre les divers caractères qui accompagnent les actions vicieuses : l'homme dépravé, quoique religieux, fait le mal par accident, par foiblesse, et selon l'emportement successif de ses passions; mais l'athée méchant n'a point de temps marqué, ni d'époques particulières : ce ne sont pas les occasions qui l'entraînent; c'est lui qui les cherche, ou qui les attend avec impatience; il ne cède point par un esprit d'imitation, mais il prend plaisir à servir d'exemple; il n'est pas un fruit corrompu, il est l'arbre même du mal.

On fait encore une objection, mais d'un genre absolument différent : on relève le contraste aperçu fréquemment entre la con-

duite et les sentimens religieux de la plupart des hommes; opposition d'où l'on voudroit conclure que ces sentimens ne sont point une sauvegarde certaine; et l'on ajoute, à l'appui de la même considération, qu'en examinant la croyance de tous ceux dont la vie licencieuse se termine par des peines capitales ou infamantes, on voit que le plus grand nombre est composé de gens aveuglément soumis aux opinions religieuses.

Sans doute ces opinions ne forment pas, en tout temps, une résistance complète aux différens écarts de nos passions; mais il suffit que ce soit la plus efficace de toutes. Il y a eu, et il y aura toujours des hommes vicieux et corrompus au milieu des sociétés où les idées religieuses ont le plus d'empire; car elles n'agissent point sur nous comme une force mécanique, par des poids, des leviers et des ressorts dont on peut calculer exactement la puissance; elles ne sont pas non plus une modification absolue de notre nature; mais elles nous éclairent, elles nous guident, elles nous animent selon nos dispositions, nos penchans, notre caractère et notre sensibilité, et selon la mesure de nos propres efforts, dans les divers combats que nous avons à soutenir; ce seroit donc

une mauvaise foi évidente, que d'attaquer la religion, en faisant le tableau des vices et des crimes dont elle n'a pu garantir la société, au lieu de fixer notre attention sur tous les désordres qu'elle arrête ou qu'elle prévient.

On auroit tort également de nous présenter l'affoiblissement général de l'esprit religieux comme une preuve que cet esprit a, de nos jours, très-peu d'influence sur la morale; il faudroit plutôt remarquer combien ne doit pas être efficace une puissance qui, dans la dégradation même de ses forces, est encore suffisante pour concourir au maintien de l'ordre public; on seroit autorisé à dire: Que ne vaut pas le tout, si l'on reçoit tant d'avantage d'une simple partie?

Enfin, la conséquence que l'on voudroit tirer des opinions et de la croyance des scélérats abattus par le glaive de la justice, est encore un véritable abus du raisonnement: les hommes qui ont une religion forment la majeure partie de la population d'un pays, l'on doit y rencontrer nécessairement le plus grand nombre de malfaiteurs; de la même manière que l'on est sûr de trouver dans cette classe le plus grand nombre d'hommes de tel âge, de telle stature, ou de telle couleur;

mais, si l'on étoit fondé à se servir d'un pareil argument pour censurer l'éducation religieuse, on pourroit, avec autant de motifs, contester la salubrité du lait maternel, en alléguant que la plupart des malades et des mourans ont reçu cette nourriture. Il ne faut jamais confondre une circonstance commune, ni même une condition universelle, avec une cause générale; ce sont deux idées absolument distinctes.

Il est d'autres objections qui méritent également d'être approfondies; mais elles se trouveront placées avec plus d'ordre après le chapitre où je vais examiner, sous divers rapports, l'influence des opinions religieuses sur notre bonheur. L'on a vu, et l'on apercevra davantage encore dans la suite de cet ouvrage, que je ne cherche point à échapper aux difficultés: car avant d'avoir résolu de défendre, selon mes forces, une cause que je voudrois rendre si chère aux hommes, j'en ai étudié soigneusement les moyens; et c'est après m'être affermi contre les systèmes opposés à mes sentimens, que je redoute moins de développer les motifs qui leur servent d'appui.

CHAPITRE V.

Influence des idées religieuses sur le bonheur.

QUAND on a montré l'étroite liaison de la morale avec les opinions religieuses, on a déjà fait connoître un des principaux rapports de ces mêmes opinions avec la félicité publique, puisque le repos et la tranquillité intérieure des sociétés dépendent essentiellement du maintien de l'ordre civil et de l'observation exacte des lois de la justice. Mais la plus grande partie du bonheur dont les hommes sont susceptibles n'a point été mise en communauté; ainsi, la religion ne seroit bienfaisante envers eux qu'imparfaitement, si elle étoit étrangère à leurs sentimens intimes; et si elle ne leur étoit d'aucun service, dans ce combat secret d'affections de tout genre, qui agitent leur âme, et qui préoccupent leurs pensées. Il s'en faut bien qu'on puisse faire ce reproche aux opinions religieuses; et ce qui les élève véritablement au-dessus de toute espèce de doctrine et de législation, c'est qu'elles influent également sur l'homme et sur la société, sur la félicité publique et sur le bon-

heur des particuliers. Nous devons examiner cette vérité ; mais pour le faire avec un peu de philosophie, il faut nécessairement considérer de près notre nature morale, et remonter pour un moment aux premières causes des jouissances ou des anxiétés de notre esprit.

L'homme, dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, et aussitôt que ses facultés intellectuelles se développent, porte ses regards en avant, et vit dans l'avenir ; il n'appartient au présent que par les plaisirs ou les douleurs physiques ; mais dans les longs intervalles qui existent entre la suspension et le renouvellement de ces sortes de sensations, c'est par la prévoyance et par la mémoire, qu'il est heureux ou malheureux ; et ses souvenirs même ne l'intéressent qu'en raison des rapports qu'il aperçoit entre l'avenir et le passé. Sans doute l'influence de l'avenir sur toutes nos affections morales échappe le plus souvent à notre attention ; et, pour citer quelques exemples de cette vérité, nous croyons n'être heureux que par le présent, lorsque nous recevons des éloges, lorsque nous obtenons des marques de considération, lorsque nous apprenons la nouvelle de quelque augmentation subite dans notre fortune,

et lorsqu'en prenant part à la conversation, ou en nous occupant dans notre cabinet, nous sommes contents du jeu de notre imagination et des découvertes de notre esprit. Toutes ces jouissances et beaucoup d'autres semblables, nous les appelons le bonheur présent; cependant, il n'en est aucune qui ne doive sa valeur et sa réalité à la seule idée de l'avenir. En effet, les égards, les respects, la louange, les triomphes de l'amour-propre, les avant-coureurs de la gloire, et la gloire elle-même, sont des biens que l'éducation et l'habitude nous ont rendus précieux, en nous montrant toujours par-delà quelque autre avantage, dont ces premiers biens n'étoient que le symbole. Souvent encore, le dernier objet de notre ambition n'est lui-même qu'une jouissance d'opinion, et l'image confuse de quelque possession plus réelle. Partout on voit le vague sur le vague entraîner notre imagination; partout on voit les biens à venir, ou le but immédiat de notre pensée, ou le motif obscur du prix que nous mettons aux diverses satisfactions dont notre bonheur présent se compose. Ainsi, soit indirectement, et presque à notre insu, soit d'une manière sensible à nos propres yeux, tout est en lointain, tout est en perspective dans notre

existence morale ; et c'est par cette raison que, toujours abusés, nous ne sommes presque jamais parfaitement détrompés. Asservis par une longue habitude, c'est en vain que nous voudrions séparer des biens d'opinion l'atmosphère d'espérances qui les environne, et dont nous avons été séduits toute la vie.

Il est peu de parties du système moral qui ne puissent s'accorder avec cette manière d'expliquer la principale cause de nos plaisirs et de nos peines. Je suis bien loin, cependant, de vouloir faire dépendre du même principe les sentimens qui unissent les hommes par le charme de l'amitié, et qui influent d'une manière si essentielle sur leur bonheur. Tout est réel dans ces affections, puisqu'elles sont une simple association de nous aux autres, et des autres à nous, et que, sous ce rapport, on peut les considérer comme une sorte de prolongation de notre propre existence ; mais ce partage intime et des biens et des maux de la vie n'en dénature point l'essence. L'amitié double nos jouissances et nos consolations, et c'est par l'étroite confédération de deux âmes qui sympatisent ensemble, qu'on s'affermirait contre tous les événemens ; mais c'est toujours avec les mêmes passions qu'il faut combattre ; ainsi, soit que nous restions isolés,

soit que nous vivions dans autrui, l'avenir conserve sur nous son empire.

Si telle est, cependant, notre nature morale, que l'objet de nos vœux soit toujours à quelque distance; si notre pensée est semblable au cours de ces vagues, qu'un mouvement en avant agite sans cesse; si nos jouissances présentes ont une liaison secrète avec ces biens d'opinion, dont le dernier terme est encore une ombre fugitive; enfin, si tout est avenir dans le sort de l'homme, avec quel intérêt, avec quel amour, avec quel respect ne devons-nous pas considérer ce beau système d'espérance, dont les opinions religieuses sont le majestueux fondement! Quel encouragement elles nous présentent! quel but à la fin de tous les autres! quelle grande et précieuse idée par son rapport avec le sentiment le plus général et le plus intime, le désir de prolonger son existence! Ce que l'homme redoute le plus, c'est l'image d'un anéantissement éternel; la destruction absolue de toutes les facultés qui composent son être, est pour lui l'éroulement de l'univers entier; et il a besoin de chercher un refuge contre cette accablante pensée.

Sans doute, c'est selon la nature, c'est selon le degré de force des opinions religieuses,

que l'homme saisit avec plus ou moins de confiance les espérances qu'elles donnent, et les récompenses qu'elles promettent; mais l'obscurité, le doute, l'incertitude, ont une action puissante, toutes les fois que le souverain bonheur en est l'objet; car, dans les affaires même de la vie, la grandeur du prix offert à notre ambition, excite encore plus notre ardeur que la probabilité du succès. Mais où se prendre, où attacher la plus légère espérance, si l'idée même d'un Dieu, ce premier appui des opinions religieuses, étoit jamais détruite; si, dès l'enfance de l'homme, on ne présente à sa réflexion que des considérations mondaines, aussi passagères que lui; et si, en le rabaissant de bonne heure à ses propres yeux, on s'appliquoit à étouffer le sentiment intérieur qui l'avertit de la spiritualité de son âme? Découragé de cette manière par les premiers principes de son éducation, ralenti dans tous les mouvemens qui portent en avant sa pensée, ses regards se tourneroient souvent en arrière; le passé, lui rappelant une perte irréparable, captiveroit trop son attention; et son esprit, au milieu des temps, ne seroit plus dans l'équilibre nécessaire pour jouir du moment présent; enfin, ce moment, qui n'est en réalité qu'une

fraction imperceptible , ne paroîtroit presque rien à nos yeux , s'il n'étoit pas uni dans notre pensée au nombre inconnu des jours et des années qui sont devant nous. C'est donc parce qu'il n'y a rien de limité dans les idées de bonheur et de durée dont les opinions religieuses nous pénètrent , que notre imagination n'est jamais forcée de se replier sur elle-même , et qu'elle se perd d'une manière insensible dans l'immensité de l'avenir.

Qu'en suivant le cours d'un fleuve , un vaste horizon se présente à notre vue , nous n'arrêtons point nos regards sur les bords sablonneux des rives que nous côtoyons : mais si , changeant de site , ou à la chute du jour , cet horizon se resserre , notre attention commence à se fixer sur les plages arides qui sont près de nous , et c'est alors seulement que nous remarquons toute leur sécheresse et leur stérilité. Il en est de même de la carrière de la vie. Que les grandes idées de l'infini élèvent nos pensées et nos espérances , nous sommes moins affectés des peines et des ennuis qui sont semés sur notre passage ; mais si , en changeant de principes , une ténébreuse philosophie venoit obscurcir notre perspective , notre attention se ramèneroit tout entière sur les objets qui nous environnent , et nous

découvririons alors trop distinctement le vide et l'illusion des satisfactions dont notre nature morale est susceptible.

Reconnoissons donc tout ce que nous devons de bonheur à ces opinions religieuses et sensibles qui, en nous attirant sans cesse vers l'avenir, semblent vouloir sauver de l'instant présent la partie la plus pure de nous-mêmes; elles sont, sans que nous l'apercevions, l'enchantement du monde moral; et s'il étoit possible que, par de froids raisonnemens, on parvînt à les détruire, une triste mélancolie s'allieroit à la plupart de nos pensées, et il sembleroit qu'un linceul funèbre auroit pris la place de ce voile transparent, à travers lequel s'embellit à nos yeux le spectacle de la vie. Sans doute il y auroit encore quelque charme dans ces jours de la jeunesse, où les plaisirs des sens se pressent davantage, et remplissent à eux seuls un si grand espace : mais quand les passions sont tempérées par l'âge ou par l'habitude; quand les forces sont abattues par la vieillesse ou attaquées à l'avance par les maladies; enfin, lorsque le temps est arrivé où les hommes sont contraints de chercher dans les sensations morales le principal aliment de leur bonheur, que deviendroient-ils, si l'on dissipoit d'autour d'eux ces opi-

nions et ces espérances qui tantôt les encouragent et tantôt les consolent, et si l'on affoiblissoit ainsi cette imagination active qui vivifie tous les objets auxquels la prévoyance peut atteindre ?

Qu'on réfléchisse donc avec attention sur les diverses conséquences qui seroient la suite funeste de l'anéantissement des opinions religieuses : ce n'est pas une seule idée, une seule perspective que les hommes perdroient, ce seroit encore l'intérêt et le charme de tous les désirs et de toutes les ambitions. Il n'y a rien d'indifférent, lorsque nos actions et nos desseins peuvent s'allier de quelque manière à un devoir ; il n'y a rien d'indifférent, lorsque l'exercice et la perfection de nos facultés paroissent le commencement d'une existence dont le dernier terme nous est inconnu : mais quand ce terme s'offrirait de toutes parts à notre vue, quand nous y toucherions à tout moment, quelle force d'illusion pourroit suffire pour se défendre d'un triste découragement ? Étroitement circonscrits dans l'espace de la vie, sa limite seroit tellement présente à notre esprit qu'à chaque entreprise, à chaque pensée, à chaque sentiment peut-être, nous serions tentés d'examiner qu'est-ce qui peut valoir de notre part une recherche assidue ;

qu'est-ce qui peut mériter la peine que nous nous en occupions avec obstination. Oui, la gloire elle-même, que l'on nomme immortelle, ne nous entraîneroit plus de la même manière, si nous avions la conviction intime qu'elle ne peut germer, s'élever, subsister que dans des espaces et des temps à jamais étrangers à notre imagination même. Il faut, pour ainsi dire, que le vague de l'avenir soit encore de notre patrie, afin que nous puissions ressentir cet amour inquiet d'une longue célébrité, et ce mouvement ardent vers les grandes choses qui en est l'effet salutaire.

On se trompe donc, je le pense, lorsqu'on accuse les opinions religieuses de nous dégoûter nécessairement des affaires et des plaisirs du monde : ce sont, au contraire, ces opinions, ce sont les idées d'infini qu'elles présentent à notre esprit, qui servent à soutenir l'enchaînement ingénieux d'espérances et de devoirs dont notre bonheur moral sur la terre est artistement composé.

Les opinions religieuses sont parfaitement assorties à notre nature, et elles se lient également à nos foiblesses et à nos perfections ; elles viennent nous secourir, et dans nos peines réelles, et dans celles que l'abus de notre prévoyance nous suscite. Mais il est temps de

le dire, c'est surtout avec ce que nous avons de grand et d'élevé qu'elles sympathisent : oui, si les hommes sont animés par de hautes pensées, s'ils respectent cette intelligence dont ils sont ornés, s'ils prennent intérêt à la dignité de leur nature, ils iront avec transport au-devant de l'idée religieuse qui ennoblit leurs facultés, qui entretient le courage de leur esprit, et qui les unit, par le sentiment, à celui dont la puissance éternelle leur entendement. C'est alors que, se considérant comme une émanation de l'Être infini, le premier commencement de toutes choses, ils ne se laisseront point entraîner par une philosophie dont les tristes leçons tendent à nous persuader que la raison, l'esprit, la liberté, toute cette essence spirituelle de nous-mêmes, sont le simple résultat d'une combinaison fortuite, et d'une harmonie sans intelligence.

On n'a peut-être jamais observé d'une manière assez particulière tous les genres de bonheur qui seroient détruits, ou du moins sensiblement affoiblis, si l'on parvenoit à propager cette décourageante doctrine.

Que deviendrait d'abord le plus beau, le plus noble d'entre tous les sentimens des hommes, celui de l'admiration, si le spectacle de l'univers, loin de nous ramener à l'idée

d'un Être suprême, ne nous retraçoit qu'une vaste existence, mais sans dessein, sans cause et sans destination, et si l'étonnement de notre esprit n'étoit lui-même qu'un des accidens spontanés d'une aveugle matière ?

Que deviendrait le plaisir que nous trouvons dans le développement, l'exercice et le progrès de nos facultés, si cette intelligence, dont nous aimons à nous glorifier, n'étoit qu'un jet du hasard ; si chacune de nos idées n'étoit qu'une simple obéissance aux lois éternelles du mouvement ; si notre liberté n'étoit qu'une fiction, et si nous n'avions, pour ainsi dire, aucune possession de nous-mêmes ?

Que deviendrait encore cet actif sentiment de curiosité, dont le charme nous excite à observer sans cesse les prodiges dont nous sommes environnés, et qui nous inspire en même temps le désir de pénétrer de quelque manière dans le mystère de notre existence et dans le secret de notre origine ? Certes, il nous importerait peu d'étudier la marche de la nature, si cette science ne devoit nous apprendre que les détails affligeans de notre mécanique esclavage ; un prisonnier peut-il se plaire à dessiner la forme de ses fers, ou à compter les anneaux de ses chaînes ?

Mais que le monde est beau, quand il se

présente à nous comme le résultat d'une seule et grande pensée, et quand nous trouvons partout l'empreinte d'une intelligence éternelle! et qu'il est doux alors de vivre d'étonnement et d'admiration!

Mais que les dons de l'esprit sont un sujet de gloire, quand l'homme peut les considérer comme une participation à une nature sublime, dont Dieu seul est le parfait modèle! et qu'il est doux alors de céder à l'ambition de s'élever encore davantage, en exerçant sa pensée, et en perfectionnant toutes ses facultés!

Enfin que l'observation de la nature a de charmes, lorsqu'à chaque découverte nouvelle, l'on croit faire un pas de plus vers la connoissance de cette haute sagesse qui a réglé l'univers, et qui en maintient l'harmonie! C'est alors, et alors seulement, que l'étude est d'un intérêt véritable, et que le progrès des lumières devient un accroissement de bonheur. Oui, sous l'empire du matérialisme, tout est languissant dans notre curiosité, tout est instinct dans notre admiration, tout est fictif dans le sentiment que nous avons de nous-mêmes; mais avec l'idée d'un Dieu, tout est vivant, tout est raisonné, tout est véritable; enfin, cette idée heureuse et féconde paroît aussi nécessaire à la nature morale de l'homme

que le feu l'est aux plantes et à toutes les végétations de la terre.

On trouvera peut-être qu'en examinant l'influence des idées religieuses sur le bonheur, j'ai arrêté l'attention sur plusieurs considérations qui ne sont pas d'une égale importance pour tous les hommes ; il en est quelques-unes, en effet, plus particulièrement adaptées à cette partie de la société dont l'esprit est perfectionné par l'éducation : mais il s'en faut bien que je veuille distraire un moment mes regards de la classe nombreuse des habitans de la terre, dont le bonheur et le malheur tiennent à des idées simples et proportionnées à l'étendue bornée de ses intérêts et de ses pensées.

Les hommes qui semblent avoir un besoin plus instant et plus continu de l'assistance des idées religieuses, ce sont ceux que l'infortune de leurs parens laisse au milieu de nous dépourvus de toute espèce de propriétés, et privés encore des ressources qui dépendent de l'instruction. Cette classe d'hommes, condamnée à des travaux grossiers, est comme resserrée dans les sentiers d'une vie pénible et monotone, où chaque jour ressemble à la veille, où nulle attente confuse, où nulle illusion flatteuse ne peut les distraire ;

ils savent qu'il y a un mur de séparation entre eux et la fortune; et s'ils portent leurs regards dans l'avenir, ils ne découvrent que l'état misérable où les réduira quelque infirmité; ils n'aperçoivent que la déplorable situation où ils seront exposés par le cruel abandon qui accompagnera leur vieillesse. Avec quel transport, dans cette position, ne doivent-ils pas saisir la douce espérance que les opinions religieuses leur présentent! Avec quelle satisfaction ne doivent-ils pas apprendre, qu'après ce passage de la vie, où tant de disproportions les accablent, il y aura un temps de rapprochement et d'égalité! Qu'ils seroient à plaindre, s'ils devoient renoncer à un sentiment qui se transforme encore pour eux en une idée générale, la seule qu'ils puissent concevoir avec facilité et appliquer avec convenance, la seule enfin dont ils font usage dans tous les événemens et dans toutes les circonstances! Dieu le veut, se disent-ils à eux-mêmes, et cette première pensée entretient leur résignation : Dieu vous récompensera, Dieu vous le rendra, disent-ils aux autres, quand ils en reçoivent des bienfaits; et ces paroles leur rappellent que le Dieu des riches et des puissans est aussi le leur, et que loin d'être indifférent à leur sort, il daigne se char-

ger de leur reconnaissance. Combien d'autres expressions populaires ramènent sans cesse aux mêmes sentimens de confiance et de consolation ! Ce sont ces rapports continuels du pauvre avec la Divinité, qui le relèvent à ses propres yeux, qui l'empêchent de succomber entièrement sous le poids des mépris dont on l'accable, et qui lui donnent quelquefois le courage de résister à l'orgueil des superbes. Ah ! quels effets plus grands pourroient être produits par une idée plus simple ! Aussi, entre les divers caractères dont les opinions religieuses sont revêtues, je leur remarque surtout celui-ci, qui semble plus particulièrement le sceau d'une main divine ; c'est que l'avantage moral dont elles sont la source, semblable aux grands bienfaits de la nature physique, appartient également à tous les hommes ; et comme le soleil, dans la distribution de ses rayons, n'observe ni les rangs ni la fortune, de même ces idées consolantes qui tiennent à la conception d'un Être suprême, et à toutes les espérances qui s'y réunissent, deviennent la propriété du pauvre comme du riche, du foible comme du puissant, et l'on en peut jouir sous l'humble toit d'une chaumière, comme au milieu des palais élevés par l'orgueil ou la magnificence.

Ce sont les lois civiles qui accroissent ou qui consacrent l'inégalité de tous les partages, et ce sont les idées religieuses qui adoucissent l'amertume de cette dure disproportion.

On ne pourroit se défendre d'une juste compassion, si, en considérant attentivement le sort du plus grand nombre des hommes, on les supposoit tout à coup privés de la seule pensée qui entretient leur courage; ils n'auroient plus un Dieu pour confident de leurs peines; ils n'iroient plus au pied de ses autels chercher un sentiment de paix et de tranquillité; ils n'auroient plus de motifs pour élever leurs regards vers le ciel, et leurs yeux inclinés se fixeroient pour toujours sur cette terre de douleur, de mort et d'éternel silence. Alors le désespoir étoufferoit jusqu'à leurs gémissemens; alors toutes leurs réflexions se retournant, pour ainsi dire, contre eux-mêmes, ne serviroient plus qu'à les déchirer; alors ces larmes qu'ils se plaisent à répandre, et qui sont attirées par la douce persuasion qu'il existe quelque part une commisération et une bonté, ces larmes consolatrices ne couleroit plus de leurs yeux. Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les marbres du temple élevé au

milieu de leur auguste retraite ? Leurs cheveux que le temps a blanchis, leur front que la guerre a cicatrisé, ce tremblement que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect; mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes pour invoquer le Dieu de l'univers, et celui de leur cœur, et de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier dans cette touchante dévotion, et leurs douleurs présentes, et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage plus serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance! Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde: leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans alarme; ils se sont approchés, par le sentiment de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses, et qui vous dites supérieurs en lumières; venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir pour le bonheur votre prétendue science: ah! changez donc le

sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; et puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne seroit pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigens, la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ces souterrains où des malheureux se débattent dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu'à eux quelques rayons de lumière.

Ce n'est pas cependant une seule classe de la société qui tire une habituelle assistance des idées et des opinions religieuses, c'est encore tous ceux qui ont à se plaindre des abus de l'autorité, des injustices du public, et des diverses contrariétés de leur destinée: c'est l'homme innocent que l'on condamne; c'est l'homme vertueux que l'on calomnie; c'est l'homme foible une fois, et que l'on blâme avec trop de rigueur; c'est tous ceux enfin,

qui, sûrs de la pureté de leur conscience, recherchent par-dessus tout un témoin intime de leurs intentions, et un juge éclairé de leur conduite.

L'homme d'un caractère élevé, et doté d'un cœur accessible à diverses impressions, éprouve aussi le besoin de se former l'image d'un être inconnu, auquel il puisse unir toutes les idées de perfection dont son imagination est remplie ; c'est là qu'il transporte les divers sentimens dont il n'a point d'usage, au milieu de la corruption qui l'environne ; c'est là qu'il peut retrouver un sujet inépuisable d'étonnement et d'admiration ; c'est là qu'il peut renouveler et purifier ses pensées, quand ses regards sont fatigués du spectacle des vices de la terre ; et du retour habituel de nos mêmes passions. Enfin, à chaque instant, l'heureuse idée d'un Dieu adoucit, embellit sur nos pas le chemin de la vie ; c'est par elle que nous nous associons avec délices à toutes les beautés de la nature ; c'est par elle que tout ce qui vit, tout ce qui se meut, entre en communication avec nous : oui, le bruit des vents, le murmure des eaux, l'agitation paisible des plantes, tout nous sert d'entretien, tout attendrit notre âme, pourvu que nos pensées puissent s'élever à une cause univer-

selle , pourvu que nous découvrions partout l'ouvrage de celui que nous aimons , pourvu que nous puissions distinguer les vestiges de sa marche et les traces de ses intentions , pourvu que nous croyions assister au spectacle de sa puissance , et aux magnificences de sa bonté.

. Mais c'est principalement sur les jouissances de l'amitié, que la piété répand un nouveau charme ; les bornes , les limites ne peuvent s'accorder avec le sentiment ; infini comme la pensée , il ne pourroit subsister, il ne pourroit du moins se défendre d'une continuelle inquiétude , si des opinions bienfaisantes , agrandissant pour nous l'avenir , ne nous permettoient pas de considérer sans épouvante la révolution des années et la course rapide du temps : aussi , quand la mélancolie nous livre à une douce émotion , quand elle se change pour nous en plaisir , c'est qu'au moment où nous nous trouvons séparés des objets de notre affection , une méditation solitaire les replace au-devant de nous , à l'aide des idées générales de bonheur , qui , plus ou moins confusément , terminent au loin notre vue. Ah ! que vous avez surtout besoin de ces précieuses opinions , vous qui , timides au milieu du monde , ou découragés

par le malheur, vous trouvez comme isolés sur la terre, parce que vous ne partagez point les passions qui agitent la plupart des hommes ! il vous faut un ami, et vous ne voyez partout que des associés de fortune : il vous faut un consolateur, et vous ne voyez que des ambitieux, étrangers à tout ce qui n'est pas le crédit ou la puissance : il vous faut au moins un confident sensible, et le mouvement de la société disperse toutes les affections, et atténue tous les intérêts ; enfin, quand vous l'avez, cet ami, ce confident, ce consolateur ; quand vous l'acquérez par les liens de la plus tendre union ; quand vous vivez dans un fils, dans un époux, dans une femme chérie, quelle autre idée que celle d'un Dieu peut venir à votre secours, lorsque l'affreuse image d'une séparation se présente de loin à votre pensée ? Ah ! qu'en de pareils instans on embrasse avec transport toutes les opinions qui nous entretiennent de continuité et de durée ! qu'on aime alors à prêter l'oreille à ces paroles de consolation qui s'allient si parfaitement avec les désirs et les besoins de notre âme ! Quelle effrayante association que celle du néant éternel et de l'amour ! comment unir à ce doux partage d'intérêts et de pensées, à ce charme de tous les jours et de tous les in-

stans , à cette vie enfin la plus forte de toutes ; comment unir à tant d'existence et de bonheur la persuasion intime et l'image habituelle d'une mort sans espoir , et d'une destruction sans retour ? Comment offrir seulement l'idée de l'oubli à ces âmes aimantes , qui ont placé tout leur amour-propre et toute leur ambition dans l'objet de leur estime et de leur tendresse , et qui , après avoir renoncé à elles-mêmes , se sont comme déposées en entier dans un autre sein , pour y subsister du même souffle de vie et de la même destinée ? Enfin , près du tombeau que peut-être elles arroseront un jour de leurs larmes , comment leur prononcer ces mots accablans , ces mots terribles : *Pour jamais ; pour toujours !* O abîme des abîmes , et pour l'esprit et pour le sentiment ! qu'un nuage bienfaisant vienne couvrir du moins vos sombres profondeurs , s'il faut que la pensée de l'homme sensible s'approche un moment des bords effrayans qui vous environnent ! Les larmes , les regrets ont encore quelque douceur , quand on les donne à une ombre chérie , quand vous pouvez mêler à vos douleurs le nom d'un Dieu ; et quand ce nom vous paroît comme le ralliement de toute la nature ; mais si dans l'univers tout étoit sourd à votre voix , si nul retentis-

nement ne faisoit entendre vos plaintes, si d'éternelles ombres avoient fait disparaître l'objet de votre amour, et si elles s'avançoient pour vous entraîner dans la même nuit; si le plus malheureux, celui qui tient encore en ses mains l'une des extrémités de cette trame d'union et de félicité que la mort a rompue, ne pouvoit plus la rattacher en espérance; si, rempli tout entier du souvenir d'une idole chérie, il ne pouvoit plus dire : elle est en quelque lieu; s'il ne pouvoit plus dire : son cœur qui sut aimer, son âme pure et céleste m'attend, m'appelle peut-être auprès de cet Être inconnu que nous avons adoré d'un commun penchant; et si, au lieu d'une si précieuse pensée, il falloit sans aucun doute, sans aucune incertitude, considérer la terre comme un sépulcre à jamais fermé. Mon cœur succombe, et je ne saurois continuer; il n'est point de force, il n'est point de soutien contre de semblables images; c'est la nature entière qui semble se disjoindre, c'est l'univers qui paroît se dissoudre et vous accabler de ses débris. O source de tant d'espérances, sublime idée d'un Dieu! n'abandonnez pas l'homme sensible; vous êtes tout son courage, vous êtes son avenir, vous êtes sa vie; ne l'abandonnez point, et défendez-le surtout

de l'ascendant d'une aride et funeste philosophie qui viendroit affliger son cœur en feignant de le secourir. Eh bien! je fais un effort, et je m'adresse à vous, qui vous dites éclairés par une nouvelle sagesse. Je suis accablé de la plus profonde douleur; un père, une mère; qui faisoient mon appui, qui me guidoient par leurs conseils, qui m'environnoient de leur tendresse, ces parens tutélaires viennent de m'être enlevés; un fils, une fille, l'un et l'autre ma gloire et ma consolation, ont été moissonnés près de moi; une épouse, une compagne fidèle, dont toutes les paroles, toutes les actions, tous les sentimens, tous les regards alimentoient ma vie, s'est évanouie dans mes bras; il me reste un moment de force, je viens à vous, philosophes; que me direz-vous? « Cherche des distractions, porte
« ailleurs tes pensées; un abîme sans fin te
« sépare à jamais des objets de ta tendresse;
« et ces souvenirs, ces regrets, qui te pénè-
« trent de douleur, ne sont qu'une forme de
« végétation, un dernier jeu d'une matière
« organique. » Ah! vous avez aimé, et vous pouvez prononcer tranquillement ces impi-
toyables paroles! Éloignez de moi vos secours, je les redoute plus que mes peines. Et toi, fille du ciel, aimable et douce Religion; que

me diras-tu? « Espère, espère; un Dieu t'a tout donné, te peut encore tout rendre. » Ah! quelle différence entre ces deux langages! que l'un nous avilit! que l'autre nous élève! que l'un offense avec dureté nos sentimens les plus chers! que l'autre s'allie avec douceur à toutes les idées dont nous avons composé notre bonheur! C'est aux hommes à choisir entre leurs divers guides, ou plutôt c'est à eux à juger s'ils aiment mieux les ténèbres, que la lumière, et la mort, que la vie; c'est à eux à voir s'ils préfèrent les vents desséchans à la rosée bienfaisante; les glaces de l'hiver au charme du printemps; et la pierre insensible aux dons les plus brillans de la nature animée.

Je le dirai de ce monde, sans l'idée d'un Dieu, ne seroit plus qu'un désert embelli par quelques prestiges; et l'homme, désenchanté par les lumières de la raison, ne trouveroit partout, que des sujets de tristesse. Je les ai vu; ces vaines grandeurs; ces songes de l'ambition; ces séductions de la gloire; et dans les plus beaux jours de mes illusions; mon cœur s'est toujours retiré vers une idée plus grande, vers une consolation plus réelle; j'ai éprouvé que le sentiment de l'existence d'un Être suprême s'appliquoit avec charme

à toutes les circonstances de la vie; j'ai trouvé que ce sentiment pouvoit seul inspirer aux hommes une véritable dignité, car c'est peu de chose que tout ce qui est purement personnel, que tout ce qui range les uns à quelques lignes au-dessus des autres; il faut, pour avoir quelque droit à s'enorgueillir, élever avec soi la nature humaine; il faut la placer en regard de cette sublime intelligence, qui semble l'avoir honorée de quelques-uns de ses attributs; c'est alors qu'on aperçoit à peine toutes ces petites distinctions qui s'attachent à notre superficie, et sur lesquelles la vanité exerce son empire; c'est alors qu'on laisse à cette reine du monde ses hochets et ses prétentions, et qu'on cherche ailleurs une autre fortune; et c'est alors aussi que les vertus, les hauts sentimens, les grandes pensées, paroissent la seule gloire dont l'homme doit être jaloux.

CHAPITRE VI.

Continuation du chapitre précédent. Influence de la vertu sur le bonheur.

Ce n'est point assez d'avoir montré que les opinions religieuses, si nécessaires aux âmes sensibles, sympathisent parfaitement avec la nature morale de l'homme; il faut encore faire connoître que l'exercice habituel de la vertu, ce devoir commandé partout au nom d'un Dieu, n'est pas en opposition avec le bonheur; et après m'être arrêté sur une vérité si importante, je prouverai qu'elle ne contrarie point ce qu'on a dit dans le premier chapitre de cet ouvrage, sur l'impossibilité de lier les hommes à l'ordre public par le seul motif de leur intérêt personnel.

On ne peut le dissimuler, la vertu nous oblige souvent à triompher de nos goûts, et à lutter avec courage contre les efforts de nos passions; mais si de pareils combats, et la victoire qui les accompagne, nous conduisoient à des satisfactions plus sûres et plus durables que celles dont le vice et ses faiblesses nous présentent l'image, ce seroit

mal juger des lois de la morale , que d'y réunir sans cesse l'idée d'une privation et d'un sacrifice.

On ne peut fixer son attention sur les divers objets d'ambition qui occupent la pensée de l'homme, sans reconnoître distinctement que, s'il s'abandonnoit sans mesure et sans contrainte à tous ses désirs, il s'éloigneroit le plus souvent de cet état de bonheur qui forme l'objet de ses vœux. Aucun des biens sémés çà et là, sur notre route, ne peut remplir l'espace de la vie. Sont-ce les plaisirs des sens qui nous captivent? Leur durée est fixée par notre foiblesse, et nous ne saurions franchir les limites immuables apposées par la nature. Sont-ce les biens d'opinion que nous recherchons, tels que les honneurs et la louange, ou l'éclat extérieur que la fortune donne? Nous apercevons bien vite qu'après les avoir obtenus, leur charme se dissipe; ils ressemblent au Protée de la fable, qui ne paroissoit un dieu que dans l'éloignement. Les hommes ont donc plus besoin qu'on ne pense d'un intérêt indépendant de leurs sens et de leur imagination; et cet intérêt, nous le trouvons dans les devoirs que la morale nous enseigne, et dont elle nous fait une loi.

C'est à tous les instans, c'est dans tous les

états, c'est dans toutes les circonstances, que nous avons à choisir entre le bien et le mal : ainsi la vertu peut être sans cesse agissante, et l'on en trouve l'application jusque dans les relations de la vie les plus indifférentes en apparence, parce qu'elle jouit seule du précieux avantage de rapporter les plus petites choses à une grande idée, et que seule aussi, elle peut être encouragée sans cesse par ce sentiment de la conscience, qui, en accompagnant toutes nos actions et toutes nos pensées, semble augmenter notre existence, et nous procure des satisfactions ignorées de tous ceux qui ne respectent, ni ne connoissent aucune sorte de principes.

Le goût des plaisirs, les désirs de la vanité, les vœux de l'ambition, sont autant de passions qui s'éteindroient en peu de temps, si elles n'étoient pas entretenues par ce mouvement continuel de la société qui amène de nouvelles scènes, et déploie à chaque instant quelques changemens de décoration. La vertu, satisfaite de sa perspective, n'a besoin que d'une succession des mêmes sentimens ; ses routes sont variées, mais son but ne change jamais.

On ne peut chercher ses jouissances dans les biens d'opinion sans admettre les au-

tres à la législation de son bonheur; et il en résulte une discorde qui laisse l'homme en proie à toutes sortes d'agitations. La vertu n'associe personne à ses conseils : elle peut juger par elle-même de tout ce qui est bon ; et sous ce rapport, on doit considérer l'homme vertueux comme le plus indépendant de tous les êtres, puisque c'est de lui seul qu'il reçoit des commandemens, et qu'il attend une approbation. Oui, l'homme obscur, ignoré, qui fait le bien en secret, est plus maître de sa destinée, que ne sauroit jamais l'être celui qui semble comblé de toutes les faveurs de la fortune, et qui a besoin souvent, pour en jouir, que la mode et des conventions passagères viennent déterminer ses goûts, et donner des lois à ses vanités.

Les petites passions du monde, pour essayer de nous rendre heureux, nous mènent d'illusions en illusions, et le dernier terme paroît toujours à quelque distance. La vertu, bien différente, a sa récompense près d'elle : car ce n'est pas dans l'événement, ce n'est pas dans un succès incertain qu'elle place nos contentemens ; c'est dans notre résolution même, c'est dans le calme qui l'accompagne, c'est dans le sentiment intérieur qui la précède. Les souvenirs encore composent une des

principales satisfactions de la vertu ; au lieu qu'ils sont la douleur des vanités mondaines , parce qu'ils représentent ce qui n'est plus , et que pour la plupart des passions , le passé n'est qu'une ombre ténébreuse d'où sortent de temps à autre les regards et les regrets.

Les intervalles qui séparent les divers élans des grandes passions sont presque toujours remplis par la tristesse et l'ennui ; il est dans la nature , que les émotions actives et irritantes jettent de la langueur sur tous les momens où ces agitations sont suspendues. La vertu , dans la jouissance des plaisirs qui lui appartiennent , ne connoît point ces mouvemens irréguliers , parce que tous ses principes sont affermis , et qu'elle agit toujours autour de son centre ; c'est d'ailleurs à sentir le prix du bonheur le plus à notre portée qu'elle nous invite sans cesse ; elle dicte ses premières lois au sein de la vie domestique ; et c'est à soutenir , par les liens du devoir , nos affections les plus simples et les plus raisonnables , qu'elle emploie toutes ses forces.

La vertu rend encore un grand service aux hommes , en les délivrant des tourmens de l'indécision ; elle leur présente un système général de conduite ; elle marque partout des points fixes pour leur servir de direction ; elle

nous dit à chaque instant : Voilà ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut choisir, ce qu'il faut faire. Aussi, tandis que les hommes, entraînés par leur imagination, croient continuellement qu'ils se sont trompés de fantômes, et prêtent les plus belles couleurs à celui qui vient de leur échapper, la vertu ne met du prix qu'à ce qu'elle possède, et ne connoît point les regrets. Il sembleroit, au premier coup d'œil, que les désirs et les caprices de l'imagination ne peuvent s'accorder avec aucune espèce de gêne : cependant il n'est pas moins vrai que ces légers avant-coureurs de nos volontés ont besoin d'un guide, et souvent d'un maître ; nos premiers goûts, nos premiers sentimens ne sont souvent qu'incertitude, foiblesse et vacillation ; il importe à notre bonheur que la tige de ces frémissemens soit fixée et affermie : et tel est le service que la vertu rend à l'esprit de l'homme.

On ne voit point non plus d'uniformité dans la conduite de ceux qui ne connoissent aucun devoir ; ils ont trop de choses à régler, ils ont trop de choses à décider à chaque instant, lorsque leur convenance est le seul guide auquel ils s'abandonnent : il faut, pour simplifier l'administration de nous-mêmes, en soumettre une partie à la domination d'un

principe qui s'applique sans peine à la plupart de nos délibérations.

Enfin , la vertu a ce grand avantage , qu'elle trouve son bonheur dans une sorte de respect pour les droits et les prétentions des divers membres de la société , et que tous ses sentimens semblent s'unir à l'harmonie générale. Les passions , au contraire , sont presque toujours hostiles ; l'homme vain désire que les autres ne servent qu'à ses triomphes ; l'orgueilleux veut qu'ils sentent leur infériorité ; l'ambitieux , qu'ils s'écartent de sa route ; l'impérieux , qu'ils fléchissent : il en est de même de ces différentes rivalités qui naissent d'un amour excessif de la louange , de la gloire et de la fortune ; chacun , dans le sentier qu'il a choisi , voudroit ou passer seul , ou devancer tout le monde , et chacun , occupé de son intérêt , heurte inconsidérément celui des autres. La vertu , bien différente , ne craint , en suivant sa route , ni les concurrens , ni les rivaux ; les voies qui mènent à son but sont larges et spacieuses , et chacun peut y marcher sans faire ombrage à personne : c'est une belle alliance que celle dont la morale est le nœud ; tous ceux qui la contractent , rapprochés par le même esprit , les mêmes motifs et les mêmes espérances , semblent tenir en commua

à cette chaîne de devoirs et de sentimens qui unit les vertus des hommes au modèle idéal de toutes les perfections.

La vertu, qui nous garantit des pièges de nos sens ; la vertu, qui met un frein à nos aveugles désirs, est encore le fondement d'une précieuse sagesse : ce ne sont pas, à la vérité, nos intérêts d'un jour, nos plaisirs d'un moment qu'elle protège, c'est l'ensemble de toute une vie qu'elle prend sous sa sauvegarde ; elle est, pour ainsi dire, le défenseur de l'avenir, le représentant de la durée, et devient pour le sentiment ce qu'est la prévoyance pour l'esprit. On doit donc, sous le rapport des mœurs personnelles, considérer la vertu comme un ami prudent, instruit par l'expérience de tous les âges, et qui, suivant partout nos pas, ne laisse jamais vaciller dans ses mains le flambeau dont la lumière salutaire doit éclairer notre marche. Nos passions en tumulte se disputent à l'envi l'honneur de nous gouverner sans partage : il faut un maître qui assigne à chacune sa limite ; il en faut un qui mette en paix tous ces petits tyrans domestiques, et qui nous retrace l'image d'Ulysse arrivant tout à coup au milieu des cent rois qui s'étoient emparés de son palais.

La vertu, dira-t-on, sévère dans ses juge-

mens , austère dans ses formes , ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs , du plaisir d'être aimé ? Je réponds que la vertu , dans sa perfection , n'a point ces caractères ; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre , comme une première harmonie qui , bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances , devrait au contraire nous en rapprocher : ainsi la bonté , l'indulgence , qui s'accordent si bien avec la foiblesse humaine ; l'esprit social , qui répond si fort à notre nature ; l'aménité dans le discours et dans les manières , cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres ; toutes ces qualités , bien loin d'être étrangères à la véritable vertu , en sont une des dépendances , et le plus bel ornement.

J'abrégèrai , car dans une matière si vaste , il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit ; c'est que , de bonne heure , elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées ; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous , et qui , par conséquent , a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace ; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne ; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge ; il agit, et ne peut agir que par secousses ; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées ; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

mens , austère dans ses formes , ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs , du plaisir d'être aimé ? Je réponds que la vertu , dans sa perfection , n'a point ces caractères ; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre , comme une première harmonie qui , bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances , devoit au contraire nous en rapprocher : ainsi la bonté , l'indulgence , qui s'accordent si bien avec la foiblesse humaine ; l'esprit social , qui répond si fort à notre nature ; l'aménité dans le discours et dans les manières , cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres ; toutes ces qualités , bien loin d'être étrangères à la véritable vertu , en sont une des dépendances , et le plus bel ornement.

J'abrégèrai , car dans une matière si vaste , il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit ; c'est que , de bonne heure , elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées ; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous , et qui , par conséquent , a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace ; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne ; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge ; il agit, et ne peut agir que par secousses ; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées ; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

mens , austère dans ses formes , ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs , du plaisir d'être aimé ? Je réponds que la vertu , dans sa perfection , n'a point ces caractères ; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre , comme une première harmonie qui , bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances , devrait au contraire nous en rapprocher : ainsi la bonté , l'indulgence , qui s'accordent si bien avec la faiblesse humaine ; l'esprit social , qui répond si fort à notre nature ; l'aménité dans le discours et dans les manières , cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres ; toutes ces qualités , bien loin d'être étrangères à la véritable vertu , en sont une des dépendances , et le plus bel ornement.

J'abrégérai , car dans une matière si vaste , il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit ; c'est que , de bonne heure , elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées ; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous , et qui , par conséquent , a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace ; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne ; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge ; il agit, et ne peut agir que par secousses ; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées ; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

mens , austère dans ses formes , ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs , du plaisir d'être aimé ? Je réponds que la vertu , dans sa perfection , n'a point ces caractères ; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre , comme une première harmonie qui , bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances , devrait au contraire nous en rapprocher : ainsi la bonté , l'indulgence , qui s'accordent si bien avec la faiblesse humaine ; l'esprit social , qui répond si fort à notre nature ; l'aménité dans le discours et dans les manières , cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres ; toutes ces qualités , bien loin d'être étrangères à la véritable vertu , en sont une des dépendances , et le plus bel ornement.

J'abrégèrai , car dans une matière si vaste , il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit ; c'est que , de bonne heure , elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées ; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous , et qui , par conséquent , a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge; il agit, et ne peut agir que par secousses; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

mens, austère dans ses formes, ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs, du plaisir d'être aimé? Je réponds que la vertu, dans sa perfection, n'a point ces caractères; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre, comme une première harmonie qui, bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances, devrait au contraire nous en rapprocher: ainsi la bonté, l'indulgence, qui s'accordent si bien avec la faiblesse humaine; l'esprit social, qui répond si fort à notre nature; l'aménité dans le discours et dans les manières, cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres; toutes ces qualités, bien loin d'être étrangères à la véritable vertu, en sont une des dépendances, et le plus bel ornement.

J'abrégèrai, car dans une matière si vaste, il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit; c'est que, de bonne heure, elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous, et qui, par conséquent, a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace ; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne ; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge ; il agit, et ne peut agir que par secousses ; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées ; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

mens , austère dans ses formes , ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs , du plaisir d'être aimé ? Je réponds que la vertu , dans sa perfection , n'a point ces caractères ; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre , comme une première harmonie qui , bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances , devrait au contraire nous en rapprocher : ainsi la bonté , l'indulgence , qui s'accordent si bien avec la faiblesse humaine ; l'esprit social , qui répond si fort à notre nature ; l'aménité dans le discours et dans les manières , cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres ; toutes ces qualités , bien loin d'être étrangères à la véritable vertu , en sont une des dépendances , et le plus bel ornement.

J'abrégèrai , car dans une matière si vaste , il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit ; c'est que , de bonne heure , elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées ; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous , et qui , par conséquent , a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge; il agit, et ne peut agir que par secousses; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

mens , austère dans ses formes , ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs , du plaisir d'être aimé ? Je réponds que la vertu , dans sa perfection , n'a point ces caractères ; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre , comme une première harmonie qui , bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances , devrait au contraire nous en rapprocher : ainsi la bonté , l'indulgence , qui s'accordent si bien avec la faiblesse humaine ; l'esprit social , qui répond si fort à notre nature ; l'aménité dans le discours et dans les manières , cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres ; toutes ces qualités , bien loin d'être étrangères à la véritable vertu , en sont une des dépendances , et le plus bel ornement.

J'abrégèrai , car dans une matière si vaste , il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit ; c'est que , de bonne heure , elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées ; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous , et qui , par conséquent , a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge; il agit, et ne peut agir que par secousses; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

mens, austère dans ses formes, ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs, du plaisir d'être aimé? Je réponds que la vertu, dans sa perfection, n'a point ces caractères; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre, comme une première harmonie qui, bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances, devoit au contraire nous en rapprocher: ainsi la bonté, l'indulgence, qui s'accordent si bien avec la foiblesse humaine; l'esprit social, qui répond si fort à notre nature; l'aménité dans le discours et dans les manières, cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres; toutes ces qualités, bien loin d'être étrangères à la véritable vertu, en sont une des dépendances, et le plus bel ornement.

J'abrégèrai, car dans une matière si vaste, il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit; c'est que, de bonne heure, elle nous habitue à saisir des rapports et à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées; c'est qu'elle est de tous nos sentimens celui qui porte notre existence au plus loin de nous, et qui, par conséquent, a le plus de ressemblance avec la pensée. C'est donc par la vertu que l'homme

a l'entière connoissance de ses forces, et qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace ; il semble avoir la conscience de sa difformité, et il craint tout ce qui l'environne ; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, et il voudroit pouvoir resserrer en un point toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore : la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, et qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre et à la justesse des idées, et l'empêche d'errer dans un trop grand espace : aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques, on doit le craindre aussi comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général : toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute sorte de règle lui devient à charge ; il agit, et ne peut agir que par secousses ; et ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire avec vérité que la morale sert de lest à nos idées ; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités

par tous les caprices de notre imagination, et sans être obligés de nous détourner à la première apparence d'un obstacle.

La vertu, qui donne à l'esprit de la suite et de l'étendue, prépare aussi le caractère à la grandeur qu'il lui sied si bien de revêtir. De toutes les qualités des hommes, la plus rare et la plus imposante, c'est l'élévation dans les pensées, dans les sentimens et dans les manières; accord majestueux que la vérité seule peut entretenir, et que la moindre exagération, le plus petit dehors affecté, dérange et fait disparaître. L'élévation ne ressemble point à l'orgueil, encore moins à la vanité; car une de ses beautés est de n'être jamais à la recherche des hommages des autres : l'homme doué d'une véritable élévation se place au-dessus même de ses juges; il ne compte qu'avec lui-même; il vit sous l'empire de sa conscience; et fier de la dignité d'un tel maître, il ne veut point d'autre dépendance : mais comme une semblable grandeur est toute au dedans de nous-mêmes, comme elle cesse d'exister quand nous voulons la rendre relative, en marquant aux autres ce que nous attendons d'eux, elle ne peut être contenue dans ses justes limites que par la vertu la plus simple et la moins éblouie d'elle-même.

C'est encore aux mêmes principes que l'homme doit ce noble respect pour la vérité, le plus bel ornement d'une grande âme; il leur doit aussi cette simplicité dans le discours et dans les pensées, heureuse habitude d'une conscience qui n'a pas besoin de se surveiller. L'homme essentiellement honnête considère le déguisement comme son détracteur; car, ce qui lui convient par-dessus tout, c'est de se montrer tel qu'il est; il n'a pas même d'intérêt à cacher ses foiblesses; car dans un cœur généreux elles tiennent presque toujours à quelque chose de bien, et peut-être que la franchise seroit devenue la politique de son esprit, si elle n'eût pas été l'une des qualités de son caractère.

Il y a dans toutes les vertus une sorte de beauté qui nous charme sans réflexion : notre sens moral, quand il est perfectionné par l'éducation, se complait dans cette harmonie sociale, dont les sentimens de justice et de loyauté assurent le maintien. Ces jouissances sont inconnues des hommes que leur personnalité rend insensibles à toute espèce d'accord, et ils me paroissent surtout méprisables en un point essentiel; c'est qu'ils profitent du respect que les autres ont pour les lois d'ordre, sans vouloir s'assujettir aux mêmes règles, et

sans déclarer publiquement leurs intentions : il me semble que , sous un pareil rapport , le défaut de morale est une véritable violation d'asile.

Enfin , le talent , cette faculté de l'esprit qui appartient plus immédiatement à la nature , ne peut jamais s'appliquer aux grandes choses sans le secours de la morale ; il n'a point d'autre moyen pour s'unir aux intérêts de tous les hommes ; il n'en a point d'autre pour atteindre d'une manière universelle à leur amour et à leur respect. L'honnêteté ressemble à ces anciens idiomes qu'il faut savoir parler quand on veut être entendu de la multitude ; et jamais on n'en a bien le langage sans une pratique habituelle. L'esprit suffit quelquefois pour acquérir de l'ascendant dans les relations circonscrites : on y prend les hommes un à un ; et souvent on parvient à les gagner , en étudiant leur caractère , et en se proportionnant à leur hauteur : mais sur un vaste théâtre , et principalement dans l'administration publique , où l'on a besoin de captiver les hommes en masse , il faut chercher un lien qui les embrasse tous ; et ce n'est que par l'union des talens et de la vertu que cette chaîne peut être formée. Et quand je vois l'hommage que les nations se plaisent à rendre à un beau

moral; quand je remarque le jugement, presque d'instinct, qui les aide à le discerner; quand je les vois ne louer et n'aimer que ce qu'ils peuvent rapporter à une grande intention et à une vertu pure, je reviens à mon sentiment chéri, et je crois reconnoître dans ces généreux mouvemens l'empreinte d'une main divine.

Après avoir essayé de donner une foible idée des diverses récompenses et des différentes satisfactions qui semblent appartenir à la régularité des principes, et à l'exactitude de la conduite, on demandera peut-être si l'on n'auroit pas le droit de conclure de ces réflexions, que l'on peut attacher les hommes à la morale, par le seul motif de leur intérêt particulier; j'ai annoncé déjà que j'aurois à répondre à une semblable objection, et il est temps de le faire.

La vertu dans sa perfection, la vertu, telle que nous venons de la présenter, n'est pas l'ouvrage d'un moment; il faut qu'elle s'éleve et se fortifie par degrés: mais elle seroit arrêtée dès ses premiers développemens, si l'on détruisoit les opinions simples qui lui servent d'éducation, si l'on renversoit le seul but qui peut être aperçu par tous les esprits, et si l'on affoiblissoit les sentimens qui servent de ralliement, et à tous ceux qui respectent les lois

de la morale, et à tous ceux qui excitent ce culte par leur estime et par leurs louanges.

Ce n'est pas d'ailleurs la vertu seule, mais la vertu réunie à ses différens motifs, qui contribue à notre bonheur. Cette observation est importante, et je puis en faire sentir la vérité par un rapprochement fort simple. L'occupation est généralement reconnue comme la source la plus réelle des impressions agréables dont nous sommes susceptibles; mais son charme s'évanouiroit, si elle ne conduisoit pas à des récompenses, si elle ne nous montrait pas en perspective un accroissement de fortune, une jouissance d'amour-propre, une chance de gloire, quelque avantage enfin dont nous avons l'ambition. Vainement diroit-on que l'exercice de nos facultés est par lui-même un plaisir; il en est un, parce qu'il offre à nos regards une suite de points de vue qui se succèdent : mais il faut toujours un motif pour se mettre en route; il faut un vent qui pousse notre barque; il faut enfin un encouragement à toute espèce de travail, quoique ce travail, s'il est proportionné à nos forces, soit plus conforme à notre bonheur que la mollesse et l'oisiveté; et cette vérité nous frapperait davantage; si nous avions le pouvoir d'analyser un sentiment avec assez de finesse pour dis-

tinguer clairement le bonheur qui appartient à l'action de l'occupation, du bonheur qu'il faut rapporter au but et au motif de cette action.

Les mêmes réflexions que je viens de faire s'appliquent à la vertu; on peut bien, en étudiant ses différens effets, apercevoir qu'elle est un excellent guide dans la carrière de la vie; mais on découvre en même temps qu'elle a besoin, comme l'occupation, d'un encouragement simple et à la portée de tous les entendemens : c'est dans les idées religieuses que la vertu trouve cet encouragement; et l'on ne pourroit la séparer de ses motifs et de ses espérances sans déranger toutes ses affinités avec le bonheur des hommes.

J'aperçois aisément les grands services que la morale est en état de nous rendre; mais je remarque dans le même temps que pour suivre ses conseils avec confiance et avec fermeté, il manque à la plupart de nous la science et la force de réflexion qu'exige nécessairement l'étude d'une vérité composée : nous avons donc besoin d'un mobile qui nous détermine à un premier effort; qui nous soumette à un premier sacrifice, et qui nous excite à lutter avec courage contre l'empire du moment présent.

Enfin, lors même qu'avec l'art délié du raisonnement, on parviendrait à jeter quelque confusion sur les véritables principes de l'ordre et du bonheur; lors même qu'à force d'adresser on parviendrait à nous tenir en doute sur le genre et le degré de puissance qu'il faut assigner aux opinions religieuses, ce ne seroit pas du moins les législateurs des nations qui devroient prêter l'oreille à ces distinctions subtiles. La métaphysique des sentimens et des idées n'est bonne pour les hommes d'état qu'en défensive; elle les aide à se garantir eux-mêmes de l'ascendant des brillantes erreurs, et elle les affermit dans le respect qu'ils doivent aux vérités utiles: mais quand ils auront à guider les esprits, quand ils voudront leur imprimer un mouvement, c'est toujours, s'ils sont sages, aux idées les plus simples qu'ils auront recours; et ils se garderont bien de mépriser ces principes usuels, dont le temps, encore plus que la science, a consacré l'utilité. Ce sont autant de leçons qu'une longue épreuve semble avoir dégagées successivement de tout ce qui étoit étranger à la nature morale et aux sentimens intimes des hommes.

CHAPITRE VII.

Des opinions religieuses dans leurs rapports avec les souverains.

LA plupart des nations, ou par choix, ou par nécessité, ont déposé leurs volontés entre les mains d'un seul ; et elles ont ainsi élevé un monument perpétuel à l'esprit de discorde, d'injustice et de désunion qui a régné si souvent parmi les hommes. Il est vrai que de temps à autre, elles ont voulu se souvenir qu'elles étoient capables de connoître elles-mêmes leurs véritables intérêts ; mais le monarque, se défiant de leur inconstance, avoit pris soin de fortifier les ressorts de sa domination ; et, en s'entourant d'une milice guerrière et disciplinée, il ne leur a plus laissé le pouvoir de se dégoûter de l'esclavage : il a eu des soldats avec des impôts, et des impôts avec des soldats ; et à l'aide de cette double action correspondante, il est devenu le maître de tout faire et de tout ordonner. Que de biens et de maux reposent entre ses mains ! Il faut donc lui désirer une morale vigoureuse et proportionnée à ses immenses devoirs : mais quelle

force aura pour lui cette morale, si, n'apercevant derrière elle aucune sanction divine, il la considère comme une de ces règles humaines qu'il a le pouvoir de briser, et qu'il est dans l'habitude d'assouplir ou de modifier? Tout au moins il aura la liberté, comme les autres hommes, d'examiner si ses intérêts particuliers s'accordent avec l'intérêt public; et sa conduite dépendra du résultat de ses calculs.

Je conviendrai qu'au point d'élévation où le chef de l'empire se trouve placé, il ne doit pas connoître ces passions qui naissent de nos petites rivalités : mais combien d'autres sentimens n'a-t-il pas à réprimer ! et avec quelle célérité n'a-t-il pas besoin de le faire, puisque, n'éprouvant aucune résistance, il n'a pas, comme la plupart des hommes, un temps appliqué forcément au doute et à la réflexion ! D'ailleurs, les souverains, à l'abri, par leur position, des irritations de l'amour-propre et des désirs de fortune et d'avancement, ne sont pas néanmoins dégagés de toutes les passions de ce genre ; c'est envers les autres princes qu'ils les ressentent et qu'ils les exercent ; et leur esprit de jalousie, d'ambition et de vengeance, devient d'autant plus dangereux, qu'ils y associent par la guerre toute la nation

qu'ils commandent. C'est alors qu'affranchis des liens religieux, et sûrs de ne compter avec personne, ils trouveroient la morale une fort bonne invention pour rendre plus facile le maintien de l'ordre public, et pour entretenir la subordination qui assure leur pouvoir ; mais, eux-mêmes, ils ne voudroient point de ce maître, et ils se dispenseroient de fléchir les premiers devant ses lois.

On dira sans doute qu'en marchant dans la carrière de la vertu, un roi seroit récompensé par la louange des peuples : mais, comme je l'ai montré, la puissance de l'opinion publique s'affoibliroit infiniment, si les principes de morale qui servent de guide à cette opinion n'avoient plus une idée religieuse pour lien et pour appui. On auroit d'ailleurs à faire observer que les éloges et les applaudissemens, ces hommages si encourageans pour les particuliers, n'ont pas un pouvoir égal sur les princes, qui, différens des hommes privés, ne peuvent pas considérer ce suffrage comme un gage ou un avant-coureur de leur supériorité : c'est par le spectacle continuel des avantages et des triomphes des autres que le désir des égards et des distinctions est sans cesse entretenu ; il tient peut-être un peu à la stimulation de l'envie, ou du moins à ces chocs

de prétentions, et à ces luttes d'amour-propre, dont la société seule est le théâtre : les princes, sans émules et sans rivaux autour d'eux, ne sont point soumis aux mêmes impressions ; et les flatteries dont on les abreuve de si bonne heure, les acclamations qu'on leur adresse par un simple motif d'espérance, tout sert à les rendre moins sensibles aux applaudissemens mérités ; enfin, l'exagération de ces louanges leur prête bientôt une couleur monotone, qui éteint, par son uniformité, l'intérêt et l'émulation que des hommages justes et proportionnés pourroient quelquefois inspirer. Il y auroit donc un grand danger à se reposer tellement sur la puissance de l'opinion publique, qu'on vint à la considérer comme un frein capable de remplacer auprès des princes la force comprimante de la morale religieuse.

Je dois faire encore une remarque essentielle : ceux qui environnent un souverain égarent souvent ses jugemens par la nature et l'application des éloges qu'ils lui prodiguent. La louange des hommes, dans une monarchie, a toujours une teinte de servage : ainsi, dans un tel pays, un air, un mot de la part du prince, qui semble effacer, pour un instant, la distance qui le sépare de ses sujets, ravit ces derniers d'une tendre émotion ; et

leur enthousiasme, dans ce moment-là, ne sert qu'à persuader au monarque qu'il lui suffit d'un sourire pour rendre ses peuples contents : dangereuse illusion, triste effet de l'abattement de tous les caractères ; enfin , par une suite de l'esprit qu'imprime un joug habituel, les hommes se plaisent à élever la puissance de celui auquel ils sont forcés de se soumettre ; ils aiment, pour ainsi dire, à voir multiplier leurs camarades d'obéissance ; et comme ils n'ont, pour la plupart, aucun accès auprès du prince, la vanité leur persuade qu'en affectant de partager la grandeur royale, ils contractent avec elle une sorte de familiarité : ainsi, sans s'embarasser, sans réfléchir si leur souverain sera plus habile à les rendre heureux, lorsqu'il aura plus de sujets, plus de provinces et plus de devoirs, ils encensent par-dessus tout le guerrier conquérant, et ils invitent ainsi les princes à préférer la gloire des armes à toutes les autres ; et, comme cette gloire est la plus facilement saisie par la multitude, comme le gain d'une bataille est l'idée la plus simple, la plus aisément conçue par les hommes de tout état et de tout esprit, il arrive encore, par cette raison, que les triomphes militaires sont les seuls universellement encensés ; et que même ils peuvent

tout excuser, traités rompus, sermens violés, alliances abandonnées. Enfin, tel est le fol égarement de nos louanges, que la tranquillité des états, le repos des peuples, les douces félicités de la paix, ne paroissent plus le dernier terme des travaux et des succès d'un monarque ; et l'histoire elle-même ne nous présente souvent ces temps fortunés que comme les jours obscurs dans lesquels se sont élevés, se sont préparés, se sont fortifiés ces héros de sang et de carnage, ces rois mécontents de leur destinée, guerriers par ambition, heureux par la victoire, et auxquels on veut que nous destinions ; et nos premiers honneurs, et nos plus belles couronnes.

C'est ainsi, cependant, que l'opinion publique, c'est ainsi que la voix de la renommée peut quelquefois tromper les princes, et se trouver en contradiction avec les instructions de la morale, avec cette antique législation, qui veut toujours que le plus grand bien des peuples soit le premier objet d'inquiétude des souverains, et qui ne leur ordonne pas d'obtenir la gloire la plus brillante et la plus célébrée, mais qui leur impose tous les devoirs assortis à la superbe qualité de tuteurs et de protecteurs de la félicité publique ; devoirs immenses, et qu'on acquitte par les travaux

secrets d'une vigilance paternelle , encore plus qu'au bruit des tambours et des instrumens de destruction.

Considérons maintenant le pouvoir de l'opinion publique sur les souverains, en dirigeant seulement nos regards vers les fonctions de l'administration intérieure. Une observation essentielle se présente d'abord à l'esprit : c'est que l'aiguillon de la gloire se fait surtout sentir lorsqu'il y a de grands abus à réformer, et lorsqu'on peut espérer ainsi de faire succéder la règle à la confusion ; mais quand cette tâche est remplie, et qu'il faut seulement conserver et maintenir ce qui est bien , l'amour de la renommée n'a plus un aliment suffisant, et c'est alors que la vertu des princes devient le seul gardien fidèle des intérêts publics : un règne tel qu'on peut s'en former une idée enlèveroit aux règnes suivans tout sujet de gloire éclatante, et il faudroit de nouveaux troubles et de nouvelles craintes pour ranimer le sentiment de l'admiration, et pour lui rendre son ancien ascendant et sa première force.

On pourroit aussi, et ce tableau seroit bien différent, on pourroit se figurer une époque où, par la dégradation successive des caractères, l'opinion publique n'indiqueroit plus

de route , et où la voix des hommes appelés à décerner la louange ne retentiroit plus assez fortement pour faire de cette louange un motif puissant d'ambition et de récompense. Ainsi , dans un pays , dans une ville où la cupidité sembleroit triomphante , et où chacun se montreroit à la poursuite de la fortune qui s'acquiert par l'intrigue et par les vices de ceux qui donnent , ce ne seroit plus le ménagement des impôts , ce ne seroit plus le respect pour les intérêts du peuple qui deviendroit un sujet de renommée. De même dans un pays soumis au despotisme , et où les esprits , habitués à s'humilier devant la puissance , ne connoitroient plus d'autre idole , on ne pourroit pas y acquérir une gloire contemporaine en relevant les caractères , en tempérant avec sagesse l'exercice de l'autorité , et en rendant aux citoyens de l'empire le degré de liberté dont ils peuvent jouir sans inconvénient. C'est donc la morale , et la morale seule qui convient à tous les temps et à toutes les circonstances ; c'est elle qui peut résister aux révolutions d'habitudes et d'opinions dont l'histoire fournit des exemples , et dont les hommes sont partout susceptibles.

Je ne dois point négliger une considération très-importante : les princes , par l'élévation

de leur rang, et par leur influence sur les mœurs nationales, se trouvent dans cette position unique et singulière où l'on est plus appelé à diriger l'opinion publique qu'à recevoir d'elle des instructions et des encouragemens : ainsi, l'on doit désirer à un monarque des principes qui émanent de son cœur, et qui dépendent de sa réflexion, les seuls capables de lui donner en tout temps une force qui lui soit propre, et un courage qui lui appartienne. Il faut qu'un prince devienne son premier juge; il faut, pour ainsi dire, qu'il prenne lui-même sa hauteur; il faut qu'une morale sublime entretienne au fond de son âme un modèle idéal de perfection, avec lequel il puisse raccorder sans cesse et l'opinion du monde et les jugemens de sa propre conscience. Enfin, et cette dernière réflexion que je vais faire s'appliquera d'une manière générale aux observations précédentes, l'opinion publique parle quelquefois long-temps avant que les princes entendent sa voix; elle règne sur leur empire avant qu'ils le sachent; elle erre autour de leurs palais, sans qu'ils l'aperçoivent encore; elle voudroit pénétrer dans l'intérieur de leurs appartemens, mais elle n'a pas *ses entrées*; toutes les vanités, tous les orgueils, tous les vices ont le pas sur elle; les

vieux habitués de la cour lui demanderoient volontiers ce qu'elle y vient faire; et les petits poursuivans du crédit, ou de la faveur s'amussent à la ridiculiser. Les ministres qui la voient sur leurs traces, à la ville, et qui en sont souvent importunés, la desservent auprès de leur maître; et quand le bruit qu'elle fait arrive jusqu'à lui, on trouve encore le moyen d'en affoiblir l'impression, en attribuant ce mouvement à des passions particulières, et en donnant le nom de cabale à l'indignation contre le vice. Oui, tel est le malheureux sort des princes, que le bonheur de l'état est souvent ébranlé, avant que l'opinion publique prenne sa place auprès d'eux, et leur montre enfin la vérité; nouveaux motifs, nouvelles considérations bien propres à faire connoître que le pouvoir de l'opinion publique ne peut jamais égaler en utilité ces grands principes de morale, qui, à l'aide des idées religieuses, se fixent dans le cœur des hommes, et leur donnent à tous des lois, sans distinction de rang, de naissance et de dignités.

Que si, des rois, nous portons nos regards sur les personnes qui sont les dépositaires de leur confiance, nous apercevrons davantage encore l'absolue nécessité d'une morale active

et dominante : les ministres sans vertu sont plus à craindre que les souverains indifférens au bien public ; nouvellement sortis de la foule , ils savent mieux que les rois l'usage personnel que l'on peut faire de toutes les passions et de tous les vices ; et comme ils tiennent à la société , comme ils ont des rapports continuels avec les divers ordres de l'état , leur corruption se propage , et sa dangereuse influence s'étend à de grandes distances. Attaqués néanmoins , insensiblement , par l'opinion publique , ils deviennent encore plus malfaisans dans leurs moyens de défense ; car désespérant de se déguiser devant les regards attentifs de tout un peuple , ils tournent leur adresse contre le prince ; ils étudient , ils épient ses foiblesses , et encouragent habilement celle qui peut protéger ou couvrir le défaut de leur caractère ; ils s'appliquent en même temps à parer l'immoralité de toutes les grâces qui peuvent la rendre aimable , et ils tâchent de faire haïr la vertu , en la représentant comme austère , impérieuse , insoçiable , et presque désassortie à nos mœurs et à nos manières. C'est ainsi que les ministres affranchis de toute espèce de principes ne font pas seulement le malheur d'un pays pendant la durée de leur autorité , mais ils altèrent en-

core les premières sources de la félicité publique, en affoiblissant dans un monarque le sentiment de ses devoirs, en le détournant quelquefois de ses heureux penchans, et en le décourageant, pour ainsi dire, de ses propres vertus. Enfin, le tableau que je viens de faire donneroit lieu à une autre observation importante. Le prince, après s'être écarté quelques momens de la route de la véritable gloire, peut revenir, quand il lui plaît, à l'amour des bonnes et des grandes choses; toutes les voies lui sont ouvertes, tous les cœurs de nouveau sont prêts à l'accueillir; on a le goût d'aimer, on a le besoin d'estimer celui que la destinée a placé à la tête d'une nation, et qui, revêtu de la majesté que lui prête une longue suite d'aïeux, se montre à nous environné de tous les prestiges du diadème; on adopte avec plaisir les interprétations qui peuvent excuser sa conduite; on impute à de mauvais conseils les fautes qu'il a commises, et l'on est empressé de passer avec lui un nouveau contrat d'estime et d'espérance. Il n'en est pas de même des ministres; une semblable indulgence ne leur est point due; car ils ne peuvent rien rejeter sur les autres, et toutes leurs actions leur appartiennent: ainsi, quand ils ont une fois manqué à l'opinion

publique, leurs torts vont en croissant, et chaque jour ils font plus de mal, parce qu'ils sont obligés, pour se soutenir, de redoubler d'intrigue et de dissimulation.

J'y ai bien réfléchi : la morale des princes, celle des ministres, celle des gouvernemens en général, est la première source du bonheur des peuples, la première sagesse des empires; on la dédaigne; parce qu'elle n'est pas de notre invention, et l'on donne souvent la préférence à ces artifices de l'esprit, qui nous séduisent comme étant notre propre ouvrage; ou peut-être qu'on en éprouve le besoin, quand on n'a plus de morale, quand on a perdu de vue ce guide sûr et fidèle, ce compagnon du véritable génie, et qui, de même que lui, s'attache à tous les moyens simples et candidés. Oui, la haute vertu, comme la raison supérieure, rejette également ces ressources et ces habiletés, qui ne prennent pas leur origine dans un sentiment élevé, ou dans une grande pensée; et tandis que l'une assujettit un homme d'état à respecter l'honneur, la justice et la vérité, l'autre lui découvre l'union de ces principes avec l'affermissement de l'autorité, la véritable gloire et les succès durables de la politique; enfin, tandis que l'une le rend inquiet du bon-

heur des peuples, l'autre lui montre comment, du sein de ce bonheur, on verroit naître insensiblement un accord d'intérêts et de volontés dont nous ignorons encore le dernier degré de puissance.

Que si l'on vouloit maintenant arrêter un moment son attention sur le bonheur particulier des princes, on reconnoitroit aisément qu'ils ont un besoin réel des idées encourageantes réunies aux opinions religieuses. Le pouvoir éminent dont ils jouissent se présentant, avec raison, à leur esprit comme un privilège unique et singulier, ils croient devoir faire usage de ce pouvoir pour tout, et ils l'appliquent inconsidérément à accélérer, à rapprocher tous les instans de plaisir; mais, comme ils ne sauroient changer les lois de la nature, il arrive, qu'en se livrant avec tant de hâte à tout ce qui séduit leur imagination, ils éprouvent avec une égale promptitude les tristes langueurs de l'indifférence et l'accablement de l'ennui.

Les rois, dans l'exercice de leurs sensations morales, sont exposés à des contrariétés absolument semblables; ils se trouvent, en naissant, au plus haut degré d'élévation, en sorte qu'ils ne sont jamais conduits de perspective en perspective, et ne connoissent

point ces gradations qui mettent leurs sujets en mouvement au nom de la vanité, de l'amour-propre et de la fortune. Hélas ! on leur obéit si promptement, leurs désirs sont si rapidement satisfaits, que leurs goûts et leurs volontés ne peuvent se renouveler avec la vitesse nécessaire pour remplir des vides de la vie. Ils parviendroient donc bientôt à ce terme, où l'avenir ne paroîtroit plus à leurs yeux qu'une étendue monotone, un espace sans couleur et sans forme, si le but magnifié que la religion présente à la piété étoit couvert d'un voile, et s'il falloit désormais le considérer comme une illusion mensongère indigne de nos regards.

On aperçoit sans doute une source de satisfactions dans les nombreux devoirs du rang suprême ; mais il faut que les princes puissent lier toutes leurs obligations à une grande idée, la seule capable d'animer constamment les actions et les passions de ces maîtres de la terre, qui n'ont besoin, ni de grâces, ni de faveurs, ni d'avancement, ni de préférences, ni d'aucune récompense de main d'homme, et qui ont le privilège de tout obtenir par le commandement et la volonté. Ah ! qu'ils se trouveroient bien, pour leur propre bonheur, de se placer quelquefois

entre le monde, où ils se lassent de leur propre puissance, et ce magnifique avenir, dont la méditation sublime les ramèneroit avec plus de charme à l'exercice de leur autorité! Quel plaisir ne trouveroit pas alors un monarque dans cette autorité, la source de tant de biens! Quel plaisir ne trouveroit-il pas à s'approcher ainsi, plus près que personne, du secret de la bienfaisance divine, la plus douce et la plus consolante des pensées! Et quels momens pour lui, que ceux où, en présence du généreux ami de la nature humaine, il pourroit réfléchir, le matin, aux heureux qu'il va faire, et le soir, à ceux qu'il a faits! Quelle différence entre ces délicieux instans, dont une nation entière ressent l'influence, et ces *leviers*, ces *couchers*, connus des seuls courtisans, où le monarque en représentation goûte le triste plaisir de voir tant d'hommes abaissés devant sa seule image! Quelle différence encore pour lui, entre ces délicieux instans et tous ces momens de parade, au milieu desquels, ébloui par les formes adulatrices qui l'environnent, il ne peut discerner lui-même s'il est un grand prince, ou s'il n'est qu'un roi!

Enfin, nous ne devons pas le dissimuler, plus un vaste horizon se déploie aux yeux

des souverains, plus une immensité de devoirs se présente à leur réflexion, et plus ils ont besoin de se croire soutenus par une puissance supérieure à leur propre force : ils ont la conscience de la disproportion qui existe entre l'étendue de leur autorité et les moyens confiés à la nature humaine ; et ce n'est qu'en s'appuyant contre cette colonne mystérieuse élevée par la religion, qu'ils peuvent se raffermir, et considérer sans épouvante que la providence les appelle à régler et à diriger le destin de tout un empire. Ce fut en méditant profondément sur l'existence d'un Dieu, ce fut en réfléchissant sur l'influence et les divers rapports d'une si grande pensée, que Marc-Aurèle découvrit toute l'étendue de ses devoirs, et se sentit en même temps le courage et la volonté de les remplir. L'accord heureux et constant de ses opinions avec ses principes, a rendu son règne célèbre, et en a fait une instruction éternelle de sagesse et de morale.

Nous ne saurions donc en douter ; c'est à la vertu, et à la vertu étayée de toutes les opinions qui l'impriment dans le cœur de l'homme, qu'il faut désirer d'avoir à confier le dépôt sacré du bonheur public ; c'est elle seule qui est toujours fidèle et toujours vigi-

lante; c'est elle seule aussi qui peut se passer de l'aiguillon de la louange, et qui, par l'ascendant d'un grand exemple, ramène au contraire les hommes vers la connoissance de tout ce qu'ils doivent admirer.

CHAPITRE VIII.

Objection tirée des guerres et des troubles dont les opinions religieuses ont été l'origine.

JE présenterai d'abord cette objection dans toute sa force, ou plutôt je ne chercherai point à l'affaiblir, car personne n'a besoin qu'on lui rappelle tous les maux qu'une longue suite de générations eut droit de reprocher au zèle aveugle et barbare du fanatisme religieux. Chacun a présents à sa mémoire ces actes multipliés d'intolérance, qui ont souillé les annales de l'histoire; chacun connoît ces scènes de discorde, de guerre et de fureur, que des controverses de théologie ont introduites parmi les hommes; chacun a pu s'instruire des malheurs qu'entraînèrent après elles ces fatales entreprises, que les rares vertus d'un grand roi n'ont pu justifier. Enfin, pour entretenir dans tous les âges un souvenir funeste de l'abus qu'on a fait du nom d'un Dieu de paix, il suffira de présenter l'image de cette journée sanguinaire, où quelques différences de dogmes devinrent un arrêt de proscription, et le signal effrayant de la plus cruelle des frénésies.

C'est ainsi que dans tous les temps, par une absurde tyrannie ou par un enthousiasme féroce, on a ménagé des triomphes aux ardens détracteurs des opinions religieuses. Examinons cependant si les inductions qu'on veut tirer de ces égaremens de l'esprit humain sont fondées sur la raison et sur la justice.

Je ne m'arrêterai pas à faire observer que les idées religieuses ont souvent été le prétexte, encore plus que le véritable motif, des convulsions malheureuses dont ces opinions paroissent de nos jours l'unique origine; je ne m'arrêterai point à rappeler les divers biens politiques dus uniquement à la religion, et dont les augustes monumens sont consacrés dans l'histoire : je n'emprunterai que l'appui de la raison ; et c'est à un petit nombre de réflexions simples que je bornerai cette discussion.

Réussiroit-on à convaincre des avantages de l'anarchie, en rapportant les différens abus de l'autorité? Parviendroît-on à décrier toute espèce de jurisprudence, en racontant tous les maux qu'a produits la chicane? Pourroit-on jeter du mépris sur la science, en rappelant toutes les découvertes funestes qui sont dues à ses recherches? Faudroit-il étouffer tous les geures d'amour-propre et d'activité, au récit

des différens crimes que la cupidité, l'orgueil et l'ambition ont fait commettre? Et devroit-on enfin désirer l'anéantissement des opinions religieuses, parce que le fanatisme les a fait servir quelquefois au malheur de l'humanité? Toutes ces questions sont semblables, et elles doivent être résolues de la même manière: ainsi l'on peut dire, à l'égard des unes et à l'égard des autres, que dans tous nos intérêts et dans toutes nos passions, c'est par la sagesse et par les lumières de la raison que le bien est séparé du mal; mais on ne doit jamais confondre leur proximité avec une identité réelle.

Le fanatisme et la religion n'ont aucun rapport ensemble: quoique trop souvent ces deux idées se soient trouvées réunies. Ce n'est point le culte du père commun des hommes, ce n'est point non plus la morale de l'Évangile, dont tous les préceptes ramènent à l'indulgence et à la bonté, qui inspirent l'esprit de persécution; l'on ne doit l'attribuer qu'à une aveugle dévotion, semblable à tous ces écarts et à tous ces crimes qui déshonorent l'humanité. Mais puisque, de nos jours, les excès auxquels les hommes s'abandonnent n'engagent point à dénoncer comme un malheur tous les sentimens dont les passions dérégées ne sont que l'intempérance, de quel droit voudroit-on

refuser aux idées religieuses la reconnaissance qui leur est due, parce qu'autrefois elles ont donné naissance à des haines, des troubles et des divisions malheureuses? Il faudroit plutôt remarquer que le zèle intolérant est, de tous les égaremens de l'esprit humain, celui sur lequel le progrès des lumières paroît avoir agi de la manière la plus puissante. En effet, tandis que cette ardeur fanatique, successivement affoiblie, semble aujourd'hui toucher à son déclin, les désordres qui tiennent aux passions ordinaires, à l'ambition, à l'amour de la fortune, à la soif des plaisirs, sont demeurés dans toute leur force. Cependant, quel sentiment, quelle idée dominante, eussent eu plus de droits à faire pardonner leurs erreurs que la dévotion et la piété? Par quel nombre infini de bienfaits l'esprit pur de la religion ne rachète-t-il pas les abus qui sont nés de la fausse interprétation de ses lois? C'est à cet esprit, comme nous l'avons montré, que les hommes doivent la stabilité de l'ordre public, et les principes affermis du juste et de l'injuste : c'est à ce même esprit que l'indigent est redevable des secours de la charité : c'est à lui que la vertu doit ses encouragemens ; le malheur, ses consolations ; l'innocence opprimée, son unique refuge ; et la sensibilité, ses plus

douces et ses plus chères espérances. Oui, l'esprit pur de la religion nous enveloppe de partout : il fait le charme de la solitude, le lien des sociétés, l'espoir des affections intimes ; il vit en nous, autour de nous, au-delà de nous, et nous pourrions le calomnier ! et nous voudrions le détruire, en souvenir des opinions tyranniques de quelques prêtres et de quelques souverains, dont nous détestons aujourd'hui les principes et la conduite !

Je ferai encore une remarque, et je demanderai par quelle singularité l'on dénonce, comme un motif de réprobation contre les opinions religieuses, les anciennes guerres dont elles ont été l'origine ; tandis qu'on ne s'avise jamais de contester l'importance du commerce, quoique des ruisseaux de sang soient continuellement versés pour le plus petit intérêt de ce genre ? Les personnes à qui l'on a droit de présenter ce rapprochement se méprendraient-elles assez dans leurs jugemens, pour mettre en parallèle quelques avantages pécuniaires dont un état politique ne jouit jamais qu'aux dépens d'un autre, avec ces biens aussi précieux qu'universels dont les idées religieuses sont l'origine et l'appui ?

Enfin, entre les divers raisonnemens qu'on emploie pour attaquer ces opinions, le plus

frivole, sans doute, est celui qui tire toute sa force des erreurs et des fautes dont le temps présent ne fournit plus d'exemples. Que dirait-on si, au moment où un superbe édifice commenceroit à être affermi sur ses bases, on exhortoit à le renverser, en faisant le récit de tous les accidens que son élévation a causés ?

Jetons donc un regard douloureux sur les époques de l'histoire où l'on a fait de la religion un sujet de guerre et de cruauté : opposons au retour de ces scènes sanglantes, opposons à l'esprit d'intolérance toutes les forces de la sagesse et tous les enseignemens de cette religion elle-même que l'on prétend servir par un aveugle zèle. Mais loin de nous affranchir du respect que nous devons aux opinions salutaires dont les hommes ont abusé, servons-nous de l'expérience, comme d'un nouveau défenseur contre les écarts de l'imagination et les surprises de nos passions. (*)

(*) J'aurois étendu davantage ce chapitre, si je ne devois pas faire quelques réflexions générales sur l'intolérance, dans une autre partie de cet ouvrage.

CHAPITRE IX.

Examen d'une autre objection. Jour du repos.

JE ne mettrai point au rang des objections que je dois discuter ; je ne comprendrai point dans le nombre des raisonnemens qu'il est important d'approfondir, ni les opinions diverses sur telle ou telle partie du culte religieux ; ni les difficultés élevées contre l'adoption de quelque idée dogmatique jugée essentielle par les uns, et considérée avec indifférence par les autres : ce n'est pas un traité de controverse théologique que j'ai eu intention de composer ; c'est encore moins la doctrine d'une église que je voudrais opposer à celle d'une autre ; il n'en est aucune qui ne lie la morale aux commandemens d'un Être suprême ; il n'en est aucune qui ne voie dans le culte public l'expression respectueuse d'un sentiment d'amour et de reconnaissance envers le souverain auteur de la nature. Ainsi, les personnes mêmes qui croiroient apercevoir quelque imperfection dans le système ou dans les formes du culte en usage chez une nation, n'auroient pas le droit de se servir d'une

pareille considération, pour contester l'utilité des opinions religieuses, puisque les réflexions qui viennent d'être présentées sur l'importance de ces opinions, peuvent être également appliquées à la doctrine de tous les pays, et aux principes de toutes les sectes.

Je ne m'arrêterai donc qu'à la seule difficulté qui intéresse indistinctement les diverses religions de l'Europe.

L'adoption d'un culte public, et la nécessité d'y consacrer au moins un jour chaque semaine, entraînent, dit-on, une suspension de travail trop fréquente; et cette suspension nuit à la richesse de l'état, et diminue les ressources des particuliers.

Je pourrais d'abord observer qu'une semblable objection paroîtroit bien foible, si on la rapprochoit des grands avantages dont les hommes sont redevables aux opinions religieuses. Un accroissement de richesse ne peut jamais être mis en balance avec l'ordre, la morale et le bonheur. Mais je dois aller plus loin, et montrer que le jour de repos, consacré parmi nous à l'observation du culte public, ne porte point de dommage à la force politique, et qu'une semblable institution, loin d'être contraire aux intérêts du peuple, les protège et les favorise; et comme c'est

toujours à de tels intérêts que je donne la primauté dans mon cœur, je commencerai par démontrer, en peu de mots, l'exactitude de ma dernière proposition.

On auroit tort de croire que, dans un espace de temps donné, les hommes obligés, par l'inégalité des propriétés, à vivre du travail de leurs mains, eussent plus de moyens d'améliorer leur situation, si, par les lois de religion, ils n'étoient pas dans l'obligation de cesser, chaque semaine, ce travail pendant un jour.

Il faut, pour apercevoir cette vérité, examiner d'abord quelle est aujourd'hui la base de la mesure des salaires : elle ne consiste point dans une proportion réelle entre le travail et sa récompense. En effet, si l'on consultoit uniquement les lumières de la raison et de l'équité, personne, je crois, n'oseroit prononcer que le plus étroit nécessaire physique fût le véritable prix d'un travail fatigant et pénible qui commence à l'aube du jour, et ne finit qu'au coucher du soleil : on ne pourroit soutenir, qu'entouré de son luxe, et au sein d'une molle oisiveté, le riche ne dût accorder aucune autre rétribution à ceux qui vouent leur temps et leurs forces à grossir ses revenus, et à multiplier ses jouissances. Ce n'est

donc point sur des principes et des rapports établis par une raison naturelle ou réfléchie que le salaire de la multitude des hommes a été fixé; c'est un traité de force et de contrainte qui dérive uniquement de l'empire de la puissance, et du joug que la faiblesse est obligée de subir. Le possesseur d'un vaste domaine verroit toutes ses richesses s'évanouir, si des serviteurs nombreux ne venoient pas labourer ses terres, les remuer d'un bras vigoureux, et rapporter dans ses greniers les productions diverses qu'ils recueillent pour lui chaque année : mais, comme le nombre des hommes sans propriétés est immense, leur concurrence et le besoin pressant qu'ils ont de travailler pour vivre les obligent à recevoir la loi de celui qui peut, au sein de l'aisance, attendre paisiblement leurs services; et il résulte de ces relations habituelles entre le riche et le pauvre, que le salaire de tous les travaux grossiers est constamment réduit au terme le plus extrême, c'est-à-dire à la récompense suffisante pour satisfaire journellement aux besoins les plus indispensables.

Ce système posé, s'il étoit possible que, par une révolution de la nature l'homme vécût et conservât ses forces, sans destiner chaque jour quelques heures au repos et au sommeil,

il est hors de doute qu'on lui demanderoit en peu de temps un travail de vingt heures, pour le même prix accordé maintenant à un travail de douze.

Or, par une assimilation parfaite à l'hypothèse que je viens de présenter, supposé qu'une révolution morale permit à tous les ouvriers de travailler sept jours de la semaine, il est hors de doute qu'en peu de temps on exigeroit d'eux le travail de ces sept jours pour le même prix accordé maintenant au travail de six; et ce nivellement s'exécutoit par la baisse successive du prix de la journée. La classe de la société qui, en usant de sa puissance, a réglé les salaires actuels, non sur des rapports indiqués par la raison et par l'équité, mais sur la valeur des besoins indispensables d'un homme de peine, cette même classe, si éclairée sur ses intérêts, sauroit bien apercevoir que le peuple, avec un jour de gain de plus par semaine, pourroit souscrire à la diminution d'un septième sur le prix de sa main-d'œuvre, et conserver en même temps son ancien état. Ainsi, dans les premiers temps, il est vrai, et avant que la révolution fût complète, tous ceux qui vivent du travail de leurs mains, croiroient avoir acquis une ressource nouvelle, et verroient momentanément leurs

bénéfices augmentés, mais ils ne tarderoient pas à être ramenés à leur précédente fortune; car il en est des rapports de l'ordre social comme des lois d'équilibre du monde physique où tout se combine, se range et prend son assiette d'après les lois immuables de la proportion des forces.

Les hommes dénués de propriété, après avoir été trompés quelque temps, ne gagneroient donc qu'un accroissement de travail à l'abolition du jour de repos; et comme cette vérité ne se présente pas naturellement à l'esprit, on doit considérer comme un service essentiel de la religion, d'avoir garanti le plus grand nombre des hommes d'un degré d'oppression au-devant duquel ils seroient allés eux-mêmes aveuglément, s'ils avoient été libres de faire un choix.

Les travaux journaliers d'une des classes de la société surpassent la mesure raisonnable de ses forces, et avancent les jours de sa décrépitude; il étoit donc d'une nécessité absolue que le cours habituel de ces travaux fût de temps en temps suspendu; mais comme le peuple, environné de besoins de tout genre, doit être séduit par la plus légère apparence d'un nouveau profit; il falloit encore pour son bonheur, que l'interruption de ses

fatigues, fixée par un devoir religieux, ne lui parût pas le prix volontaire d'un sacrifice de fortune, et ne lui laissât pas de regrets. Enfin, il se complaît dans ces époques qui, de sept jours en sept jours, apportent un petit changement à son genre de vie; et il a besoin de ce changement pour n'être pas attristé par une suite continuelle et monotone des mêmes occupations et des mêmes efforts. Aussi, quand on prétendrait subtilement que le peuple est moins heureux dans son jour de repos que dans ses jours de travail, il seroit au moins vrai que ces derniers sont adoucis par la perspective de l'autre : il est des hommes si malheureux, si étroitement circonscrits dans leurs sentimens d'ambition, que la plus petite variété leur tient lieu d'espérance. Il me semble encore qu'il se glisse dans le cœur des gens du peuple quelques pensées propres à relever un peu leurs sentimens abattus, lorsqu'un jour par semaine ils se revêtent d'un habit qui les rapproche extérieurement des autres citoyens; lorsque ce jour ils sont maîtres absolus de leur temps, et peuvent se dire ainsi quelquefois : Et moi aussi, je suis libre. (*)

(*) Ces diverses réflexions sont d'autant plus néces-

Je dois maintenant examiner la seconde proposition que j'ai indiquée.

Vous avez fait voir, me dira-t-on, que la multiplication des jours de travail occasionneroit une réduction dans le prix de la main-d'œuvre ; ainsi, l'on a droit de vous demander si un pareil résultat ne favoriseroit pas le commerce, et ne contribueroit pas de cette manière à l'accroissement de la force politique. Sans doute, on peut considérer sous ce point de vue la diminution du prix de l'industrie ;

saires dans le lieu où je vis, que depuis peu de temps on se permet, à Paris, de faire travailler les ouvriers le dimanche : on voit cette pratique publiquement mise en usage au nouveau pont qui se construit sur la Seine, comme si un ouvrage de simple commodité étoit tellement pressé, que toutes les lois dussent être dédaignées pour en hâter l'exécution. Les ouvriers, dira-t-on, sont fort contents de gagner une journée de plus par semaine. Sans doute, en ne voyant que l'instant présent, ils ont raison de penser ainsi ; mais c'est au gouvernement à considérer dans un plus grand espace les intérêts de cette partie de la société, qui est partout si aveugle, ou si bornée dans ses calculs ; et les chefs de l'Église doivent examiner aussi si le changement subit d'un usage ancien parmi les hommes, ne peut pas faire naître l'idée d'un affoiblissement dans l'esprit religieux. Les nations où cet esprit s'est le mieux conservé, ont le plus grand respect pour l'institution du jour de repos.

mais la force politique étant toujours une idée relative, et qui dérive d'une comparaison ou d'un rapport avec les autres états souverains, cette force ne peut jamais être augmentée ni diminuée par une circonstance commune à tous les pays de l'Europe. Le royaume qui, dans sa barbare ambition, aboliroit le jour du repos établi par les lois de la religion, se procureroit probablement un degré de supériorité, si seul il adoptoit un pareil changement; mais au moment où tous les souverains suivroient cet exemple, les proportions anciennes, qui fixent aujourd'hui les avantages respectifs des diverses nations commerçantes, ne seroient point altérées. Cependant le même raisonnement doit servir à faire connoître qu'un pays où les temps d'inaction sont trop multipliés, a nécessairement un désavantage politique, relativement aux états où le dimanche et les époques solennelles sont les seuls jours de repos prescrits par la religion du pays, et autorisés par les lois du gouvernement.

Concluons de ces diverses observations, que loin de faire un reproche aux opinions religieuses du jour de repos consacré chaque semaine au culte public, on doit reconnoître avec plaisir qu'une telle institution est deve-

nue un acte précieux de bienfaisance envers cette classe nombreuse des habitans de la terre, la plus digne d'intérêt et de protection ; envers cette classe à qui l'on demande tant, et à qui l'on rend si peu ; envers cette classe infortunée, dont la jeunesse et l'âge mûr sont dévorés par les riches, et que l'on abandonne à elle-même quand le moment est venu où elle n'a plus de forces que pour prier et pour verser des larmes.

CHAPITRE X.

Observation sur une circonstance particulière du culte public.

IL ne suffit pas que les chefs de l'état soient persuadés de l'influence des opinions religieuses sur la morale et sur le bonheur des hommes ; ils doivent encore s'occuper des moyens les plus propres à entretenir cette action salutaire ; et, sous un pareil rapport, toutes les parties du culte public deviennent de la plus grande importance. Élevé dans une religion où l'on a cru se rapprocher des premières idées du christianisme, en adoptant sur plusieurs points des principes différens de la foi catholique, je ne pourrois, sans manquer de sagesse, approfondir aucune des questions qui divisent les deux églises ; je le ferois même sans utilité, tant nous sommes disposés à rapporter aux préjugés de naissance les idées qui appartiennent le plus aux sentimens et à la pensée d'un homme en particulier : nous aimons à juger de tout par de grands traits ; cette manière soulage notre paresse, mais elle nous écarte souvent de la vérité. Il me semble ce-

pendant que les esprits sont assez éclairés aujourd'hui pour qu'il soit permis d'inviter les chefs de l'Église et du gouvernement dans les pays catholiques, à examiner attentivement s'il n'est pas temps de faire un plus grand usage de la langue vulgaire, et si l'on n'est pas averti par la dégradation sensible des mœurs d'apporter quelque changement à cette partie du service divin.

Ce n'est qu'au milieu de la grand'messe qu'on adresse aux habitans des campagnes quelques exhortations dans leur langue : il étoit naturel de considérer ce moment comme le plus propre à disposer les esprits au respect et à l'attention ; mais peut-être que la pompe même d'une auguste cérémonie, en saisissant fortement l'imagination, distrait les gens du peuple de l'importance des autres parties du culte divin ; et il n'est pas rare, dans plusieurs campagnes, de voir beaucoup d'hommes sortir de l'église pendant le prône, et y rentrer à l'instant de la consécration.

Je crois aussi que les prières publiques devroient être constamment en langue vulgaire ; car, susceptibles si facilement d'un mouvement sensible, et d'une onction touchante, il n'est aucun discours religieux qui sympathise davantage avec la foiblesse humaine ; et comme

elles se servent de nos besoins et de nos inquiétudes pour nous élever à l'Être suprême, elles font choix du meilleur de tous les liens pour captiver la multitude.

Je dois faire observer encore qu'une partie des gens de campagne, surtout dans certaines saisons de l'année, n'assistent qu'à la messe du matin, et alors ils sont témoins simplement d'une cérémonie religieuse (*). Cependant, si l'usage et la liberté de travailler le dimanche s'étendoient davantage, le peuple des campagnes, se bornant de plus en plus à cette première messe, n'entendrait dans toute l'année ni discours instructif, ni lecture édifiante, ni prière dans sa propre langue.

Il y a sûrement quelque chose à changer dans ces institutions religieuses, pour les faire servir plus efficacement au soutien de la morale, et à la consolation de la plus nombreuse partie de la race humaine. Le peuple des campagnes, dont les travaux composent notre richesse, doit être soigné avec une inquiétude paternelle; et puisqu'il n'est point exposé aux passions déréglées qui trouvent un aliment dans les villes, puisque des moyens doux et

(*) Cette messe est communément une messe basse.

sages suffiroient encore pour l'entretenir dans l'habitude de ses devoirs , les chefs de l'Église et de l'état ont à répondre en quelque manière de ses mœurs et de ses inclinations.

CHAPITRE XI.

Que la seule idée d'un Dieu suffiroit pour servir d'appui à la morale.

APRÈS avoir montré que la morale a besoin d'un appui surnaturel, on a droit d'attendre de nous que nous cherchions à développer les rapports intimes et immédiats qui unissent ensemble l'amour de la vertu, l'observation de l'ordre et les opinions religieuses. J'essaierai donc d'approfondir une si importante question ; et pour arriver à la vérité, je suivrai d'abord le cours de ces sentimens simples, et de ces pensées primitives qui peuvent guider l'esprit et le cœur de l'homme, dans quelque pays et sous quelque climat que le ciel l'ait fait naître.

Je n'ai pas besoin de le dire : c'est à la seule idée d'un Dieu qu'il est facile d'unir toute la législation morale et le système entier de nos devoirs.

L'univers, nonobstant sa magnificence et son immensité, seroit semblable au néant, si son auteur suprême ne l'avoit pas peuplé d'êtres intelligens et sensibles, capables de

contempler tant de merveilles , et d'être heureux par elles ; mais les facultés dont nous sommes doués , la conscience que nous en avons , la liberté qui nous sert à en faire usage , tout nous annonce que nous sommes unis à une grande combinaison , et que nous avons un rôle à jouer dans la vaste scène du monde.

La raison la plus simple et la plus ressemblante à un instinct, eût suffi pour nous mettre en état de veiller sur notre être physique , et pour nous tenir concentrés dans le sentiment de nous-mêmes ; il n'en eût pas fallu davantage pour une si petite administration. Ainsi, quand je vois notre esprit susceptible d'une perfection continuelle, quand je vois les hommes jouir du singulier pouvoir de s'entre-aider et de se communiquer leurs idées, quand je fixe mon attention sur nos inclinations sociales et sur toutes les qualités relatives qui composent notre nature , je ne puis m'empêcher de penser que nous avons un plan de conduite à suivre envers les autres, je ne puis m'empêcher de croire que dans notre passage sur la terre, nous avons des ménagemens à observer, des obstacles à vaincre, des sacrifices à faire, et des obligations à remplir.

Les hommes semblent donc guidés vers la morale par les plus beaux dons de la nature, et par tout ce qu'ils ont en eux de sublime; mais on doit remarquer comme un rapprochement singulier, que leurs besoins aussi et leur extrême foiblesse les conduisent au même but.

Quel est en effet le mouvement dont je suis animé, quand je réfléchis sur les lois impérieuses auxquelles je me trouve asservi, et quand j'arrête mes regards sur le spectacle étonnant de grandeur et de magnificence dont on m'a rendu le témoin? Frappé d'un pareil contraste, j'élève sans cesse mon âme vers le souverain maître des événemens, et je suis entraîné par instinct et par un sentiment raisonné, à lui adresser mes prières. Il semble au malheureux qu'il faut si peu de chose pour le délivrer du danger qui le menace, et pour éloigner la douleur dont il est tourmenté, qu'à l'aspect de tant de prodiges au-dessus de son entendement, il implore, il invoque la compassion de celui dont la formidable puissance éclate de toutes parts. Mais pourrai-je imaginer que cet Être suprême ne soit un Dieu que pour moi? pourrai-je penser que seul je sois sous sa protection? que seul je sois digne de son intérêt et de sa bonté? Cependant, si

les hommes, mes semblables, partagent avec moi les droits que je réclame, les espérances que je conçois, comment oserai-je demander d'être préservé d'un mal que je veux faire aux autres? comment oserai-je solliciter la bénédiction du ciel sur mes entreprises, quand je médite un moyen de traverser injustement celles d'autrui? comment formerai-je des vœux pour être affranchi d'un joug qui m'accable, lorsque j'exerce envers mes inférieurs les vexations les plus tyranniques? Ainsi, le mécontentement de son propre état, la crainte de l'avenir, l'irritation entretenue par l'infortune, tous ces sentimens qui engagent à troubler l'ordre social, prennent un autre caractère, ou se modifient du moins sensiblement, lorsque, dès ses premières peines, l'homme peut s'élever à Dieu par ses vœux, et que cependant il n'ose le faire avec un cœur souillé par des intentions criminelles.

Ce n'est pas seulement la prière qui nous ramène vers la morale; une autre communication avec l'Être suprême nous conduit au même but : c'est le sentiment de la reconnaissance. L'homme, persuadé de l'existence d'une souveraine puissance, et qui se plaît à rapporter à la protection divine ses succès et son bonheur, ressent en même temps le besoin

d'exprimer sa gratitude; et ne pouvant rien pour celui qui est au-dessus de tout, il cherche à se former une idée des perfections de cet Être suprême, afin d'apprendre à discerner le système de conduite le plus conforme aux traits distinctifs de ce beau modèle. Et d'abord, quelles réflexions s'emparent de notre esprit, quels mouvemens agitent nos âmes, lorsque nous contemplons l'univers? Nous admirons avec respect cette magnifique harmonie qui est le résultat incompréhensible d'une multitude innombrable de forces et de propriétés différentes : frappés de ce vaste ensemble, où l'on découvre un accord si parfait, comment ne serions-nous pas entraînés à considérer l'ordre comme un des signes distinctifs de la sagesse et de la volonté du maître du monde? Et comment ne croirions-nous pas lui rendre un culte en faisant usage, dans le même esprit, de la liberté intelligente dont il nous a fait don? Alors, dans la composition de l'architecture sociale, cette œuvre qui nous a été confiée, nous chercherons à nous pénétrer des idées de sagesse et de proportion dont le spectacle de la nature nous présente un si grand exemple; alors, dans l'établissement des rapports qui unissent les hommes entre eux, nous étudierons avec soin les lois de

l'ordre moral, et nous les trouverons toutes fondées sur cette réciprocité de devoirs, qui soumet à un mouvement régulier le choc et l'explosion des divers intérêts personnels : enfin, l'idée d'un Dieu, créateur, régénérateur et conservateur de l'univers, par des lois invariables, et par un enchaînement continu des mêmes causes et des mêmes effets, semble nous appeler à la conception d'une morale universelle qui, en imitation des ressorts inconnus du monde physique, soit comme le lien nécessaire de cette succession d'êtres intelligens qui, toujours avec les mêmes passions, viennent, passent et reparaissent sur la terre, pour se chercher ou se fuir, s'entraider ou se nuire, selon la force ou la faiblesse du nœud qui les unit, et selon la sagesse ou la déraison des lois et des principes qui dirigent leurs opinions.

L'étude attentive de l'homme et de sa nature doit contribuer à nous affermir dans l'idée que nous venons d'indiquer. On ne peut en effet considérer la prodigieuse différence qui existe entre les esprits et parmi les caractères; on ne peut arrêter son attention sur le terme extrême auquel cette différence peut être portée par la perfectibilité dont ils sont inégalement susceptibles; on ne peut enfin réfléchir sur

une pareille constitution sans être conduit à penser que le contre-poids de ces moyens extraordinaires de force et d'usurpation, doit provenir de l'empire de la raison, de cette autorité singulière qui peut seule établir entre les hommes des rapports de justice et de convenance propres à entretenir l'équilibre et l'harmonie au milieu de tant de disparités : c'est ainsi que le respect pour la morale semble faire évidemment partie des vues générales et de l'idée primitive du suprême ordonnateur de l'univers. Et quel plaisir ne trouve-t-on pas dans la persuasion que le culte de la vertu, que l'observation des lois d'ordre nous offrent le moyen de plaire à notre divin bienfaiteur ! C'est la seule espérance que nous avons de pouvoir concourir, dans notre faiblesse, à l'exécution de ses grandes pensées ; et entourés de tant de biens, environnés de tant de signes d'une protection particulière, quel prix ne devons-nous pas attacher à ce moyen de communication et de correspondance avec le souverain auteur de notre existence ? Ainsi donc, les hommages de reconnaissance et d'adoration que nous rendons à la Divinité nous ramènent à un sentiment de respect pour les lois de la morale ; et ce sentiment, à son tour,

sert à entretenir continuellement en nous l'idée d'un Être suprême.

Indépendamment des réflexions que nous venons de présenter, la morale, considérée dans toute son étendue, a besoin d'être affermie par cette disposition de l'âme qui nous attache au bonheur des autres ; et c'est encore dans une des plus éclatantes perfections de la Divinité que nous trouvons le premier modèle de ce précieux sentiment. Ou, l'on ne peut en disconvenir : ou notre existence ne tient à aucune cause, ou nous la devons à la bonté d'un Être suprême. La vie, ou le dira sans doute, est un mélange de peines et de plaisirs : mais, si nous sommes justes, nous conviendrons que les momens où elle cesse de nous paroître un bienfait, ne sont épars qu'à grande distance dans le cours de nos années : la jeunesse, cet âge qu'une si grande partie du genre humain ne franchit jamais, considère l'existence comme le plus doux des enchantemens ; et les autres saisons de la vie nous offrent des plaisirs moins animés, sans doute, mais qui s'accordent davantage avec les progrès de nos lumières et l'accroissement de notre expérience.

Il est vrai que pour s'affranchir d'un senti-

ment de reconnoissance , on se demande souvent : Qui de nous voudroit revivre , à condition de parcourir une seconde fois sa carrière , et de retourner pas à pas sur les mêmes traces ? La réponse à une semblable question ne sauroit fixer notre jugement sur le prix du bienfait que nous avons reçu ; car lorsque nous regardons la vie en arrière , nous la voyons dépouillée de ses deux principaux ornemens , la curiosité et l'espérance ; et ce n'est point dans cet état qu'elle nous a été donnée , et que nous en avons joui .

Il est peut-être hors de notre pouvoir de nous replacer , par la pensée , dans les situations où l'imagination faisoit un de nos délices ; c'est un souffle léger qui ne s'attache point à notre mémoire : il faut croire au bonheur de l'existence , parce que nous envisageons avec effroi le moment où nous serons forcés d'y renoncer : mais comme ce bonheur est composé des plaisirs présens et de ceux en plus grand nombre qui tiennent à l'aspect de l'avenir , nous cessons d'être de bons juges du prix de la vie , quand cet avenir ne se présente plus à nos yeux que sous la forme du passé ; car nous ne saurions apprécier , avec un souvenir languissant , ce que nous avons aimé dans nos momens d'espérance .

Les maux physiques ne sont ni le but, ni la condition de notre nature ; ils en sont l'accident : le bonheur de l'enfance , qui nous montre dans sa première pureté l'ouvrage de la Divinité , indique visiblement la bonté de cet Être suprême ; et comment ne croirions-nous pas que nous devons notre origine à une intention bienfaisante ; puisque c'est le désir du bonheur qui nous a été donné pour servir de mobile à toutes nos actions ? Ah ! que nous parlerions mieux de la vie , si nous n'en avions pas corrompu les douceurs par des sentimens factices , que nous avons substitués à notre nature ; si nous n'avions pas voulu soumettre tant de choses réelles à l'orgueil et à la vanité ; et si , au lieu de nous entre-aider tous pour être heureux , nous ne nous étions pas occupés essentiellement d'enchaîner les autres à notre fortune , et de les tenir au-dessous de nous ! Sans doute quelques peines se mêlent à notre admirable existence ; mais combien n'en est-il pas que le monde , dans sa beauté simple , ne nous eût jamais fait connoître ! Rapprochons-nous de la plus grande des pensées , et nous serons moins serrés contre les objets de jalousie qui nous oppressent et qui nous tourmentent.

C'est à l'aspect de quelques événemens éparés ;

c'est dans quelques circonstances particulières que nous élevons des doutes sur la bonté du Dieu de l'univers : mais nous la retrouvons , cette bonté , toutes les fois que nous rapprochons les détails qui nous blessent du grand ensemble dont ils font partie ; nous découvrons alors que les malheurs dont nous sommes si promptement offensés ; sont une simple dépendance d'un système général , où tous les caractères d'une bienfaisance intelligente sont évidemment tracés. Il faut donc chercher dans cette vaste ordonnance les intentions du souverain auteur de la nature ; c'est là qu'est son esprit ; c'est là qu'est sa pensée ; et en nous livrant à une pareille méditation , nous reviendrons toujours à un sentiment de respect et de reconnaissance. Cette idée simple est fort étendue dans ses applications ; il me semble surtout qu'elle nous sert de consolation dans les maux de la vie ; l'homme qui s'en pénètre peut se dire à lui-même : Les peines passagères auxquelles je suis soumis sont peut-être un des effets inévitables de cette harmonie universelle, la plus généreuse et la plus étendue de toutes les conceptions. Ainsi , dans les instans où je me plains de mon sort , je ne dois point , pour cela , me croire abandonné ; je ne dois point faire un reproche à celui dont

l'infinie sagesse est présente à mes yeux , à celui dont les lois générales m'ont paru si souvent l'expression sensible d'une véritable bonté.

C'est en vain , dira-t-on , c'est en vain que vous voudriez nous occuper de ces considérations : nous nous en tenons à remarquer que notre bonheur sur la terre est au moins fort inférieur à la destinée dont notre imagination se forme aisément le tableau , et nous ne saurions reconnoître dans une disposition semblable la réunion de perfections qui doit être l'attribut d'un Être suprême.

Cette objection est présentée sous différentes formes dans les écrits de tous les ennemis des opinions religieuses , et l'on en tire des conséquences , tantôt contre la bonté de Dieu , tantôt contre sa puissance , et tantôt aussi contre sa sagesse ou son esprit de justice. Il faudroit , pour résoudre évidemment de pareilles difficultés , être en état de se former une idée de la perfection d'un Être infini : mais , dans toutes nos tentatives , nous ne faisons autre chose que porter à l'extrême chacune des qualités dont nous avons un premier sentiment ; au lieu que la perfection dans les œuvres du Créateur consiste peut-être dans une sorte de gradation et d'harmonie dont

nous ne pouvons ni embrasser , ni pénétrer le secret ; et nous devons d'autant plus nous défier du procédé que nous employons pour juger de l'essence de la Divinité , qu'en nous bornant seulement à concilier ensemble sa souveraine puissance et sa parfaite bonté , nous ne fixerions jamais le terme où ces deux propriétés se trouveroient en équation : car après avoir épuisé toutes les suppositions , on demanderoit encore pourquoi le nombre des êtres sensibles et susceptibles de bonheur n'est pas plus étendu ; on demanderoit pourquoi chaque grain de sable n'est pas un de ces êtres , pourquoi même il n'en contient pas un nombre égal à cette subdivision à l'infini dont nous nous formons l'idée ; enfin , d'extrême en extrême , et toujours en arguant de la souveraine puissance , la moindre matière inanimée , le moindre vide dans la nature , paroîtroient une limite à la bonté de l'Être suprême. On voit ainsi jusques à quel point on peut s'égarer , quand on abandonne les sentimens simples et rapprochés de nous , pour les vagues excursions de l'esprit métaphysique.

Il me semble qu'à défaut d'autres indices , c'est de la puissance de Dieu qu'on tireroit une démonstration de sa bonté ; car cette

puissance nous avertit à chaque instant que si le souverain maître du monde eût voulu le mal des êtres sensibles, il auroit eu, pour remplir cette intention, des moyens aussi rapides que multipliés. Il n'avoit besoin, ni de créer des mondes, ni de les faire briller d'une pompe éclatante; un gouffre épouvantable et des ténèbres éternelles eussent suffi pour accumuler ensemble des êtres infortunés, et pour jouir du sentiment de leurs peines. Mais éloignons ces affreuses images, et laissons-nous aller aux mouvemens d'une juste reconnaissance; nous nous empresserons alors à rendre hommage à ce caractère ineffaçable d'amour et de bonté que nous voyons empreint dans toute la nature. Une puissance inconnue ouvre nos yeux à la lumière, et nous admet au spectacle des merveilles de l'univers: elle éveille en nous ces sens enchanteurs qui nous instruisent les premiers du charme de notre existence; elle nous enrichit de ces dons intellectuels, qui rassemblent autour de nous, et les âges passés, et les temps à venir; elle nous confie de bonne heure un empire et une domination, en nous investissant de ces deux sublimes facultés, la volonté et le libre arbitre; enfin, elle nous rend sensibles au doux plaisir d'aimer et d'être aimés; et lorsque,

par l'effet d'un plan général, dont nous ne pouvons juger qu'imparfaitement, elle répand çà et là quelques peines sur la route de notre vie, elle semble vouloir les adoucir en nous montrant toujours l'avenir à travers le voile ingénieux de l'imagination et de l'espérance. Serait ce donc sans aucun intérêt, serait-ce donc sans aucune bonté, que ce magnifique système auroit été conçu, et qu'un superbe enchaînement de merveilles et de prodiges serviroit à le consacrer ? Que serions-nous donc aux regards de l'Éternel, s'il ne savoit point aimer ? Ce n'est pas nous qui ornons son majestueux univers ; ce n'est pas nous qui faisons lever le soleil, et qui prétons à l'aurore ses magnifiques couleurs ; ce n'est pas nous qui couvrons la terre de ses brillantes parures ; ce n'est pas nous qui faisons mouvoir les globes célestes dans l'espace immense des airs ; ce n'est pas nous non plus qui assistons aux conseils du maître du monde, et qui lui faisons part de notre sagesse : nous ne serions donc rien à ses yeux, s'il étoit indifférent à notre reconnaissance, et s'il ne prenoit aucun plaisir au bonheur de ses créatures.

Enfin, quand nous détournerions notre attention de tant de signes frappans de la bonté de Dieu, quand ils seroient tous effacés de

notre mémoire, nous trouverions encore au fond de notre cœur un indice suffisant de cette vérité consolante; nous verrions que nous sommes nous-mêmes bons et aimans, quand nul intérêt passionné ne vient nous pervertir, et nous serions conduits à penser qu'une pareille inclination, dans un être qui a tout reçu, qui ne tient rien de ses propres forces, doit être nécessairement l'empreinte d'une nature divine, la seule qui soit un éternel modèle. C'est pour glorifier ce sentiment, que nous devons le rapporter sans cesse à l'idée d'un Être suprême; car il y a, n'en doutons point, une correspondance d'instinct et de réflexion entre nos vertus et les perfections de celui qui est l'origine de toutes choses; et pourvu que nous ne résistions point à nos mouvemens naturels, nous apercevrons de ces mêmes perfections tout ce qui suffit pour exciter notre culte et notre adoration, et tout ce qu'il faut surtout pour servir d'exemple à notre conduite, et de principe à notre morale.

Je dois maintenant examiner quelques objections importantes; car, pourquoi craindrois-je de les présenter? L'amour-propre de système et d'opinion ne peut exister, en traitant un sujet sur lequel tant d'autres ont passé, et qui appartient également à tous les

hommes. Seulement il est permis, en cherchant la vérité, de désirer avec ardeur de la trouver réunie aux sentimens qui font notre bonheur, et aux principes qui font le fondement de l'ordre public.

On convient, dit-on, qu'il est plusieurs perfections de l'Être suprême, dont l'étude et la connoissance doivent servir de soutien aux lois de la morale; mais une des propriétés essentielles de l'essence divine renverse tout cet édifice; c'est la prescience infinie: car, si Dieu connoît à l'avance ce que nous ferons, il s'ensuit que toutes nos actions sont irrévocablement déterminées, et qu'ainsi l'homme n'est point libre. Cependant, si telle étoit sa condition, il ne paroîtroit susceptible ni de blâme ni de louange; il ne devrait avoir aucun moyen de plaire ou de déplaire à l'Être suprême; et les idées de bien et de mal, de vice et de vertu, seroient absolument chimériques. Je ferai d'abord à cette objection une réponse très-simple, mais très-décisive: c'est que si, contre toute apparence, on parvenoit à me persuader qu'il existe une contradiction absolue entre la liberté de l'homme et la prescience universelle de la divinité, c'est sur la nature et l'étendue de cette prescience que se tourneroient mes doutes; car forcé de choisir,

je me défierois plutôt d'un jugement de mon esprit, que d'une opinion dont un sentiment intime m'auroit donné la persuasion. C'est par ces mêmes considérations qu'il sera toujours impossible de prouver aux hommes qu'ils ne sont pas libres : on ne sauroit en effet essayer d'y parvenir qu'à l'aide du raisonnement ; et le raisonnement étant déjà un commencement d'art, une sorte de combinaison extérieure de la réflexion, ce moyen, en quelque manière hors de nous, ne sauroit suffire pour détruire notre croyance à une faculté qui est en nous, et qui semble même la première dont nous ayons eu la conscience et la perception.

Nous éprouvons distinctement les limites de nos facultés dans les efforts que nous faisons pour acquérir une juste idée de la prescience divine : nous supposons bien que Dieu prévoit avec certitude ce que nous conjecturons confusément ; et en reculant sans fin toutes les bornes qui se présentent à notre esprit, nous proportionnons, en imagination, les connoissances du Créateur à l'immensité de l'espace, et à l'infinité des temps ; mais au-delà de ces idées vagues et communes, nous nous égarons dans toutes nos spéculations. Comment en effet, nous qui ne connoissons pas la nature de notre âme, pourrions-nous

déterminer l'essence de la prescience divine ? comment pourrions-nous connoître si cette prescience est l'effet d'un calcul rapide de la part de celui qui embrasse d'un coup d'œil les rapports et les effets de toutes les causes morales et physiques ? comment pourrions-nous discerner si cette prescience est, pour un être infini, distincte de la simple science ? comment pourrions-nous connoître si cet Être, par une propriété hors de notre conception, n'est pas avant et après les événemens ; s'il n'est pas, en quelque manière, le temps intellectuel ; et si nos divisions de siècles et d'années ne disparaissent pas devant son immobile existence et son éternelle durée ?

Il résulte cependant de ces réflexions, que dans les liens de l'ignorance où nous sommes tenus, nous ne pouvons jamais particulariser la prescience divine, et qu'ainsi nous sommes réduits à examiner si cette prescience, considérée d'une manière générale, est incompatible avec la liberté des hommes.

On ne sauroit, ce me semble, adopter une pareille opinion. Ce n'est pas la prescience qui détermine les événemens futurs ; car la simple connoissance de l'avenir ne fait pas l'avenir. Ce n'est pas la prescience qui nécessite les actions des hommes, parce qu'elle ne change,

point l'ordre naturel des choses; mais tous les événemens futurs sont fixes, soit qu'ils soient prévus, soit qu'ils ne le soient pas; car la contrainte et la liberté conduisent également à un terme positif: ainsi, tout ce qui arrivera est aussi immuable que ce qui est arrivé, puisque le présent a été hier le futur, comme il sera demain le passé. Il est donc sûr, abstraitement, qu'un événement prévu ou imprévu aura lieu dans tel temps: mais si la liberté n'est point contrariée par cette certitude inévitable, comment le seroit-elle, parce qu'il existeroit un Être qui seroit instruit à l'avance de la nature précise de cet événement? On peut donc dire avec vérité, que la connoissance de l'avenir n'est pas plus un obstacle à la liberté, que le souvenir du passé; et les prophéties, comme l'histoire, sont de simples récits dont la place n'est pas la même dans l'ordre des temps, mais qui tous également, ne créant point les événemens, ne contraignant point les volontés, ne sauroient rendre la pensée esclave, ni assujettir les hommes aux lois de la nécessité.

On conviendra, cependant, que si la prescience étoit fondée sur une possibilité de calculer les actions des hommes comme les mouvemens d'une machine organique, la li-

berté n'existeroit point; mais alors ce ne seroit pas la præsence qui s'opposeroit à cette liberté, ce seroit notre qualité d'automate; car, avec une telle constitution, nous serions sans liberté, lors même qu'un Être suprême n'auroit pas la connoissance de l'avenir.

C'est en vain que pour nous convaincre de notre servitude, on nous représente comme soumis nécessairement à l'impulsion des divers objets extérieurs, et que parmi ces objets on comprend encore tout ce qu'il y a de plus fin dans les idées morales, en les réunissant sous le nom général de motifs, et en donnant ensuite à ces motifs une force physique à laquelle nous sommes tenus d'obéir. Mais, pour être libre, faut-il donc que nous agissions sans motifs? C'est bien alors que nous serions évidemment une œuvre mécanique. Il n'est pas douteux que dans toutes nos actions nous ne soyons déterminés par une raison, un goût, un sujet de préférence; mais c'est notre esprit qui s'empare de ces diverses considérations, et qui les balance, les compare, les modifie; c'est notre esprit qui écoute les conseils de notre vertu, et qui répond au langage de nos passions; c'est lui qui, pour s'éclairer, emprunte de notre mémoire le secours de l'expérience : c'est donc notre esprit

qui prépare, qui compose, qui perfectionne ce que nous appelons nos motifs ; et c'est d'après cette élaboration intérieure que nous agissons. Il y a trop de suite, d'unité, d'harmonie dans notre pensée, pour qu'on puisse la présenter comme l'unique effet de tous les objets extérieurs, qui, sous la forme d'idées, viennent, sans ordre et sans concert, s'imprimer dans notre cerveau ; et jusqu'à ce qu'on nous fasse assister aux œuvres du chaos, nous croirons, avec raison, que partout où il y a cette unité, cette suite et cette harmonie, il y a une faculté capable de rassembler tout ce qui est éparé, et de réunir à un seul but et à un seul intérêt tout ce qui se mêle sans dessein et sans intention.

Une fois néanmoins qu'on est forcé de croire qu'il y a un maître, un chef à toutes nos perceptions, et que ce maître, en même temps, nous le sentons agir, comment parviendrait-on à nous persuader que ce n'est pas notre esprit qui remplit cette fonction au dedans de nous ? C'est donc en franchissant ses opérations qu'on nous dépouille de notre liberté, et qu'on suppose ensuite que notre volonté est le produit nécessaire de tous les objets extérieurs ; comme si c'étoient les couleurs, et non pas le peintre, qui composassent un

tableau. Cependant, si nous sauvons notre esprit de la dépendance à laquelle on voudroit le réduire, nos actions ne seront plus une simple obéissance à des mouvemens irrésistibles; car la liberté de notre pensée, c'est la nôtre.

Nous devons considérer nos sens comme des messagers qui rapportent à notre esprit de nouveaux sujets de réflexion; mais ils sont tellement subordonnés à cette partie sublime de nous-mêmes, qu'ils n'agissent, pour elle, que selon sa volonté : elle leur commande, tantôt de lui présenter le tableau des richesses de la nature, tantôt de parcourir assidûment les registres de l'esprit humain, tantôt de prendre l'équerre et le compas, pour lui rendre un compte exact de ce qu'elle désire connoître avec précision; quelquefois elle leur indique les moyens dont ils doivent se servir pour augmenter leur propre puissance; et quand elle veut se communiquer avec les hommes, quand elle veut s'adresser aux temps à venir, elle leur ordonne de perpétuer en caractères ineffaçables tout ce qu'elle a combiné mûrement, tout ce qu'elle a su découvrir, et tout ce qu'elle espère ajouter au trésor de nos connoissances. Est-ce là un maître, je le demande? ou est-ce un esclave de nos sens, un aveugle jouet de leurs caprices?

Il est encore une observation qui semble en contraste avec l'empire absolu qu'on voudroit accorder aux objets extérieurs sur la puissance généreuse de notre âme : c'est que dans le silence et l'obscurité de la méditation, l'action de notre esprit n'est point interrompue : nous éprouvons que nous avons le pouvoir de rappeler à notre attention nos idées passées, et que nous lions ces mêmes idées à la perspective de l'avenir, et aux diverses circonstances imaginaires dont nous composons ce tableau : notre pensée est donc le résultat, mais non pas l'ouvrage des objets extérieurs dont nous avons la faculté de prendre connoissance. Ces deux mots, ouvrage et résultat, qui, dans plusieurs acceptions, ont une grande ressemblance, offrent ici deux sens très-opposés ; et c'est en les confondant, que l'on favorise les objections contre l'existence de notre liberté. Nous ne pouvons former aucun jugement sans parcourir auparavant toutes les raisons propres à nous éclairer, et le *résultat* d'un semblable examen détermine notre volonté ; mais cet examen lui-même est l'*ouvrage* de notre esprit.

Enfin, tous les degrés qui conduisent au dernier terme de notre action intellectuelle, sont de simples antécédens, et non des motifs

absolus : il y a , dans les opérations de notre esprit , comme dans tout ce qui n'est point immobile , une suite de causes et d'effets ; mais cette suite , cet enchaînement , sont des caractères qui n'appartiennent pas plus à la nécessité qu'au libre arbitre.

En rendant ainsi à la grandeur de notre âme ce qui lui appartient , n'éprouve-t-on pas qu'on est plus près de la nature , qu'en adoptant tous ces systèmes et toutes ces explications , qui assimilent nos facultés intellectuelles aux oscillations régulières d'un pendule ? ou aimeroit-on mieux encore cette comparaison de nos idées avec des boules qui sortent de leurs niches pour frapper notre cerveau , lequel , par diverses ramifications , rend ce choc à notre volonté ? Je ne vois dans tout cela que des figures triviales , mises à la place de ces noms qui annoncent du moins par leur abstraction l'étendue indéfinie des idées qu'ils représentent , et le respect que ces idées méritent. Il est aisé d'appeler un motif une petite boule en mouvement ; il est aisé d'appeler une incertitude , ou un repentir , le choc , en sens contraire ; de cette première petite boule par une seconde , en attendant que l'arrivée d'une troisième forme une détermination , et que le concours de plusieurs

vers un même point excite enfin en nous une passion impétueuse ; mais qui ne voit qu'après avoir essayé d'avilir les fonctions de notre esprit par ces misérables comparaisons , l'énigme et la difficulté demeurent en leur entier ?

Enfin , si les méditations et les recherches de notre esprit , sur l'existence et la nature de notre liberté , ne nous présentent que des nuages et une obscurité impénétrable , n'est-il pas singulier qu'au milieu de ces ténèbres , nous rejetions tous les avertissemens de notre sentiment intime , les seuls qui nous expliquent avec clarté ce que nous voudrions en vain entendre par un autre moyen ? Que dirait-on d'un aveugle-né qui refuseroit de recevoir des instructions par la parole et les accents de la voix ? Ah ! que nous sommes mieux instruits de notre nature par ce sentiment , que par tous les raisonnemens métaphysiques ! il compose une partie intégrante de l'essence de notre âme ; et nous devons le considérer comme la saillie , en quelque manière , de l'incompréhensible organisation dont nous ne pouvons pénétrer le mystère. Un pareil enseignement , qui nous vient d'une main divine , est bien plus digne de confiance que les interprétations des hommes. Il est des se-

crets que la philosophie essaie en vain de nous expliquer ; tous ses efforts se ressentent de la nécessité où elle se trouve de chercher à représenter par des comparaisons ce qui est unique et sans ressemblance.

On diroit cependant que la nature, inquiète à l'avance des faux raisonnemens qui pourroient nous conduire à méconnoître le plus admirable de ses dons, a voulu répandre une lumière particulière sur l'existence de notre liberté, en composant notre propre vie de deux mouvemens très-distincts, dont l'un ne nous est point confié, et dépend d'une nécessité dont nous ignorons les lois ; tandis que l'autre est remis au seul gouvernement de notre raison : un semblable parallèle suffiroit pour nous éclairer, si nous cherchions simplement la vérité.

Spinoza, pour inspirer de la défiance sur les avertissemens qui nous viennent par nos sentimens intimes, dit qu'une girouette, soumise à divers mouvemens successifs, n'auroit en être la cause, si, à un moment même où ces mouvemens s'opèrent, elle en avoit la volonté. Que signifie un pareil argument, si ce n'est qu'on peut toujours supposer une fiction si parfaite, qu'elle équivaudroit à une réalité ? Mais par quelle intention bizarre d'un être

intelligent, ou même par quel assemblage fortuit d'une aveugle nature, l'homme auroit-il à chaque instant une volonté précisément conforme à chacune de ses actions, s'il n'y avoit pas dans cet ensemble une correspondance réelle?

On pourroit d'ailleurs opposer à l'hypothèse de Spinoza un autre raisonnement, qui tendroit à une fin absolument contraire : c'est que si la liberté la plus apparente peut n'être qu'une fiction, par l'effet d'une rencontre précise de notre volonté avec un mouvement ordonné, il est incontestable aussi qu'en supposant l'existence, ou la simple possibilité d'une liberté réelle, nous ne saurions en avoir un sentiment différent de celui que nous éprouvons ; et la liberté de Dieu même ne se présente pas à notre pensée sous une autre modification. Aussi est-il bien essentiel de remarquer que tandis qu'en réfléchissant sur nos facultés, nous nous formons aisément l'idée d'un degré supérieur d'intelligence, de science, de mémoire, de prévoyance et de toutes les autres propriétés de notre entendement, la liberté est la seule partie de nous-mêmes à laquelle nous ne saurions rien ajouter en imagination :

Je ne suivrai point dans d'autres subtilités

les raisonnemens que l'on fait sur la liberté ; ce n'est point à quelques hommes , mais à tous que j'ai l'ambition de parler , parce que c'est à tous que je voudrois être utile : ainsi , je m'arrêterai toujours aux réflexions principales , toutes les fois qu'elles me paroîtront suffisantes pour captiver l'opinion des bons esprits , et pour les attacher aux vérités importantes qui sont le plus sûr fondement du bonheur public. L'amour-propre peut suivre une question jusqu'à ses dernières extrémités , et placer ainsi sa petite gloire à amincir un fil sans le rompre ; car l'amour-propre , appliqué à de graves et profondes méditations , est déjà lui-même la plus grande des subtilités.

Continuons maintenant l'examen des autres argumens dont on se sert pour combattre les principes que nous avons établis. C'est en vain , disent plusieurs personnes , qu'on s'efforceroit de présenter l'opinion de l'existence de Dieu comme un appui réel des lois de la morale ; tout ce système croulera , si l'on ne montre pas en même temps comment ce Dieu punit et récompense.

J'observerai d'abord qu'une semblable objection ne peut faire une impression profonde ; qu'autant qu'elle se lie dans notre esprit à

des doutes sur l'existence d'un être suprême ; question que je ne traite point encore : car en supposant une conviction intime de cette dernière vérité, en supposant dans toute sa force l'idée d'un Dieu présent à nos pensées et à nos actions, je demande si, pour chercher à lui plaire, nous aurions besoin de connoître avec certitude l'époque où nous pourrions apercevoir des signes distincts de son approbation et de sa bienveillance ; je demande encore si, pour éviter d'encourir sa disgrâce, nous aurions besoin d'être instruits avec précision de la manière dont il nous feroit éprouver sa sévérité ? Non, sans doute, car en réfléchissant d'une manière générale sur les récompenses et les punitions qui peuvent émaner d'un être suprême ; frappés de sa grandeur, étonnés de sa puissance, l'idée vague de l'infini se présenteroit à nous, et cette idée si imposante suffiroit pour dominer nos sentimens, et pour fixer les principes de notre conduite. Nous nous garderions bien de proposer des conditions à celui qui nous a tirés du néant, et nous attendrions avec respect le moment où, dans sa profonde sagesse, il jugeroit à propos de se montrer à nous davantage. L'homme peut dire à l'homme : assurez-moi mon salaire ; il me le faut, un

tel jour, je le demande à telle heure; ils font échange de choses semblables; et c'est de l'emploi de quelques instans qu'ils exercent le trafic; mais dans les rapports de l'homme avec la Divinité, quels intervalles se présentent à nos regards! quelles inégalités paroissent de toutes parts! La créature et le Créateur, le néant et la vie, l'instant et l'éternité, l'atome imperceptible et l'Être infini qui remplit de son esprit toute la nature, voilà les contrastes qui viennent frapper notre entendement. Comment donc adapterions-nous à de telles proportions ces règles et ces prétentions que nous avons introduites dans nos petits intérêts et dans nos relations circonscrites? Vous demandez, pour ressentir le désir de plaire à l'Être suprême, qu'il répande à chaque instant de nouveaux dons sur ceux qui, par leurs sentimens et par leurs actions, vous paroissent dignes de ses bontés; et pour avoir la crainte de l'offenser, vous voulez que sans retard il punisse à vos yeux les méchans, et qu'il fasse tomber sur eux ses foudres vengeuses. Certes, je le crois, qu'à de telles conditions vous seriez de scrupuleux observateurs de ses volontés; vous vous faites esclaves pour bien moins; une espérance vague et des vœux indéterminés soutiennent auprès

des rois votre longue et servile constance ; vous pourriez en promettre autant, je le pense, au souverain maître du monde, si, pour vous récompenser ou vous punir, il ébranloit les lois de la nature, et dérangeroit à chaque instant l'ordre général qu'il a conçu.

Mais, ajoutez-vous, nous ne voyons point que Dieu se mêle en aucune manière des choses d'ici-bas. Vous ne le voyez point ! mais découvrez-vous mieux la puissance qui donne à l'univers le mouvement et la vie ? Ce n'est point parce qu'elle n'existe pas, cette puissance, c'est parce qu'elle est au-dessus de toute hauteur, que votre esprit ne peut ni la mesurer ni l'atteindre. L'on ne sait véritablement quels discours adresser à celui qui rejette l'opinion de l'existence d'un Dieu ; car, ce guide perdu, toutes les idées sont errantes, et n'ont d'autre lien que l'imagination la plus libre et la plus indépendante : mais si vous donnez au monde une origine, si vous supposez un Dieu créateur ou moteur universel, quels raisonnemens emploieriez-vous, pour nous engager à croire que ce Dieu n'a plus de rapports avec nous, qu'il a détourné ses regards de tous les êtres sensibles, et qu'il s'est ainsi séparé de l'œuvre de son amour et de son intelligence ? Vous ajoutez :

Le vice est partout triomphant, l'honnête homme languit le plus souvent dans l'abaissement et l'obscurité ; et vous ne sauriez concilier ces injustices avec l'idée d'une Providence divine. On peut d'abord nier l'assertion qui forme la base de ce reproche, ou contester du moins les conséquences qu'on en tire : ces idées de triomphe et d'abaissement, d'éclat et d'obscurité, sont quelquefois très-étrangères aux sentimens intimes, les seuls qui constituent essentiellement le bonheur et le malheur ; et pour moi, je suis persuadé que si l'on prenoit pour règle de comparaison, non pas quelques situations particulières, ou quelques événemens épars, mais l'ensemble de toute une vie, et la généralité des hommes, on trouveroit alors que les satisfactions les plus continues appartiennent à ces âmes remplies d'une piété douce, ferme et sensible, telle que doit l'inspirer l'image pure de la Divinité ; et je suis également persuadé que la vertu, réunie à cette piété qui sait adoucir tous les sacrifices, est le guide le plus sûr dans la route de la vie. Peut-être même que dans l'ignorance où nous sommes, et de notre nature et de sa dernière destination, il n'est pas de notre intérêt que des récompenses non interrompues nous excitent

à la vertu ; car si cette vertu étoit notre titre et notre espérance auprès de celui qui dispose , et du moment présent et des temps à venir , nous ne devrions pas désirer qu'elle dégénérait tout à coup en un calcul évident , et en un sentiment prochain de convenance et de personnalité. On auroit peine aussi à bien définir ce que seroit la liberté , si , par l'effet d'une justice rapide , une mesure constante et de biens et de maux accompagnoit chacune des déterminations de notre esprit ; nous serions alors , sur moral comme au physique , entraînés par un instinct impérieux , et le mérite de nos actions seroit absolument détruit.

Ici j'entends dire : Que nous importe ce mérite ou ce démerite , si notre vie n'est que d'un instant , et si nulle autre ne la suit ? La persuasion de l'existence d'un Dieu , sans une certitude de l'immortalité de notre âme , ne peut nous imposer aucune obligation , et nous ne voyons aucune union certaine entre ces deux idées.

Sans doute , abandonnés à nos propres lumières , ce mot de certitude n'est pas fait pour nous , ou du moins il n'est pas applicable à nos rapports avec la Divinité et aux jugemens que nous portons sur ses desseins et

sur des volontés. Il y a trop loin de nous au premier ordonnateur de l'immense nature, pour que nous puissions atteindre à ses hautes pensées. Ce qu'il a couvert d'un voile, nous ne le verrons jamais qu'obscurément; ce qu'il a retenu dans les profondeurs de sa sagesse, nous ne pourrons jamais le connaître avec évidence; mais plus ce Dieu que nous adorons est au-dessus de toute mesure et de toute conception, et moins nous avons le droit de limiter assez ses perfections, pour lui refuser le pouvoir de transporter notre existence au-delà du cercle étroit soumis à nos regards; et je ne sais pas comment on viendrait à bout de persuader que cette action de la Divinité surpasseroit en prodige la création du monde, ou la formation des êtres animés: l'habitude que nous avons d'une grande merveille, peut affaiblir notre étonnement, mais ne dénature point l'objet de notre admiration.

Nous ne pouvons atteindre que par la réflexion, à ces événemens dont l'avenir est encore dépositaire: mais si tout ce qui nous environne atteste la grandeur de l'Être suprême; si notre esprit, dans ses méditations, s'approche sans effroi des bords de l'infini, pourquoi nous défierions-nous de ce

que peut opérer, en faveur des hommes, cette réunion magnifique de la toute-puissance et de la parfaite bonté? pourquoi rejeterions-nous, comme une confiance absurde, l'idée d'une autre existence? nous voyons, sans étonnement, la foible chrysalide forcer les portes de son tombeau, et reparoître à nos yeux sous une nouvelle forme. Nous ne pouvons pas être des témoins anticipés de la perpétuité de notre intelligence; mais sa vaste étendue, si nous n'en avons pas l'habitude, paroîtroit un plus grand phénomène que sa durée.

Enfin, pourquoi résisterois-je à l'idée d'une continuation d'existence, puisque je suis forcé de croire à la naissance? Il y a plus loin d'elle au néant qui l'a précédé, que de la vie à sa suite, ou à son renouvellement sous quelque autre forme: j'ai connu la naissance avec certitude; je ne sais la mort que par conjecture. Nous jouissons des lumières et du génie bienfaisant d'un homme venu dans le monde il y a deux mille ans; lui seul seroit-il étranger à sa gloire et à ses vertus? Je ne puis dire pourquoi ce contraste fait impression sur moi; mais il est du nombre des premières idées superficielles qui se présentent à mon esprit, lorsque je réfléchis sur cette matière.

Une pensée consolante me frappe encore : l'ordre physique de l'univers nous présente un système achevé dans toutes ses parties; nous apercevons une régularité parfaite dans les mouvemens des corps célestes, une succession invariable dans l'enchaînement perpétuel des végétations, une précision indéfinissable dans cette immensité de particules délicées et presque imperceptibles, qui sont soumises aux lois des affinités; et nous croyons, avec raison, que tout est à sa place, que tout remplit exactement sa destination dans le grand ensemble de la nature. Que si nous arrêtons ensuite notre attention sur la multitude des êtres inférieurs à l'homme, nous découvrons aussi que leur action est complète, et conforme, en tout point, aux facultés dont ils jouissent, puisqu'ils sont gouvernés par un instinct impérieux, et qu'ils n'aperçoivent rien au-delà de ce qu'ils sont et de ce qu'ils doivent être. Remplis de ces idées, frappés d'étonnement à l'aspect d'une harmonie si générale, ne sommes-nous pas fondés à présumer que l'homme, transporté jusque dans les espaces infinis, par son intelligence et par ses lumières; que l'homme, susceptible de perfection, et combattant sans cesse contre des obstacles; que l'homme

sées. Ainsi, dans ce système, l'être extérieur et corporel qui nous distingue aux yeux des autres, ne seroit qu'une des affinités passagères de cette âme qui ne doit point mourir; de cette âme susceptible d'une perfection successive, et qui, par des degrés dont nous n'avons point d'idée, s'approchera peut-être insensiblement du terme magnifique où elle sera digne de connoître intimement le souverain auteur de la nature.

Comment concevoir néanmoins l'action de l'âme sur nos sens, sans un point de contact? et comment concevoir ce contact, sans l'idée de la matière? C'est uniquement l'expérience qui nous a persuadé de la nécessité d'un contact, pour opérer un mouvement; car, sans cette instruction, la vitesse avec laquelle un corps vient quelquefois frapper un autre corps, ne nous auroit représenté que la mesure du temps nécessaire pour leur rapprochement: cependant, si nous n'avons aucune connoissance métaphysique des causes du mouvement, et si l'expérience seule guide nos jugemens à cet égard, pourquoi résistons-nous à l'idée qu'il y a au dedans de nous une faculté qui agit d'elle-même? le sentiment intime que nous en avons est aussi une expérience digne de foi. On ne peut, d'ailleurs,

soutenir qu'une semblable propriété soit opposée à la nature des choses ; puisque , si l'on adopte le système de la création du monde, cette propriété a pu émaner , comme toute autre , de la puissance divine ; et , si l'on admet au contraire l'opinion irrégieuse de l'éternité de l'univers , il y auroit eu de tous les temps un mouvement général , sans impulsion , sans contact extérieur , sans aucune cause hors de lui-même ; et l'action de notre âme pourroit être soumise aux mêmes lois.

L'idée de la nécessité d'un contact , pour opérer un mouvement , ne nous seroit jamais venue , si nous avions borné nos observations à l'influence de nos idées sur notre volonté , et à l'influence de cette volonté sur notre être physique. Enfin , la règle commune ; qui fait dépendre l'action et l'impulsion d'un corps du rapprochement d'un autre , est elle-même soumise à une grande exception ; exception qui peut servir d'appui au système de la spiritualité de l'âme. En effet , ne pourroit-on pas dire : Il existe du vide dans l'univers , puisque , sans ce vide qui permet les déplacemens , il n'y auroit point de mouvement ? il est reconnu que ce mouvement dépend des lois de l'attraction ; mais l'attraction , à travers le vide , comment

peut-elle s'opérer, si ce n'est par une force spirituelle, qui agit sans contact, et malgré l'interruption absolue de la matière et de ses atomes? c'est donc cette force, ou son équivalent, que je puis adopter, pour définir la cause des impressions dont notre âme est susceptible.

Que d'autres m'expliquent, à leur tour, par quelle communication matérielle la vue d'un petit nombre de caractères immobiles, tracés sur un marbre insensible, bouleverse mon âme. On me fera bien comprendre par quel mécanisme l'œil distingue ces caractères : mais là finit l'action physique ; car on ne sauroit attribuer à cette même action le pouvoir général de produire une sensation morale, puisque tous les hommes peut-être, excepté moi, considéreront les mêmes caractères et la même pierre, sans en recevoir aucune impression.

Il est très-possible encore que nos perceptions intellectuelles n'aient aucun rapport avec le mouvement, tel que nous le concevons. Notre nature intérieure, que nous distinguons sous le nom de spirituelle, est vraisemblablement très-différente de la nature hors de nous : mais, obligés d'appliquer aux mystères de notre âme les expressions dont nous nous servions

pour peindre ou pour interpréter les phénomènes soumis à nos regards, ces mêmes expressions et leur usage continuel nous ont insensiblement habitués à de certaines opinions sur les causes et sur les développemens de nos facultés intellectuelles. C'est ainsi qu'après avoir employé les mots d'action, de mouvement, de trouble, de repos, pour annoncer différentes affections de notre âme, nous avons ensuite assimilé de bonne foi notre nature morale à toutes les idées qui nous étoient représentées par ces dénominations ; et la mort elle-même, dont nous n'avons connoissance que par la décomposition de notre être physique, la mort, cette image empruntée des choses qui sont sous la domination de nos sens, n'a peut-être ni rapport, ni analogie avec la nature et l'essence de notre esprit : secrets incompréhensibles, et qui ne se mêlent à rien de tout ce qui nous est connu.

Nous sommes, relativement à de semblables mystères, ce que nous paroissent les sourds de naissance, à l'égard des sons et de la musique ; ils appliquent ce qu'on leur en dit, aux couleurs, aux odeurs, à la solidité et aux diverses propriétés dont ils ont acquis l'idée, à l'aide des seuls sens dont ils se trouvent doués.

Je n'ajouterai qu'une observation aux idées sur lesquelles je viens de m'arrêter : peut-être qu'on n'eût jamais pensé à appliquer les mots et les images d'action et de mouvement à toutes les opérations de notre âme, si l'on n'avoit pas commencé par diviser notre être spirituel en un très-grand nombre de dépendances, telles que l'attention, la réflexion, la pensée, le jugement, l'imagination, la mémoire, la prévoyance; et si, pour rendre ensuite intelligibles les rapports variables de ces parties abstraites de notre esprit, de ces parties d'une unité que nous avons décomposée nous-mêmes, nous n'avions pas eu besoin de recourir à quelques expressions simples, propres à être entendues de tout le monde : alors nous avons choisi celles d'action, de progrès, de combat, de mouvement; mais l'emploi familier de ces expressions, pour expliquer les accidens de notre système intellectuel, ressemble beaucoup à l'usage que nous avons fait des x en algèbre, pour former tous les calculs dont les élémens sont composés de suppositions.

Enfin, quand on soumettroit l'action de notre âme aux lois d'un mouvement particulier, formant une des dépendances de l'ordonnance universelle, on auroit encore à expliquer le motif de la conscience que nous avons

de cette action ; conscience merveilleuse , et que les athées refusent à la nature elle-même , au moment néanmoins où ils la font le Dieu , de l'univers. Non , quand le raisonnement viendrait à bout de soumettre à l'impression des objets extérieurs toutes les opérations de notre esprit , on ne pourroit jamais ranger sous les mêmes lois , la conscience que nous avons de notre existence , et des diverses facultés de notre âme : cette conscience n'est point un résultat , un effet , une production d'aucune force connue , puisqu'elle est en nous , avant tout , après tout , et en même temps que tout : aussi ne pouvons-nous jamais la juger , ni l'environner de notre pensée ; elle est au sein de notre organisation intellectuelle , ce qu'est au loin de nous l'idée de l'éternité ; idée infinie , et que notre imagination même ne sauroit embrasser.

Admettons cependant , pour un moment , que toutes les opérations de notre âme fussent déterminées par une impulsion quelconque , nous serions encore frappés de la différence absolue qui existe , selon nos lumières , entre les mouvemens réglés de la matière et l'agitation , en tous les sens , de l'esprit et de la pensée ; agitation variable , inégale , et si diverse-

ment modifiée, que l'attention se perd dans l'examen de cette multitude innombrable d'impressions ou d'idées qui, tantôt avancent vers un but, tantôt s'en éloignent, tantôt se divisent, tantôt se rallient, pour se disperser encore, et changer à chaque instant de modes et de nuances. Et quand, après avoir essayé vainement de concevoir l'union établie entre nos pensées et les objets extérieurs, nous avons à nous former une image de l'action de ces pensées sur elles-mêmes, de leur enchaînement, de leur progression, notre esprit égaré, confondu dans une pareille méditation, ne nous laisse que le sentiment de notre faiblesse et de notre impuissance, et nous apercevons qu'il est une hauteur, et comme une chaine intellectuelle, au-dessus de laquelle toutes les facultés humaines ne parviendront jamais à s'élever.

On distingue, dans un seul caractère à la portée de notre jugement, une différence absolue entre l'âme et la matière : il nous est impossible de ne pas nous présenter celle-ci comme divisible sans cesse ; au lieu que tous les efforts de notre imagination ne pourroient venir à bout de soumettre à aucune division ce moi si singulier, qui compose notre âme,

et qui est le souverain mobile de nos volontés, de nos pensées, et de toutes nos facultés. (*)

Que si l'on examine encore, sous d'autres rapports, les propriétés de la matière, on ne sait comment y assimiler les mouvemens de notre âme ; car nous éprouvons distinctement que ces mouvemens, quel que soit leur nombre, et lors même qu'ils agissent ensemble, n'aboutissent pas moins à un seul centre, qui est le *nous* indivisible ; au lieu que la matière, par une condition essentielle de sa nature, ne peut jamais, dans un même instant, être pressée ni frappée de plusieurs manières ; à moins que ce ne soit dans des points différens.

Il n'y a donc aucune ressemblance entre les

(*) On dit, pour affoiblir ce raisonnement, que l'on peut attribuer la même unité indivisible à toutes les qualités de la matière ; qu'un corps rond est à la vérité divisible, mais que la rondeur, l'impénétrabilité, ne le sont point. Une telle objection manque évidemment de justesse. La rondeur, l'impénétrabilité, ne sont que des qualités ; et toute qualité, quand elle est purement abstraite, est nécessairement invariable : ainsi, l'on ne peut pas plus la diviser, que l'on ne peut la multiplier et l'accroître ; mais mon âme, ma pensée, la conscience que j'ai de moi-même, forment une existence particulière et personnelle ; et si elles étoient de même nature que la matière, elles devroient être divisibles, comme l'est tel corps ou telle substance.

impressions que notre âme reçoit , et les divers effets qu'on peut attribuer à l'action de toutes les substances matérielles dont nous pouvons nous former l'image : celles-ci nous rappellent toujours l'idée de l'espace et de l'étendue ; mais ce dernier terme , où toutes nos perceptions se rassemblent , ce dernier juge , qui dicte des lois dans l'empire intérieur , dont nous ne connoissons que les révolutions ; ce dernier ordonnateur de nos volontés ; ce *nous* enfin , à la fois notre ami et notre maître , nous ne pouvons le retrouver dans aucune idée composée ; et cette unité si simple a dû nécessairement nous persuader que rien de tout ce qui est soumis à la puissance de nos sens ne pouvoit servir de type à l'idée que nous devons nous faire de notre âme.

Nous découvrons encore les traces de cette vérité , lorsque nous fixons notre attention sur les comparaisons et les parallèles dont notre unité spirituelle , dont notre *nous* est sans cesse occupé : nous croyons le voir seul assis sur un tribunal , apprenant , écoutant , examinant les diverses raisons qui doivent déterminer son action ; nous le voyons , comme Néron , cédant tantôt à Narcisse , et tantôt à Burrhus : mais dans le temps que nous apercevons distinctement tous les conseillers , tous

les flatteurs, tous les ennemis qui l'environnent, nous ne remarquons jamais qu'un seul maître au milieu du tumulte et des intrigues de cette cour.

Enfin, tandis que notre âme est mise en mouvement par une abstraction, et par la modification imperceptible d'une idée fugitive, ainsi par tout ce qu'il y a de plus opposé à une action matérielle, par quel motif ne croirions-nous pas qu'elle est elle-même purement intelligente et spirituelle? Souvent, il est vrai, les atteintes portées à notre être corporel affoiblissent notre pensée; mais cette relation n'est pas une preuve suffisante d'identité, puisque notre corps peut être un instrument confié à notre âme, un des organes dont elle doit se servir passagèrement. La continuité d'existence, considérée abstraitement, doit être, dans l'univers, l'état simple et naturel; et il n'y a peut-être que l'existence temporaire qui soit extraordinaire et composée: l'âme semble trop belle pour être assimilée à ce dernier genre; elle peut exister d'une manière différente, lorsqu'elle est unie à une substance matérielle; mais cette union ne lui fait pas perdre son essence originare.

C'est par nos sens, il est vrai, que nous connoissons toute la force de notre existence;

ils sont la partie de notre être mixte qui nous frappe le plus pendant un moment ; et c'est peut-être par une loi du même genre, qu'on voit les hommes occupés d'une grande passion être entièrement distraits de toute autre affection morale : mais pourquoi seroit-il contraire à la nature des choses, que notre âme, une fois dépouillée de son enveloppe terrestre, s'instruisît alors de ce qu'elle est ; et que, parvenant à connoître son rang dans l'ordre universel, elle aperçût en même temps des vérités qui paroissent aujourd'hui environnées d'un nuage ? Un feu pénétrant languit long-temps ignoré dans une pierre grossière et sans apparence ; cette pierre est frappée, et l'on en voit sortir une vive lumière : c'est peut-être l'image de la partie spirituelle de nous-mêmes, au moment où la mort dégage notre âme des liens qui la tenoient prisonnière.

Enfin, car dans une matière si obscure, toutes les suppositions sont admissibles, qui pourroit répondre que notre âme ne fût pas sur la terre dans un état d'enchantement ou dans une sorte d'interruption de son existence ordinaire ? Tout ce que nous voyons de l'univers est un assemblage de phénomènes incompréhensibles ; et quand nous ne voulons trouver un dénouement à nos incertitudes,

qu'à l'aide des idées le plus près de notre intelligence, nous nous éloignons peut-être de la vérité, puisque, selon les apparences, c'est dans les profondeurs de l'infini qu'elle repose.

Aussi, je doute même que l'on puisse attribuer une autorité décisive aux raisonnemens métaphysiques employés pour défendre la spiritualité de l'âme : mais ces raisonnemens suffisent pour repousser les différentes attaques des matérialistes. L'opinion la plus évidente pour moi, c'est que tous, nous sommes trop foibles pour atteindre au secret que nous cherchons. Nous avons, dans notre petite science, divisé l'univers en deux parties : l'esprit et la matière ; mais cette division ne sert qu'à distinguer ce que nous connoissons un peu, de ce nous ne connoissons point du tout : il y a peut-être des gradations infinies entre les diverses propriétés qui composent le mouvement et la vie, l'instinct et l'intelligence : nous ne pouvons exprimer que les idées conçues par notre entendement ; et les mots généraux dont nous faisons usage ne servent souvent qu'à déceler la vaine ambition de notre esprit ; mais en regardant l'univers, en nous représentant son immensité, nous apercevons, je pense, qu'il y a de l'es-

pace assez pour toutes les nuances et toutes les modifications dont nous n'avons ni l'idée, ni le langage.

On ne sauroit en disconvenir : c'est la liaison entre nos forces physiques et nos facultés spirituelles, c'est l'action qu'elles paroissent avoir les unes sur les autres, qui entretient nos doutes et nos inquiétudes; mais sans cette relation, sans le spectacle de notre décadence, tout seroit distinct dans le sort de l'homme, tout seroit évident, tout seroit manifeste. C'est donc parce qu'il y a une ombre au milieu du tableau qui fixe sans cesse nos regards, que nous avons besoin de rassembler les lumières de l'esprit et du sentiment, pour voir au loin dans notre destinée; et c'est par ce motif que nous avons besoin surtout de nous pénétrer de l'idée d'un Dieu, et de chercher dans sa puissance et dans sa bonté la dernière explication qui nous manque.

Il y a dans les jugemens des hommes un contraste dont j'ai souvent été frappé. Les mêmes personnes qui, à l'aspect de l'immensité de l'univers, à la vue des prodiges au milieu desquels nous sommes placés, ne redoutent point d'attribuer à nos facultés intellectuelles le pouvoir de tout interpréter, de tout entendre, et la capacité d'atteindre jus-

qu'aux premiers secrets de notre nature ; ces mêmes personnes sont néanmoins les plus ardentes à dépouiller notre âme de sa véritable dignité , et les plus obstinées à lui refuser tout ce qui peut la glorifier , la spiritualité et la durée.

Heureusement que ces refus ou ces concessions ne fixent point notre destinée : la nature de l'âme nous sera toujours aussi inconnue que l'essence de l'Être suprême ; et c'est un de ses titres de grandeur que d'être environnée du même mystère qui cache à nos yeux l'esprit universel, auteur et conservateur du monde. Mais il est des idées simples, il est des sentimens qui semblent nous approcher de bien plus près que la métaphysique, des consolations et des espérances qui nous sont nécessaires. On ne peut méditer profondément sur les merveilleux attributs de la pensée ; on ne peut arrêter son attention sur le vaste empire qui lui a été soumis ; on ne peut réfléchir sur la faculté qui lui a été donnée , de fixer le passé , de rapprocher l'avenir, de ramener à elle le spectacle de la nature et le tableau de l'univers , et de contenir, pour ainsi dire, en un point, l'infinité de l'espace et l'immensité des temps : on ne peut considérer un pareil prodige, sans réunir à un sentiment con-

tinuel d'admiration l'idée d'un but digne d'une si grande conception, et digne de celui dont nous adorons la sagesse. Pourrions-nous cependant le découvrir, ce but, dans le souffle passager, dans l'instant fugitif qui compose la vie ? pourrions-nous le découvrir dans une succession d'apparitions éphémères, qui ne sembleraient destinées qu'à tracer la marche du temps ? pourrions-nous surtout l'apercevoir dans ce système général de destruction, où devoient s'anéantir de la même manière, et la plante insensible qui périt sans avoir connu la vie, et l'homme intelligent qui s'instruit chaque jour du charme de l'existence ? Ne dégradons pas ainsi nous-mêmes notre sort et notre nature, et jugeons, espérons mieux de ce qui nous est inconnu. La vie, qui est un moyen de perfection, ne doit pas conduire à une mort éternelle : l'esprit, cette source féconde de connoissances et de lumières, ne doit pas aller se perdre dans les ombres ténébreuses du néant ; le sentiment, cette douce et pure émotion qui nous unit aux autres avec tant de charme, ne doit pas se dissiper comme la vapeur d'un songe ; la conscience, ce rigide observateur de nos actions, ce juge si fier et si imposant, ne doit pas avoir été destiné à nous tromper ; et la

piété, la vertu, ne doivent pas élever en vain leurs regards vers ce modèle de perfection, l'objet de leur amour et de leur adoration. L'Être suprême, à qui tous les temps appartiennent, semble avoir déjà scellé notre union avec l'avenir, en nous faisant le don de la prévoyance, et en plaçant au fond de notre cœur le désir passionné d'une longue durée et le sentiment confus qui nous en donne l'attente. Il a quelque relation encore obscure, quelque rapport encore ignoré entre notre nature morale et les temps éloignés de nous; et peut-être que nos vœux, nos espérances, sont un sixième sens, et un sens à distance, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dont un jour nous éprouverons la satisfaction. Quelquefois aussi j'imagine que le don d'aimer, le plus bel ornement de la nature humaine, le don d'aimer, enchantement sublime, est un gage mystérieux de la vérité de ces espérances; car en nous dégageant de nous-mêmes, et en nous transportant au-delà des limites de notre être, il semble comme un premier pas vers une nature immortelle; et en nous présentant l'idée, en nous offrant l'exemple d'une existence hors de nous, il paroît vouloir interpréter à notre sentiment, ce que notre esprit ne peut comprendre.

Enfin, et cette réflexion est la plus importante de toutes, quand je vois l'esprit de l'homme atteindre à la connoissance d'un Dieu; quand je le vois s'approcher ~~de~~ au moins d'une si grande idée; ce superbe degré d'élevation me prépare en quelque manière à la haute destinée de notre âme; je cherche une proportion entre cette immense pensée, et tous les intérêts de la terre, et je n'en découvre aucune; je cherche une proportion entre cette méditation sans bornes, et le tableau rapproché de la vie, et je n'en aperçois point. Il y a donc, n'en doutons pas, quelque magnifique secret derrière tout ce que nous voyons; il y a quelque étonnante merveille derrière cette toile encore baissée; et de toutes parts autour de nous nous en découvrons les commencemens. Ah! comment imaginer, comment se résoudre à penser que tout ce qui nous meut et nous anime, que tout ce qui nous guide et nous entraîne, soit une suite de prestiges, un assemblage d'illusions! L'univers et sa pompe majestueuse n'auroient donc été destinés qu'à servir de théâtre à une vaine représentation; et une si grande idée, une si magnifique conception n'auroit eu pour objet qu'une éblouissante chimère! Qu'eût donc signifié ce mélange de beautés réelles et

de figurations mensongères? qu'eût signifié sur la terre ce concours d'ombres et de fantômes qui, sans but, sans dessein, seroient moins admirables qu'un des rayons de lumière destinés à éclairer leur demeure? enfin, qu'eût signifié, dans les mêmes êtres, cette réunion de pensées sublimes et d'espérances trompeuses? Ah! gardons-nous de croire à une semblable supposition : seroit-ce donc à celui dont la puissance n'a point de limites que nous oserions attribuer les artifices de la foiblesse? Eh quoi! si loin que s'étend notre entendement, nous aurons vu partout un ordre, un dessein, un enchaînement; et aussitôt que nous serons arrivés aux bornes de nos facultés, nous arrêterons là les vues de la suprême intelligence, et nous croirons que tout est fini, parce que l'avenir nous est inconnu! Hélas! un jour, un moment, sont à nous, et nous voulons enseigner et tout ce qui étoit, et tout ce qui sera! Mais qu'on nous laisse seulement l'idée d'un Dieu; qu'on ne nous enlève point notre confiance dans l'existence de ce souverain maître du monde; et c'est en nous unissant intimement à cette grande pensée, que nous pourrons défendre nos espérances contre tous les raisonnemens

métaphysiques auxquels nous ne serions pas préparés.

Entendrais-je dire ici que des espérances ne sont pas suffisantes pour déterminer les hommes à l'observation de la morale, et pour les soumettre aux sacrifices que la pratique des vertus semble leur imposer? Eh! qu'est-ce donc qui les attire dans toutes les routes de la vie, si ce n'est des espérances? qu'est-ce qui les rend ambitieux, avides des honneurs et de la fortune, si ce n'est des espérances? et quand ils obtiennent l'objet de leurs vœux, qu'ont-ils encore le plus souvent que des biens d'espérance et d'imagination? Pourquoi donc demanderoient-ils une certitude démontrée, pour se dévouer à la recherche de tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus grand et de plus digne d'une ardente poursuite? C'est alors au contraire que le plus petit degré de vraisemblance deviendrait un motif d'encouragement. Et quel est celui de tous nos intérêts qui pourroit être mis en parallèle avec l'idée la plus fugitive, avec l'espoir le plus léger de plaire au maître du monde, et d'entretenir avec lui les rapports qui semblent nous être indiqués par nos sentimens naturels, et par les premiers aperçus de notre esprit?

- Je voudrois aller plus loin, et je demanderois, non pas à tous les hommes, mais à quelques-uns du moins, si, lors même que cette vie seroit leur unique héritage, ils se croiroient affranchis du désir de plaire au souverain auteur de la nature. L'instant qu'il nous auroit donné pour le connoître et pour l'admirer ne seroit-il pas encore un bienfait? Nous célébrons la mémoire des princes qui ont passé sur la terre en y faisant quelque bien; ne devrions-nous aucun hommage à celui qui auroit eu l'idée de notre existence; à celui qui auroit imaginé, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les divers plaisirs dont nous avons tant de peine à nous détacher; à celui qui auroit ordonné notre magnifique habitation, et qui auroit astreint les élémens à l'entretenir et à la respecter; à celui qui nous auroit admis au spectacle de l'univers; à celui enfin qui nous auroit rendus, non pas toujours, mais si souvent heureux? Oserions-nous, foibles et ignorans tels que nous sommes, mesurer la sagesse, et calculer la puissance de notre souverain bienfaiteur, et lui reprocher témérairement de n'avoir pas fait pour nous davantage? C'est le langage des ingrats. Mais, je l'ai montré, notre sentiment n'a pas été mis à cette épreuve; et c'est à de plus généreuses conditions que

nous avons été admis à traiter avec l'Être suprême; il nous a entourés de tout ce qui pouvoit encourager notre attente; il nous a laissés arriver par la pensée jusqu'à l'intelligence de ses perfections; il nous a laissés lire dans ce recueil de gloire et de magnificence; il nous a laissés apercevoir ce que c'étoit que la bonté, ce que c'étoit que la puissance, ce que c'étoit que l'infini, ce que c'étoit que le bonheur; et, par cette succession d'idées, il a guidé nos vœux et nos espérances. Ah! que la méditation sur l'Éternel est grande! on peut tout y trouver, avec une âme sensible. Mais il faut que ces idées soient semées de bonne heure dans le cœur de l'homme; il faut qu'elles se lient à ses premiers sentimens; il faut que, de cet âge où nous sommes plus près de la nature, elles s'élèvent par degrés, afin qu'elles soient dans leur force, au moment où nous arrivons au milieu de ces esprits présomptueux, disposés à se jouer de tout ce qui n'est pas leur ouvrage; au moment où nous arrivons au milieu de ce monde, qui se dit détrompé, lorsque entraîné par sa légèreté, il suit chaque jour un nouveau maître, et se fait esclave de tous les plaisirs et de toutes les vanités.

Enfin, ce qui doit entretenir parmi les hommes les principes d'une première éducation,

c'est l'établissement d'un culte public : idée aussi belle que simple, et la plus propre à vivifier tout ce qu'il y a de vague et d'abstrait dans les raisonnemens et les instructions. Le culte public, en rassemblant les hommes, en les repliant sans honte sur leurs foiblesses, et en les égalisant tous devant le maître du monde, seroit, sous ce rapport seul, une grande leçon de morale : mais ce culte est encore pour les uns un ressouvenir habituel de leurs devoirs, et pour les autres une source constante de consolation ; c'est aux âmes douces et sensibles qu'il est surtout nécessaire ; elles ont besoin qu'on leur représente sans cesse l'image d'un Dieu tutélaire ; elles ont besoin de l'aimer en secret, et de l'adorer dans ses temples ; elles ont besoin de se sentir environnées, et de se mêler, pour ainsi dire, à une émotion générale, pour oser élever au ciel leurs vœux tremblans et leurs timides prières ; enfin presque tous les hommes, étonnés, accablés par les idées de grandeur et d'infini que leur présentent le spectacle de l'univers et l'exercice de leur propre pensée, aspirent à trouver un repos dans le sentiment d'adoration qui les unit au moins par leur respect à celui qu'ils ne sauroient atteindre, en déployant toutes les forces de leur esprit.

Qu'on se garde bien de dédaigner les mouvemens de la piété ; ils ne peuvent être séparés de ses avantages, et la philosophie elle-même ne sait trop où elle veut aller, quand elle essaie de réduire les intérêts des hommes au cercle étroit des vérités démontrées : ce que nous apercevons confusément, est plus précieux que tout ce dont nous avons connoissance avec certitude : ce que nous voyons dans l'éloignement vaut mieux que tous les objets placés autour de nous. Ainsi, l'on nous appauvriroit misérablement, si l'on vouloit nous retrancher les divers biens dont nous ne pouvons devenir possesseurs qu'avec le secours de l'imagination, car nous n'avons pas d'autre moyen pour nous saisir de tout ce qui n'est pas le présent. Cependant, si nous prenons cette imagination pour guide et pour encouragement, lorsque nous nous engageons dans la carrière de la fortune et de l'ambition, et si les sages eux-mêmes trouvent bon qu'elle serve à entretenir toutes nos passions ; comment pourroit-on la rejeter, lorsque, simplement plus grande et plus sublime dans son objet, elle devient le soutien de notre foiblesse, la sauvegarde de nos principes, et la source de nos plus touchantes consolations ?

C'est aux législateurs à étudier ces vérités,

et à diriger vers elles l'esprit des lois, et le cours incertain des opinions. Ah! qu'il est beau, qu'il est honorable pour eux d'être appelés à former l'auguste alliance qui doit unir ensemble le bonheur avec la morale, et la morale avec l'existence d'un Dieu!

CHAPITRE XII.

Qu'il y a un Dieu.

Qu'il y a un Dieu ! Comment se défendre d'un saint respect en prononçant ces paroles ? comment les méditer sans un profond recueillement ? et comment n'être pas frappé d'une première surprise, en réfléchissant que l'homme, cette foible créature, cet atome dispersé dans l'immensité de l'espace, entreprend d'ajouter quelque force à une vérité dont la nature entière est l'éclatant témoignage ? Cependant, si cette vérité est tout pour nous, si nous ne sommes rien sans elle, comment ne l'aurions-nous pas présente à l'esprit ? comment ne serions-nous pas entraînés à nous en occuper sans cesse ? Il n'est aucune pensée qui rassemble autour de nous de plus grands intérêts ; et il n'est aucun sentiment doux, juste et heureux, que cette même pensée n'entretienne et ne fasse naître. Aussi, je l'avoue, c'est en tremblant que j'ai approfondi les diverses objections dont on s'est servi pour détruire notre confiance dans l'existence d'un Être suprême : je craignois d'être attristé par ces raisonnemens ; je craignois d'en ressentir

l'impression, et d'exposer ainsi, à quelque hasard, l'opinion la plus chère à mon cœur, et la plus essentielle à mon bonheur; il me sembloit qu'un petit nombre d'idées générales, étayées par un vif sentiment, suffisoient à ma tranquillité; et sans un intérêt plus étendu, sans le désir de résister, selon mes forces, à un esprit d'indifférence et de fausse philosophie qui fait des progrès chaque jour, je ne serois jamais sorti de ma première enceinte. Je suis loin d'avoir regret au parti que j'ai pris. J'ai parcouru sans trouble ces livres et ces écrits, où les plus pernicioeux enseignemens sont adroitement répandus; et j'ai pensé qu'un observateur doué d'un bon sens ordinaire, et placé au milieu des subtilités de la métaphysique, pouvoit du moins ressembler à ces sauvages amenés quelquefois parmi nous, et qui, à travers les raffinemens dépravés de nos mœurs et de nos manières, nous ont souvent rappelés par des réflexions naturelles à ces principes simples que nous avons abandonnés, et à ces anciennes vérités dont nous avons perdu la trace.

Tout l'édifice des idées religieuses seroit renversé si, par la force ou l'artifice du raisonnement, on parvenoit à détruire notre confiance dans l'existence d'un Être suprême : la

morale, ne pouvant plus alors être associée aux opinions qui en sont la sauve-garde, demeureroit comme isolée au milieu des hommes, et ne seroit plus défendue que par une politique dont le temps affoiblirait insensiblement la puissance. Un funeste découragement s'empareroit de tous les esprits ; il n'y auroit plus d'intérêt qui aboutît à un centre ; il n'y auroit plus de sentiment susceptible d'être partagé par tous les hommes, et propre à former entre eux une confédération générale : aussi, tous ceux qui, avec des intentions pures, ne peuvent cependant être guidés et soutenus que par une persuasion intime, se retireroient tristement, et laisseroient à d'autres le soin de soutenir l'ordre moral par des fables et par des mensonges ; ils plaindroient ces races éperdues, appelées à paroître et à passer sur la terre comme des plantes éphémères ; ils mépriseroient ces fantômes animés, qui viendroient faire bruit de leurs vanités et de leurs petites passions, pour retomber en peu de temps dans un éternel oubli. Tout ce qui nous paroît beau dans l'univers, tout ce qui excite notre enthousiasme, perdrait bientôt son éclat et son enchantement, si nous n'apercevions plus dans cette scène brillante que le jeu de quelques atomes, et la marche uniforme

d'une aveugle nécessité; car c'est toujours parce qu'une chose peut être autrement, qu'elle acquiert des droits à notre admiration : enfin, cette âme, cet esprit, qui vivifient l'homme, cette faculté de penser, qui surprend, qui confond celui qui la médite, ne paroîtroient qu'un vain mouvement, si rien n'étoit avant; si rien n'étoit ensuite, si nul souffle inconnu, si nulle intelligence générale n'animoit la nature. Mais c'est trop long-temps s'arrêter sur ces lugubres pensées; reprenez vos couleurs, reprenez votre vie, ouvrages d'étonnement, créations merveilleuses du Dieu de l'univers; venez instruire les hommes, venez confondre l'orgueil des uns, venez entretenir la douce sensibilité des autres; venez vous emparer de notre âme, et réunissez toutes nos affections vers celui que nous devons aimer, vers celui qui est l'exemple éternel de la parfaite sagesse et de la souveraine bonté.

Je n'entreprendrai point d'attacher les hommes à l'idée d'un Dieu, par le récit de tout ce que les ouvrages de la nature déploient à nos yeux de grand et de magnifique; plusieurs écrivains célèbres ont traité ce genre de preuves; et tous, dans leurs ébauches imparfaites, sont restés au-dessous de leur modèle. L'infini ne peut être représenté que par l'étonnement,

le respect et l'accablement de toutes nos pensées : ainsi , quand on s'attache à développer le tableau successif et varié des merveilles de la nature , ce changement d'objets est bien plus propre à reposer notre admiration qu'à l'agrandir ; car toute espèce de renouvellement soulage notre esprit , en lui présentant les stations et les points d'appui dont sa faiblesse a besoin ; au lieu que si nous fixions studieusement notre vue sur un seul des phénomènes dont nous sommes les témoins , et si nous cherchions à l'approfondir , nous arriverions bien vite au dernier terme de nos facultés. Nous découvrons les limites de notre entendement dans l'examen de l'organisation du plus petit insecte , comme dans l'observation des facultés de notre âme , et le mystère de la plus simple végétation est à la même distance de notre intelligence , que le secret des forces qui mettent en mouvement toute la nature.

C'est donc comme une louange à l'Être suprême , et non comme une instruction nécessaire , que , suivant librement le cours de mes pensées , je commencerai par jeter un coup d'œil rapide sur les principaux caractères de sagesse et de grandeur dont nous sommes tous également frappés , quand nous contemplons les merveilles de l'univers.

Quel spectacle que celui du monde ! quel tableau magnifique pour ceux qui peuvent sortir un moment de l'état d'indifférence où les a jetés l'habitude ! On ne sait où commencer, on ne sait où s'arrêter, quand on essaie de parcourir tant de prodiges ; et le plus beau de tous, c'est la faculté qui nous a été donnée de les admirer et de les concevoir. Quelle étonnante et sublime relation que celle des beautés innombrables de la nature, avec cette intelligence physique qui nous permet d'en jouir et d'être heureux par elles ! Quel rapport également surprenant que celui de l'ordre et de l'harmonie de l'univers, avec cette intelligence morale qui nous permet de pressentir ce que c'est que la sagesse et la souveraine science ! La nature est immense, et tout ce qu'elle contient, tout ce qu'elle étale avec tant d'éclat, semble atteindre par quelque rapport à notre sensibilité ou à notre pensée ; et ces deux facultés invisibles, incompréhensibles, s'unissent pour former ensemble cette merveille des merveilles que nous appelons le bonheur. Ah ! que tous ces mots simples dont nous nous servons, ne détournent point notre attention des idées magiques dont ils sont la représentation ! C'est parce que les grands phénomènes de notre existence ne peuvent être ni

définis, ni exprimés de plusieurs manières, qu'ils sont d'autant plus miraculeux ; et ces termes conventionnels, d'âme, d'esprit, de sensation, de vie, de bonheur, et tant d'autres encore que nous prononçons si légèrement, ne confondent pas moins notre entendement, lorsque nous voulons arrêter notre réflexion sur l'essence des propriétés dont ils sont le signe. C'est par ce motif, entre plusieurs autres, que toute admiration de détail, dans les œuvres de la nature, est toujours insuffisante pour les âmes sensibles ; car une semblable admiration est nécessairement placée entre deux idées susceptibles d'être connues ; idées que nous lions ensemble, à l'aide de notre propre science ; mais le charme de nos rapports avec les prodiges qui nous environnent, c'est d'éprouver à chaque instant l'impression d'une grandeur infinie, c'est de sentir le besoin de se précipiter dans ce doux refuge de l'ignorance et de la faiblesse, l'idée sublime d'un Dieu. Nous sommes sans cesse ramenés vers cette idée, par les vains efforts que nous faisons pour pénétrer dans les secrets de notre propre nature ; et quand je fixe mon attention sur ces mystères étonnans, qui semblent terminer en quelque manière la puissance de notre pensée, je me les représente avec émo-

tion comme les seules barrières qui nous séparent de l'esprit infini, la source de toutes les lumières.

Les hommes doués du plus grand génie aperçoivent rapidement les bornes de leurs facultés, quand ils veulent aller trop avant dans l'étude des hautes vérités métaphysiques; mais les esprits les plus simples et les moins exercés peuvent distinguer partout les indices de cet ordre et de cette harmonie qui annoncent, avec tant d'éclat, le but et les desseins d'une souveraine sagesse. Il semble que toutes les connoissances propres à inspirer aux hommes un sentiment aient été mises à leur portée. Le savant astronome, en observant le cours de notre globe autour du soleil, aperçoit la cause de cette succession régulière de repos et de végétation qui assure aux campagnes leur fécondité, et renouvelle à chaque saison leur brillante parure : mais le simple cultivateur, qui voit les trésors de la terre reparoître fidèlement toutes les années, et répondre avec une précision singulière aux besoins des êtres animés; n'est-il pas témoin d'un phénomène qui peut suffire à son admiration et à sa reconnaissance? Newton décompose la lumière, et calcule le degré de vitesse avec lequel elle franchit l'immensité de l'espace : mais le pâtre

ignorant, qui voit à son réveil sa cabane éclairée des mêmes rayons qui animent toute la nature, n'est-il pas témoin d'un phénomène qui peut suffire à son admiration et à sa reconnaissance? L'infatigable anatomiste parvient à se former une idée juste de l'inimitable structure et des tissus ingénieux de nos différens organes : mais l'homme le plus dénué d'instruction, qui réfléchit un instant sur les plaisirs et sur la variété des sensations dont nous nous trouvons susceptibles, n'est-il pas témoin d'un phénomène qui suffit à son admiration et à sa reconnaissance?

Les connoissances particulières aux personnes distinguées par leurs lumières, sont des degrés de supériorité qui disparaissent au milieu de ces grandeurs incommensurables, dont la nature entière nous présente l'idée ; il règne sur tous les hommes une immensité qui les égalise ; et pour chacun de nous, indistinctement, c'est au-delà des limites de notre intelligence que commencent vraisemblablement les plus grands prodiges de la nature. La science de tous les siècles ne nous a point expliqué ce que c'étoit que la puissance impérieuse de notre volonté sur nos actions et nos mouvemens ; elle ne nous a point appris, cette science, comment notre

pensée pouvoit atteindre aux temps les plus reculés, et comment notre âme parvenoit à se pénétrer de cette multitude innombrable d'images, des objets présens, de souvenirs des choses passées, et de représentations de l'avenir : elle ne nous a point appris comment toutes ces riches dépendances de notre esprit, tantôt y demeurent ignorées de lui-même, et tantôt, à son commandement, sortent de leur longue obscurité, et se succèdent avec méthode ou se développent avec profusion. Ah ! qu'à l'aspect de ces étonnans phénomènes on trouve l'homme audacieux ; lorsque, dans son ridicule orgueil, il méconnoît la mesure de ses forces, et veut pénétrer dans les secrets dont les abords sont fermés par une main invisible ! Qu'il soit content de sentir que son existence est unie à tant de merveilles ; qu'il soit content d'être l'objet des libéralités de la nature ; et qu'il adore avec respect cette souveraine puissance, qui l'a comblé de bienfaits, et qui l'a mis en harmonie avec toutes les forces du ciel et de la terre.

Le globe sur lequel nous existons parcourt, chaque année, un espace de deux cent millions de lieues ; et, dans ce cours immense, sa distance du soleil, déterminée par des lois

immuables, est exactement proportionnée au degré de température nécessaire à notre faible nature, et au retour successif de cette précieuse végétation, sans laquelle aucun des êtres animés ne pourroit subsister.

L'astre qui féconde les germes de vie que la terre enfante dans son sein est en même temps la source de cette lumière qui développe à nos yeux le spectacle de l'univers. Les rayons du soleil parcourent en huit minutes plus de trente millions de lieues : un mouvement si impétueux suffiroit pour réduire en poudre les plus grandes masses de matière ; mais, par une combinaison admirable, telle est l'incompréhensible ténuité de ces mêmes rayons, qu'ils viennent frapper le plus sensible de nos organes, non-seulement sans le blesser, mais encore avec une mesure si délicate et si précise, qu'ils excitent en nous cette sensation ravissante, l'origine et la condition indispensable de toutes nos autres jouissances ; ainsi, c'est à travers les espaces de l'immensité, que le chaos de nos plaisirs s'établit, et que notre bonheur se prépare.

L'homme, dans cette immensité, n'est qu'un point imperceptible, et néanmoins, par ses sens et son intelligence, il semble en com-

munication avec l'univers entier; mais qu'elle est douce et paisible, cette communication! c'est presque celle d'un prince avec ses sujets: tout s'anime autour de l'homme, et tout se rapporte à ses desirs et à ses besoins; la nature ne paroît occupée que de lui; l'action des élémens; le bruit de la terre, comme les rayons de lumière, semblent s'être proportionnés à ses facultés ou à ses forces; et tandis que les globes célestes se meuvent avec une rapidité dont l'imagination est effrayée; et qu'ils entraînent dans leur cours notre vaste demeure, tranquilles au sein de l'asile et sous l'abri tutélaire que chacun de nous a choisis, nous y jouissons en paix de cette multitude de biens qui, par une autre affinité merveilleuse, s'ajustent à tous nos goûts et à tous les sentimens dont nous avons été doués.

Enfin, et c'est une faveur de plus, il a été permis à l'homme d'être en quelque chose l'artisan de son propre bonheur; il parvient, par l'action de sa volonté et la sagesse de ses pensées; à embellir son habitation, et à réunir divers ornemens aux beautés simples de la nature; il perfectionne, par ses soins, les plantes salutaires; et dans les canaux obscurs de celles qui semblent les plus dange-

reuses, il découvre, il saisit quelque propriété bienfaisante, et il la sépare, avec art, des esprits venéneux qui l'environnent; il vient à bout d'assouplir les métaux, et il les fait servir à l'accroissement de ses forces; il oblige le marbre à fléchir sous ses mains, et à se modeler au gré de ses desirs; enfin il donne des lois aux éléments, ou resserre du moins leur empire; il oppose des digues aux invasions de la mer; il contient les rivières dans leurs lits naturels, et quelquefois il les oblige à se diviser en différentes routes, pour aller répandre au loin leur bénigne influence; il élève des abris contre la fureur des vents; et, par une ingénieuse adresse, il emploie à son usage cette force impétueuse, dont il n'avoit d'abord songé qu'à se défendre; le feu même, dont l'action terrible semble un présage de destruction, il le subjugue, il le captive, et le rend, pour ainsi dire, le confident de son industrie, et le compagnon de ses travaux.

Quelle source de réflexions, que cette domination de l'esprit sur les redoutables effets du mouvement d'une aveugle matière! Il semble que l'Être suprême, en soumettant ainsi à l'intelligence des hommes les forces les plus puissantes de la nature, ait voulu nous donner une première notion de l'em-

pire que doit avoir sur l'univers une souveraine sagesse.

Cependant, c'est dans l'influence de nos facultés spirituelles sur elles-mêmes qu'on observe surtout leur admirable essence; on voit avec étonnement la perfection qu'elles acquièrent par leur propre action. C'est un beau phénomène, sans doute, que celui de l'intelligence considérée d'une manière générale; mais c'est une autre merveille, que de voir la pensée d'un seul homme parvenir, par les moyens les plus ingénieux, à se mettre en relation et en confiance avec la pensée de tous les autres hommes, et former la même alliance entre les pensées du temps présent et celles de tous les siècles. C'est par une semblable confédération que les lumières se sont accrues, et que l'esprit de l'homme a connu toutes ses forces. Les puissans de la terre ne sauroient ni rompre cette association, ni soumettre à leurs tyranniques partages l'auguste héritage de la science; une si précieuse richesse a conservé l'empreinte d'une main divine; et, à l'aspect de son sacré caractère, personne encore n'a pu dire : Elle est à moi seulement.

Le plus bel usage qu'on ait jamais fait de l'admirable réunion de tant de connoissances

et de facultés, c'est lorsqu'on s'en est servi pour démontrer aux hommes comment tout se rapporte dans la nature à l'idée d'une première cause; comment on découvre, à chaque étude nouvelle, les traces d'un ordre et d'une harmonie qui annoncent avec énergie un dessein plein de sagesse et une volonté bienfaisante : mais aujourd'hui malheureusement ces indices, ces preuves de l'existence d'un Dieu, ne suffisent plus; une altière philosophie est parvenue à se jouer des raisonnemens fondés sur la liaison et le merveilleux accord de toutes les parties du système du monde; et ce n'est pas assez faite que d'opposer aux opinions nouvelles la simple autorité des causes finales; on ne conteste plus qu'il n'y ait une conformité parfaite entre nos désirs et nos besoins, entre nos besoins et la propriété de nos organes, entre chacun de nos sens et la richesse de la nature; on ne conteste plus que depuis la cèdre jusqu'à l'hysope, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, il n'y ait une beauté d'ensemble et de proportion qui se retrouve également, et dans les relations des objets entre eux, et dans les rapports de leurs diverses parties : mais cette admirable harmonie; où l'homme sage, où l'homme sensible aperçoit avec dé-

lices l'empreinte d'une intelligence éternelle ; d'autres, moins heureux sans doute, s'obstinent à nous la présenter comme une rencontre fortuite, comme un jeu d'atomes agités par un aveugle mouvement, ou comme la nature même des choses, existant ainsi de tout temps. Que de peine on a prise pour imaginer, ou pour défendre des systèmes destructifs de notre bonheur et de nos espérances ! J'aime mieux un sentiment que toute cette philosophie : mais ce seroit trop bien la servir, ce seroit trop encourager sa présomption, que d'éviter timidement son approche ; et, malgré ses dehors imposans, voyons, tout foibles que nous sommes, si son orgueil est raisonnable, et si ce n'est que par ses dédains que les esprits ordinaires peuvent communiquer avec elle.

Voici comment je voudrois traiter la plus importante des questions dont l'homme puisse s'occuper.

J'essaierai d'abord de montrer que les différentes conjectures sur l'origine du monde rentrent toutes dans une seule opinion, celle de l'existence éternelle et nécessaire de tout ce qui est ; et je comparerai ensuite les bases d'un pareil système avec les motifs de cette croyance heureuse et simple, qui unit, qui

associe l'idée d'un Être suprême à tout ce que nous voyons, à tout ce qui nous est connu, à l'univers enfin, la plus vaste et la plus illimitée de nos conceptions.

CHAPITRE XIII.

Suite du même sujet.

Lorsqu'on voit les auteurs des différens systèmes sur la formation du monde rejeter l'idée d'un Dieu, sous le prétexte que cette idée est étrangère à la nature de nos perceptions, n'auroit-on pas droit de penser qu'ils vont nous présenter quelque idée plus vraisemblable ou plus proportionnée à notre entendement? Mais, loin de remplir notre attente, ils s'abandonnent eux-mêmes à tous les écarts de l'imagination la plus fantastique. En effet, soit qu'on rapporte la première origine de l'univers aux effets du hasard, et au concours fortuit des atomes, soit qu'on établisse d'autres hypothèses dérivant des mêmes principes, il faut au moins supposer l'existence éternelle d'une multitude innombrable de petites parties de matières placées sans ordre et sans règle dans l'immensité de l'espace; il faut supposer ensuite que ces molécules, disséminées à l'infini, s'attirent et se correspondent par des propriétés inhérentes à leur nature; il faut supposer qu'il résulte de leur adhésion,

non-seulement des facultés organiques, mais encore des facultés intelligentes, telles que la pensée, la mémoire, la prévoyance, le jugement et la volonté; il faut enfin supposer que toutes ces molécules incompréhensibles ont été ralliées avec un ordre admirable par l'effet d'un mouvement aveugle, et par le résultat d'une des chances possibles dans l'infinité des combinaisons du hasard. En vérité, à la suite de tant de suppositions sans modèle et sans fondement, celle d'un être intelligent, l'âme et le mobile de l'univers, eût été plus analogue à notre nature, et plus ressemblante à nos connoissances.

Reprenons cependant les diverses bases hypothétiques que nous venons d'indiquer. On y reconnoît d'abord les petites habitudes de notre esprit; il est dans l'usage et dans la nécessité d'aller du simple au composé, toutes les fois qu'il médite, qu'il invente, qu'il exécute: ainsi, par une méthode inverse, les compositeurs de systèmes ont cru que, pour reporter l'univers à son origine, il suffisoit de détacher par la pensée toutes ses parties, de les briser et de les subdiviser ensuite à l'infini; mais, quelle que fût la ténuité des atomes dus au travail de notre imagination, leur existence avec toutes les propriétés organiques et

intellectuelles qu'il faudroit nécessairement leur accorder, seroit une merveille peu différente de tous les phénomènes dont nous sommes environnés.

Le moment où nous voyons une plante croître, s'élever et s'embellir de diverses couleurs, nous représente seulement l'époque où sa végétation est à la portée de nos sens; mais le germe de cette plante, ou, si l'on veut encore, les molécules organiques, le premier principe de ce germe, nous eussent offert un aussi grand sujet d'admiration, si nous avions été doués des facultés nécessaires pour pénétrer dans ces arrières-secrets de la nature. Mais peut-être qu'en transformant en une poussière imperceptible toutes les parties de matière dont l'assemblage a dû composer le monde, on n'a plus devant ses yeux qu'une vapeur fugitive, à laquelle l'admiration même ne peut plus se prendre; et ceux qui ont le malheur d'aimer à se défendre de cette admiration, trouvent encore dans le système des atomes divisibles à l'infini, un moyen d'éloigner à leur gré le moment de leur étonnement.

Toutes ces combinaisons fantastiques ne servent qu'à nous troubler dans la recherche de la vérité, et je ne crois pas indifférent de

faire à ce sujet une observation générale. L'étude des premiers élémens, dans toutes les sciences qui sont notre propre ouvrage, telles que la géométrie, les langues, la législation civile, et plusieurs autres encore, nous paroissent avec raison la partie de notre instruction la plus facile. Il n'en est pas de même quand nous cherchons à connoître les lois du monde physique ; car les œuvres de la nature ne nous paroissent jamais plus simples que dans leur état composé ; elles sont alors pour notre esprit ce qu'est un son harmonieux pour notre oreille ; et c'est l'accord de toutes leurs parties qui forme une unité parfaitement proportionnée à notre intelligence. Ainsi, l'homme, par exemple, cette réunion merveilleuse de tant de facultés différentes, n'étonne point notre entendement, et devient pour nous dans son ensemble une idée simple, une notion familière ; mais nous sommes troublés et comme éperdus, lorsque nous cherchons à le décomposer, et à remonter aux élémens de sa liberté, de sa volonté ; de sa pensée, et de toutes les autres propriétés de son essence.

Nous ne faisons donc que marcher vers l'infini et vers de plus grandes ténèbres, lorsque nous détruisons le monde pour le diviser en atomes, du milieu desquels nous le faisons

sortir de nouveau, après avoir rallié tout ce que nous ayons dispersé.

Cependant admettons-le pour un moment : il existoit des atomes organiques et intelligens, et ils étoient tels, soit par leur nature, soit par leur adhésion avec d'autres molécules. Il faut maintenant, avec tous ces atomes épars dans l'immensité de l'espace, composer l'univers, ce chef-d'œuvre d'harmonie, ce parfait assemblage de toutes les beautés et de toutes les diversités, cette source inépuisable de tous les sentimens d'admiration ; et, en rejetant l'idée d'un Dieu, créateur ou ordonnateur, il faut recourir à la puissance du hasard, c'est-à-dire, aux effets inconnus d'un mouvement continuuel qui, sans aucune règle, produit dans un temps illimité toutes les combinaisons imaginables : mais, pour effectuer une variété infinie de combinaisons, il ne suffit pas d'admettre un mouvement continuuel ; il faut de plus supposer que ce mouvement change sans cesse de direction dans toutes les parties de l'espace soumis à son influence. Or, l'existence d'un pareil changement et d'une semblable diversité dans les lois du mouvement, est une nouvelle supposition à réunir à toutes les autres.

Cependant, toutes ces hypothèses chiméri-

ques accordées, on n'est point au terme des difficultés que présente le système de la formation du monde par un équilibre fortuit d'atomes.

Il est difficile de comprendre comment des particules de matières agitées dans tous les sens, et susceptibles, comme on l'a supposé, d'un nombre infini d'adhésions différentes, n'auroient pas formé tel entrelacement, telle contexture qui auroit rendu impossible la composition harmonieuse de l'univers et de toutes ses parties.

Quand on se représente absolument le nombre illimité de chances qu'on peut attribuer à un aveugle mouvement, l'imagination se prête, non pas à concevoir, mais à supposer comment un nombre infini d'atomes doués de la propriété de s'unir ensemble, et soumis à une diversité infinie de mouvemens, parviendroient à composer les globes célestes : mais comme, long-temps avant l'époque où un pareil jet du hasard deviendrait probable, ces mêmes atomes auroient formé une multitude innombrable de combinaisons partielles ; si l'une de ces combinaisons eût été incompatible avec l'ordonnance et la composition d'un monde, jamais ce monde n'auroit pu se former.

Les mêmes considérations peuvent s'appli-

quer aux êtres animés : le hasard auroit produit des hommes susceptibles de vie et de transmission de vie, bien avant de leur avoir accordé toutes les facultés dont ils jouissent; et dès qu'ils auroient été formés avec quatre sens, ils n'en auroient pas acquis un cinquième, par la même raison que nous n'en voyons pas naître en nous un nouveau. De même encore la chance qui auroit donné pour résultat des êtres vivans auroit dû précéder d'un temps infini la chance qui auroit rapproché ces mêmes êtres de toutes les productions nécessaires à leur subsistance et à leur conservation.

On peut, à la vérité, supposer que les atomes rassemblés d'une manière incompatible avec l'ordonnance de l'univers, se sont séparés par la continuation du mouvement introduit dans l'immensité de l'espace; mais ce même mouvement continué, capable de désunir ce qu'il auroit joint ensemble, comment n'eût-il pas détruit pareillement l'harmonie qui auroit été le résultat d'une des chances fortuites auxquelles on attribue la formation du monde?

Alléguera-t-on que, toutes les parties de matière une fois réunies dans les masses et les proportions qui constituent les globes célestes, cette ordonnance a été maintenue par l'impres-

sion d'une force prédominante, et en même temps invariable? Mais comment concilier l'existence et l'empire d'une semblable force avec ce mouvement continuel, en divers sens, dont on a eu besoin pour la composition de l'univers?

On peut démontrer encore d'une autre manière que la formation des mondes par les chances d'un aveugle mouvement, et la fixité de ces mondes dans leur état actuel, sont deux propositions qui se contrarient. Développons cette idée. Le jet d'atomes nécessaire pour produire la masse informe des globes célestes, étant infiniment moins compliqué que le jet d'atomes nécessaire pour produire ces mêmes planètes, avec tous les êtres intelligens dont elles sont peuplées; le premier jet, selon toutes les règles de probabilité, a dû arriver infiniment plus tôt que le second. Ainsi, dans le système de la composition de l'univers par le concours fortuit des atomes, il faut nécessairement supposer que ces atomes, après s'être réunis pour former des globes célestes, ont été disjoints, rejetés dans l'espace, et rassemblés de nouveau aussi souvent qu'il l'a fallu, pour parvenir enfin, par une suite innombrable de coups du sort, à produire la combinaison d'une planète parsemée comme la

nôtre, d'êtres intelligens et susceptibles de perfection. Or, puisque des êtres ainsi doués n'ajoutent rien à la stabilité du globe sur lequel ils sont répandus, puisqu'ils ne contribuent point à la plus grande coalition de toutes ses parties; pourquoi le mouvement aveugle qui auroit réuni, dissous et rassemblé si souvent toutes les parties de la terre, avant de l'avoir composée telle qu'elle est; pourquoi ce même mouvement ne se feroit-il plus ressentir? Il devroit de nouveau réduire en poudre le globe que nous habitons, ou nous présenter du moins le spectacle de sa destruction dans un degré plus ou moins apparent.

Ce n'est pas seulement à un monde orné d'êtres intelligens, c'est encore à un monde simplement régulier dans tous ses détails, qu'on peut appliquer le raisonnement que je viens de faire; car nous apercevons autour de nous une multitude innombrable de beautés et de traits d'harmonie qui n'étoient pas nécessaires au maintien de notre globe, et qui, selon toutes les règles de la probabilité, n'auroient jamais pu être réunis à son existence, si l'on ne supposoit pas que la terre a été formée, dissoute, et reproduite une infinité de fois avant d'avoir été composées telle que

nous la voyons : mais alors je demanderois de même, pourquoi nul vestige, nulle apparence d'un semblable jeu de la nature ne se présente à nos yeux, et pourquoi ce mouvement s'est tout à coup arrêté?

Il seroit possible cependant, à l'aide d'une nouvelle supposition, de résoudre encore la difficulté que je viens de présenter : on diroit que la réunion et la dispersion successives des atomes universels s'exécutent dans un espace de temps si lent et si insensible, que nos observations, et toutes celles dont nous avons la tradition, ne peuvent nous instruire s'il n'y aura pas une séparation de toutes les parties de l'univers par les mêmes causes qui ont opéré leur adhésion et leur assemblage.

Il est sûr qu'en nous transportant ainsi dans l'infini, et en y plaçant telle chaîne de suppositions qu'on juge à propos de faire, on se trouve nécessairement hors de l'atteinte de toute espèce de raisonnement : mais, en me servant à mon tour de cet infini, pour opposer folie à folie, je demanderois pourquoi, dans les combinaisons infinies d'un mouvement infini, les hommes n'auroient pas été créés, détruits et recréés une infinité de fois, avec les mêmes facultés, les mêmes souvenirs, les

mêmes pensées, les mêmes relations, les mêmes circonstances; et comment, chacun de nous n'étant ainsi séparé de ses précédentes existences que par un sommeil dont la durée est imperceptible, nous ne serions pas, à nos propres yeux, des êtres perpétuels? L'infini permet la supposition de cette absurde hypothèse, comme il autorise toute autre espèce d'imagination où le temps n'est compté pour rien. On voit cependant comment on risque de s'égarer, lorsque avec des facultés bornées on veut se servir de l'idée incompréhensible de l'infini, et l'ajuster hardiment aux combinaisons des êtres finis.

Présentons néanmoins encore une objection. On pourroit dire que notre planète est le résultat d'une première chance fortuite; mais que cette première chance n'est pas improbable, si l'on suppose qu'il existe dans l'infinité de l'espace un nombre infini d'autres rassemblemens d'atomes, produits également par un premier coup de dé, et qui représentent dans l'universalité toutes les formes possibles, et toutes les proportions imaginables: mais alors je demanderai par quelle loi tous ces corps irréguliers, soumis nécessairement, en raison de leur nombre et de leur masse, à une infinité de mouvemens, ne sont pas venus dé-

ranger le système des planètes formées en même temps qu'eux par une première chance du hasard ?

Je dois faire observer surtout que l'ordre, dont nous avons connoissance, est une preuve de l'ordre universel ; car dans l'immensité, où une partie n'est rien comparativement à l'ensemble, aucune, sans exception, ne pourroit se maintenir, si elle n'étoit pas en équilibre avec le tout.

Ainsi, soit qu'on suppose *une succession infinie de chances* à laquelle la masse entière des atomes auroit été soumise uniformément, soit qu'on se contente d'un premier jet général, mais divisé en *une infinité de sections*, toutes diverses entre elles, le raisonnement oppose des difficultés invincibles aux résultats qu'on veut tirer de ces différentes hypothèses,

Enfin, l'on ne doit jamais perdre de vue que, pour parvenir à la composition fortuite d'un monde, tel qu'on est le maître de le supposer, il a toujours fallu la préexistence éternelle des atomes organiques, la préexistence éternelle des atomes intelligens, la préexistence de toutes les formes et de toutes les lois d'affinités, la préexistence éternelle des mouvemens en divers sens, suivis, à point nommé, d'une marche régulière propre à conserver les

réunions et les rassemblemens qui avoient été produits par un mouvement varié. En vérité, je puis le répéter, quand on a besoin de recourir à des premiers principes si miraculeux, quand on a besoin d'admettre, en commençant, une nature si admirable, on ne conçoit pas comment on juge à propos de la faire agir tout à coup comme une folle, pour achever l'ouvrage de l'univers : une supposition de plus, aussi magnifique que les premières, eût suffi pour se dispenser d'une conclusion si bizarre.

Il me semble que, malgré l'immensité qui sert de théâtre aux différens systèmes sur la formation du monde par les chances du hasard, ils sont tellement rapprochés les uns des autres qu'on a peine à saisir leurs nuances distinctives ; et, à voir le petit cercle que l'imagination parcourt, quand elle applique ses forces à de si hautes conceptions, on croit découvrir quelque chose de surnaturel dans sa singulière impuissance : les auteurs de ces systèmes ont l'air de prisonniers dans leurs étroites idées, et les marques de leurs chaînes s'aperçoivent de toutes parts ; c'est toujours des atômes et des corpuscules qu'on fait jouer ensemble, ou à plusieurs reprises, ou tout à la fois, dans un espace infini ; mais quand on

veut former la pensée, la liberté, la volonté, comme on ne sait de quelle manière décomposer de telles propriétés, on les suppose préexistantes dans les parties élémentaires dont on s'est servi pour créer l'univers, et l'on a soin, prudemment, de n'accorder aucune action à cette liberté et à cette volonté, tant qu'on a besoin pour son hypothèse, de prévenir toute résistance aux mouvemens, en divers sens, qui doivent composer le monde.

On ne rendroit ni plus simple ni plus croyable l'aveugle production des mondes, en supposant non-seulement une multitude innombrable de molécules organiques, mais encore une infinie diversité de moules qui attirent à eux ces molécules par une force dont les affinités chimiques nous donnent une idée. Un pareil système, qui serviroit peut-être à expliquer quelques opérations secondaires de notre nature connue, n'est point applicable à la première formation des êtres; car avec un assemblage de moules et de molécules, toutes les grandes difficultés subsisteroient. En effet, comment les moules divers se seroient-ils classés dans l'ordre nécessaire pour former l'ensemble le plus simple, mais qui exige encore une mesure fixe et une succession de rangs? Le moule destiné aux mo-

lécules organiques dont le crvstallin doit être composé, comment se seroit-il placé au centre du moule destiné à former la prunelle? celui-ci, sous le moule qu'exige la configuration des paupières, et ainsi de suite, par une gradation exacte, précise, et dont les divisions et les subdivisions sont innombrables?

Supposera-t-on une succession infinie de moules, dont les plus grands attirent les plus petits de la même manière que ceux-ci ont attiré les molécules organiques qui leur étoient propres? Cette supposition; la plus libre et la plus étendue de toutes celles qu'on peut imaginer, n'est pas suffisante pour modeler en imagination le moindre des phénomènes dont nous sommes les témoins; il faut encore que par la direction d'une force sage et puissante, les moules et les molécules animés qui leur appartiennent, se mettent en mouvement sans confusion; il faut que ceux qui sont destinés à composer les fibres extérieures, laissent passer devant eux les moules propres à former les organes intérieurs; il faut enfin que chacun de ces moules, dans sa marche et dans son développement, observe artistement ces nuances délicates, et ces linéamens imperceptibles, qui joignent ou séparent toutes les parties du plus simple des ouvrages de la nature.

Nous connaissons à la vérité une force qui agit dans tous les sens, qui place tout avec ordre et à son rang, qui marche vers un but, qui s'occupe d'un dessein, qui finit, qui reprend, qui s'arrête à propos, et qui exécute à chaque instant une œuvre compliquée; c'est la volonté intelligente, et l'on doit s'étonner que la seule faculté dont nous avons la conscience intime et l'expérience habituelle, soit en même temps celle dont la philosophie détourne ses regards lorsqu'elle s'applique à découvrir les causes de l'ordre admirable de l'univers.

On peut, j'en conviens, en rejetant l'idée d'une volonté puissante, ordonnatrice du monde, admettre pour principe des choses l'existence éternelle d'une force aveugle qui, par une nécessité incompréhensible, auroit guidé vers un but sage et parfaitement combiné tout ce qui étoit d'abord épars confusément dans l'immensité de l'espace; mais cette nouvelle supposition réunie à toutes celles que j'ai déjà énoncées, formeroit une hypothèse absolument semblable au système de l'existence éternelle de l'univers : en effet, l'existence éternelle de tous les élémens, de toutes les substances, de toutes les forces, de toutes les propriétés qui devroient nécessai-

rement produire un certain ordre de choses , seroit un phénomène absolument semblable à l'existence éternelle de cet ordre lui-même.

On doit ajouter que ces deux phénomènes ne seroient séparés dans notre pensée que par un instant indivisible ; instant encore qu'on ne peut désigner ni placer en imagination dans l'étendue des temps représentés par l'éternité ; car telle époque dont on fit choix , elle seroit toujours trop tardive d'une infinité de siècles. L'effet nécessaire d'une cause éternelle n'a , comme cette cause , aucune époque à laquelle on puisse fixer son commencement.

L'on aperçoit ainsi , sous un autre point de vue , combien sont vaines et ridicules les diverses opérations fantastiques qu'on place avant l'existence du monde , et que l'on attribue , tantôt aux mouvemens désordonnés du hasard , et tantôt aux lois régulières d'une aveugle nécessité.

Il n'est donc qu'une seule hypothèse qu'on puisse mettre en opposition avec l'idée d'un Dieu , souverain ordonnateur de toutes choses ; c'est le système de l'existence éternelle de l'univers. Un tel système d'athéisme sera toujours défendu plus facilement qu'aucun autre , parce qu'étant fondé sur une supposi-

tion vaste et sans bornes, il ne peut point être cerné par le raisonnement, comme toutes les idées hypothétiques où l'homme fait agir la nature d'après une marche et des procédés dont il est l'inventeur. Nous devons considérer ce système avec attention, le discuter selon nos moyens, le combattre selon nos forces.

CHAPITRE XIV.

Suite du même sujet.

CEUX qui soutiennent que le monde subsiste de lui-même, et qu'il n'y a point de Dieu, disent en faveur de leur opinion, que si l'existence éternelle de l'univers épouvante notre entendement, l'existence éternelle d'un Dieu, l'auteur ou l'ordonnateur de cet univers, présente une idée encore plus inconcevable, et qu'une telle supposition n'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'une difficulté de plus, puisque, selon les règles ordinaires de nos jugemens, l'ouvrage le plus merveilleux paroît un phénomène moins étonnant que la science dont il est le résultat, ou l'esprit dont il est l'empreinte.

Fixons d'abord notre attention sur ce raisonnement. On se demande en vain ce que c'est qu'une difficulté de plus dans l'infini, on ne peut le comprendre : les idées représentées par ces expressions familières, plus prochain, plus simple, plus facile, dérivant nécessairement d'une comparaison, ne sont admissibles que dans l'enceinte de nos con-

noissances ; au-delà , ces mêmes idées n'ont aucune application , et nous ne saurions fixer des degrés dans les immensités qui excèdent les bornes de notre vue , et dans ce vague sans fin qui échappe aux atteintes de nos forces intellectuelles.

Sans doute notre esprit se perd également, et en cherchant à se former une image distincte d'un Dieu , souverain auteur de la nature , et en faisant des efforts pour se représenter l'existence éternelle du monde , sans aucune cause hors d'elle-même : cependant , lorsque nous tâchons de nous élancer par la pensée vers les premières traces du temps ; lorsque nous essayons de nous élever jusqu'au commencement des commencemens , nous sentons distinctement que , loin de considérer l'existence éternelle d'une cause intelligente comme un accroissement de difficulté , nous ne pouvons éprouver de repos qu'à l'aide de cette opinion ; et , au lieu d'avoir besoin de forcer notre attention pour adopter un pareil système , au lieu de nous croire égarés dans un espace imaginaire , nous nous trouvons au contraire plus rapprochés de nous-mêmes , tant , selon notre nature , l'ordre se réunit à l'idée d'une volonté , et la multiplicité des combinaisons à l'idée d'une intelligence. Ainsi

nous élevant du petit au grand, et raisonnant par analogie, nous devons nécessairement concevoir plus facilement l'existence d'un Être doué, dans une étendue illimitée, des diverses propriétés dont nous ne jouissons qu'en partie; nous devons, dis-je, concevoir plus aisément une semblable existence, que celle d'un univers où tout seroit intelligent, excepté sa force motrice. L'ouvrier, sans doute, est au-dessus de l'ouvrage; mais selon notre manière de sentir et de juger, une combinaison intelligente, formée sans intelligence, sera toujours le plus extraordinaire, comme le plus incompréhensible de tous les phénomènes.

Il n'est pas indifférent d'observer que dans le système dont je combats les principes, plus le monde nous paroîtroit un complément admirable de sagesse et d'harmonie, et moins on pourroit en tirer aucune induction favorable à l'existence d'un Dieu, puisque l'auteur d'un ouvrage parfait est encore davantage une difficulté de plus que le compositeur d'une chose médiocre. Ainsi, dans un pareil système, tous ceux qui détailleroient les beautés de la nature, tous ceux qui s'efforceroient d'en présenter le majestueux ensemble, desserviroient stupidement la cause de la reli-

gion, et affoibliroient la croyance à l'existence d'un Être suprême. Il me semble qu'il est aisé d'apercevoir combien doit être mal assuré un raisonnement qui conduit à des résultats si absurdes.

Le spectacle attentif de l'univers doit nous inspirer de la défiance sur les jugemens que nous formons de ce qui est le plus simple dans l'ordre des choses ; car toutes les opérations générales de la nature dépendent d'un mouvement plus grand et plus compliqué que celui dont nous aurions aisément l'idée. Nous trouverions sûrement contraire à une parfaite simplicité de moyens, ce circuit de deux cent millions de lieues que notre globe fait chaque année, pour déterminer le changement successif des saisons, et pour assurer la reproduction des fruits nécessaires à la subsistance des êtres animés ; nous n'aurions pas imaginé non plus qu'il fallût une distance de trente-quatre millions de lieues entre le soleil et la terre, pour proportionner les rayons de lumière à la délicatesse de nos organes. Cependant si, même dans l'étroite enceinte où nous promenons nos regards, nous ne découvrons aucune application constante de cet ordre simple dont nous nous formons l'image, comment un pareil principe serviroit-il de guide

à nos opinions, au moment où nous élevons notre méditation jusqu'aux premiers anneaux de la vaste chaîne des êtres, et lorsque nous entreprenons d'examiner si par-delà les immensités de l'univers il existe ou non une cause intelligente? Que devient près de ces hauteurs incommensurables ce petit mot prononcé sur notre petit tribunal : *C'est une difficulté de plus?* La mouche bourdonnante seroit moins ridicule que nous, si, capable d'apercevoir l'ordre et la magnificence de nos palais, elle assurait positivement que l'architecte, une difficulté de plus, n'a jamais existé.

Tout nous indique donc que selon les divers degrés d'esprit et de savoir, le simple et le facile ont une application différente; nous sommes témoins habituellement que ces expressions ne sont pas interprétées de la même manière par un homme médiocre et par un homme de génie; cependant la distance qui sépare les divers degrés d'intelligence dont nous avons connoissance, est vraisemblablement très-petite dans l'échelle universelle des êtres. Toutes nos réflexions nous conduiroient donc à présumer que par-delà les limites de l'esprit humain, le simple est notre composé, le facile notre merveilleux, l'évident notre inconcevable.

Après avoir examiné le principal argument des partisans du système d'athéisme que nous combattons dans ce moment, ouvrons nous-mêmes une route à nos recherches ; et, au milieu du labyrinthe où nous sommes placés, tâchons d'offrir un guide à notre méditation.

Nous sommes témoins de l'existence du monde, et présents intimes à la nôtre propre ; ainsi, tout ce qui est, ou les causes diverses d'un tel ensemble, ou le premier principe de ces causes, ne peuvent avoir eu de commencement ; et, par une conséquence naturelle, l'éternité d'une existence, cette idée la plus incompréhensible de toutes, est cependant la plus incontestable des vérités. Forcés maintenant, pour asseoir notre opinion, de choisir entre deux existences éternelles, l'une intelligente et libre, l'autre aveugle et privée de la conscience d'elle-même, comment n'adoptons-nous pas la première par préférence ? Une existence éternelle est une idée si étonnante pour nous, si au-dessus de toutes les puissances de notre entendement, que nous ne saurions trop la décorer de tout ce que nous connaissons de beau et de sublime ; et il n'est rien à nos yeux qui réunisse plus ces caractères que la pensée.

Ne seroit-il pas étrange que, dans nos divisions systématiques, ce fût uniquement à cette pensée, et par conséquent à tout ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, que nous refusassions l'éternité, tandis que nous l'attribuerions à la matière et à ses aveugles combinaisons? Quel renversement de toutes les proportions! Nous croirions à l'existence éternelle de cette matière, parce qu'elle est présente à nos yeux; et nous ne voudrions pas admettre l'existence éternelle d'une intelligence, tandis que celle dont nous sommes doués devient la source de nos jugemens, et le guide même de nos sens!

Enfin, par quelle autre singularité n'accorderions-nous le sentiment et la conscience de l'intelligence qu'à cette petite partie du tableau du monde, qui nous est représentée par les êtres animés? Ainsi, l'ensemble de la nature seroit au-dessous de ses détails; et si nulle âme, nul esprit n'animoit l'univers, l'homme devoit nous paroître le dernier terme de la perfection; cependant nous ne voyons en lui qu'une esquisse, une foible image de quelque chose de plus complet et de plus admirable; nous apercevons qu'il est, pour ainsi dire, aux commencemens de la pensée; et tous ses soins, tous ses efforts pour étendre l'empire de cette

faculté, nous avertissent qu'il marche sans cesse vers un but dont il est toujours éloigné; enfin, dans sa plus grande force, il a le sentiment de son impuissance; il s'étudie, et il ne peut se connoître; il fait quelques découvertes, et il ne pénètre aucun secret; il croit toucher à des vérités, et il ne peut y atteindre; il est arrivé dans le monde comme un sable jeté par les vents; il n'a ni la conscience de son origine, ni la prévoyance de sa fin; il montre toute la timidité, toute la défiance d'un être protégé; il est entraîné par instinct à élever au ciel ses vœux et ses pensées; et quand il n'est pas égaré par l'ivresse de ses raisonnemens, il craint, il cherche, il adore un Dieu; et il rejette avec effroi le rang présomptueux qu'une aveugle philosophie voudroit lui assigner dans l'ordre de la nature.

Je dois ajouter que le sentiment d'admiration dont je ne puis me défendre, en arrêtant mon attention sur les qualités spirituelles dont nous sommes doués, s'affoiblirait sensiblement, si j'étois réduit à considérer l'homme lui-même comme une simple végétation d'une aveugle matière; car la production la plus étonnante ne m'inspirera qu'une émotion passagère, si je ne puis pas la rapporter de quelque manière à une cause intelligente: il

faut que je découvre une sagesse et une combinaison pour admirer ; de même que j'ai besoin d'apercevoir un sentiment et une volonté pour aimer.

Mais sitôt que je vois dans l'esprit humain l'empreinte d'une souveraine puissance ; sitôt qu'il me paroît l'un des résultats d'une grande pensée , il reprend à mes yeux sa magnificence, et toutes les facultés de mon âme se prosternent devant une si merveilleuse conception.

C'est donc avec l'idée d'un dieu que les qualités spirituelles dont l'âme est douée attirent mon hommage, et saisissent mon imagination ; et par une double action , c'est en réfléchissant sur ces propriétés sublimes , c'est en étudiant leur admirable essence , que je suis affermi dans l'opinion qu'il existe une souveraine intelligence, l'âme de la nature entière, et qui la meut, la dirige, et la soumet à ses lois. Oui, nous trouvons dans l'esprit de l'homme un premier indice , une foible image des perfections que nous avons besoin d'attribuer au suprême auteur de l'univers. Quel prodige en effet, que cette pensée capable de tant de choses , mais qui, toujours dans l'ignorance de sa propre nature , auroit besoin , pour ainsi dire, de se placer en arrière d'elle-même , pour connoître ce qu'elle devoit le plus admirer ! Elle

m'étonne également, cette pensée, et dans son étendue et dans ses limites ; un espace immense est ouvert à ses recherches et à sa pénétration, et dans le même temps, elle ne peut se saisir des secrets qui paroissent le plus à sa proximité ; et le mobile de son action, le principe de ses forces intellectuelles, lui demeurent à jamais cachés. Elle est donc avertie à chaque instant de sa grandeur et de sa dépendance ; et ce sentiment doit la ramener sans cesse à l'idée d'une souveraine puissance. Il y a dans ces limites de notre savoir et de notre ignorance, il y a dans cette lumière mixte et conditionnelle, qui nous a été confiée, tous les indices d'un dessein et d'une intention ; et il me semble quelquefois entendre cette consigne donnée à l'âme des hommes par le Dieu du monde et de l'immensité : Allez admirer une portion de mon univers, allez connoître mes ouvrages, allez faire l'essai de la félicité ; allez apprendre à m'aimer ; mais ne cherchez point à lever le voile dont j'ai couvert le secret de votre existence et de votre formation ; j'ai composé votre nature de quelques-uns des attributs qui constituent ma propre essence ; vous seriez trop près de moi, si je vous permettois d'en pénétrer le mystère ; attendez l'instant désigné par ma sagesse ; jusque-là

vous ne pourrez m'atteindre que par votre respect et votre reconnaissance.

Ce n'est pas seulement le prodige de la pensée qui nous rapproche d'une intelligence universelle ; c'est encore toutes ces inconcevables propriétés, connues sous les noms de liberté, de jugement, de volonté, de mémoire, de prévoyance ; c'est enfin l'auguste et sublime ensemble de nos facultés intellectuelles. Est-on loin en effet, après la contemplation d'un si grand phénomène ; est-on loin, après cette méditation, de concevoir et de se représenter un Dieu, l'âme éternelle du monde ? Non sans doute : nous avons au-devant de nous une foible image de la puissance infinie que nous cherchons à découvrir ; l'homme est lui-même un univers gouverné par un souverain maître ; et nous sommes plus près, par notre nature, de l'idée d'une intelligence suprême, que d'aucune notion des propriétés primitives de la matière ; propriétés, cependant, d'où l'on voudroit faire émaner le système du monde, et son admirable harmonie.

Il me semble que la pensée est traitée avec beaucoup de rigueur dans la plupart des systèmes philosophiques ; et l'on a tellement peur de l'honorer, qu'on ne veut ni l'admettre comme un principe simple et particulier,

quand il est question de croire à l'immortalité de l'âme, ni la considérer comme un principe universel, quand on discute l'opinion de l'existence d'un Dieu.

Il est également singulier que l'on veuille composer une âme douée des plus sublimes qualités, avec une quantité quelconque de matières diverses, dont aucune n'a de rapport avec la pensée, et qu'on prétende en même temps que le monde, où nous voyons des êtres intelligens, n'a pour moteur et pour principe aucun être de la même nature : cette supposition cependant seroit aussi raisonnable que l'autre l'est peu ; mais il semble qu'on aime mieux attribuer l'ordre à la confusion qu'à l'ordre lui-même.

Nous cherchons à pénétrer le secret de l'existence de l'univers ; et lorsque nous réfléchissons sur les causes de cette vaste et magnifique ordonnance, nous ne voulons rien attribuer à ce qui nous est connu de plus merveilleux et de plus analogue à une semblable composition, la pensée, le dessein et la volonté. Pourquoi donc retrancherions-nous de la formation du monde ces élémens sublimes ? Est-ce à nous à mettre de l'épargne dans une hypothèse où tous les miracles de la nature se concentrent ? C'est avec les facultés spirituel-

les dont l'homme est doué, qu'il est resté le maître de la terre, qu'il a subjugué les animaux féroces, qu'il a dominé les éléments, qu'il s'est mis à couvert de leur impétuosité : c'est avec ces facultés que l'homme a élevé l'édifice de la société, et qu'il en a réglé l'harmonie ; c'est avec elles qu'il a donné des lois à ses propres passions, et qu'il a perfectionné tous ses moyens de bonheur ; enfin il n'a jamais rien fait, rien créé, qu'à l'aide de son esprit ; et dans ses spéculations sur la formation du monde et sur les admirables rapports de toutes les parties de l'univers, ce qu'il ne voudra pas admettre, ce qu'il osera rejeter, c'est le pouvoir de l'intelligence et l'action de la pensée ! Il me semble voir des hommes se disputer sur les moyens dont on s'est servi pour élever une pyramide, et nommer tous les genres d'instrumens, excepté ceux qu'on trouve encore au pied de l'édifice.

C'est uniquement l'habitude qui distrait notre attention de la réunion des prodiges dont notre âme est composée ; et c'est ainsi malheureusement que l'admiration, cette vive lumière de l'esprit et du sentiment, ne sert plus à nous instruire. Ah ! combien nous serions équis différemment, si nous contemplions pour la première fois l'une des plus

foibles parties de ce merveilleux ensemble ! Qu'en peu de temps alors l'opinion de l'existence d'un Dieu paroîtroit vraisemblable à ceux qui s'en éloignent le plus aujourd'hui ! Qu'il me soit permis, pour rendre cette vérité plus sensible, de recourir un moment à une fiction, et de diviser en imagination l'étonnant système de notre constitution morale. Représentons-nous les hommes soumis à l'immobilité des plantes, mais doués de quelques-uns de nos sens, et jouissant de la faculté de réfléchir, de former des jugemens, et de se communiquer leurs pensées. J'entends ces arbres animés discourir ensemble sur l'origine du monde et sur la cause première de tous les miracles de la nature ; ils mettent en avant comme nous différentes hypothèses sur le mouvement fortuit des atomes, sur les chances innombrables du hasard, sur les lois du fatalisme et d'une aveugle nécessité ; et, entre les divers raisonnemens employés par quelques-uns d'entr'eux, pour contester l'existence d'un Dieu créateur ou moteur de l'univers, celui dont on reçoit le plus d'impression, c'est qu'il est impossible de concevoir comment une idée deviendroit une réalité, et comment le dessein de disposer des parties, de les arranger, de les mouvoir, pourroit in-

fluer sur l'exécution, puisque la volonté n'étant qu'un simple vœu et une pensée sans force, elle n'a aucun moyen pour se métamorphoser en action : qu'en vain, eux, hommes plantes, et spectateurs immobiles de l'univers, auroient-ils le désir de changer de place, de s'approcher les uns des autres, d'élever des abris pour se défendre de l'impétuosité des vents, ou pour se mettre à couvert des rayons du soleil, leurs souhaits seroient inutiles; qu'ainsi il seroit évidemment absurde d'imaginer l'existence d'une faculté essentiellement contraire à la nature immuable des choses.

Qu'au milieu cependant de cet entretien, un ange, une voix inconnue, ou l'un d'eux, par une inspiration miraculeuse les eût interpellés, et leur eût dit : Que penseriez-vous donc, si ce prodige, dont vous regardez l'existence comme impossible, s'exécutoit à vos yeux, et si l'on vous communiquoit tout à coup la faculté d'agir selon votre volonté? Saisis d'étonnement, s'écrieroient-ils, nous nous prosternerions avec crainte et avec respect; et dès cet instant, sans le moindre doute et sans la plus légère incertitude, nous croirions avoir acquis le secret du système du monde; nous adorerions le pouvoir infini de

l'intelligence et de la pensée, et c'est à une semblable cause que nous attribuerions l'ordonnance de l'univers. Cependant le même phénomène qui parôtroit au-dessus de toute croyance, et hors de possibilité, à ceux qui n'en auroient jamais été les témoins, ce prodige existe au milieu de nous; nous le voyons, nous en faisons l'expérience à chaque instant; mais il n'est rien à nos yeux par l'impression de l'habitude, ce sentiment destructeur de toute espèce d'étonnement et d'admiration.

L'hypothèse que je viens de présenter, s'appliquerôit de même à l'acquisition subite de tous les moyens propres à communiquer ses idées; elle s'appliquerôit également à la découverte soudaine des autres propriétés de notre esprit; mais plusieurs de ces propriétés constituent tellement l'essence de l'âme, qu'on ne pourroit pas les séparer de nous en imagination, de la même manière que nous parvenons à détacher l'action de la volonté, et la volonté de la pensée. Il est des facultés spirituelles, et ce sont les plus merveilleuses, que l'on ne sauroit définir, et dont on n'a pas même le soupçon avant de les avoir possédées; mais nous dirons abstraitement, que s'il eût été possible de les connoître avant d'en avoir été doués, que s'il eût été possible en

quelque manière de découvrir la pensée sans la pensée, et l'intelligence sans l'intelligence, tous les inventeurs de système auroient indiqué ces étonnans moyens comme les seuls applicables à la composition de l'admirable harmonie de l'univers.

Nous serions encore ramenés aux mêmes réflexions, lorsque, laissant à l'écart tous les premiers prodiges de notre nature, nous nous bornerions à considérer l'esprit humain au moment où son action devient reconnoissable. Et pour rendre cette observation plus distincte, qu'on suive un homme de génie dans la marche de ses travaux; qu'on le voie embrasser à la fois une infinité d'idées, les comparer malgré leur distance, et former du mélange de tant de rapports un résultat distinct, propre à diriger sa conduite publique ou particulière; qu'on le voie étendre et multiplier ces premières combinaisons, et les lier par une trame invisible à quelques points épars qu'il a fixés lui-même en imagination sur les vastes routes de l'avenir, et qu'avec ce magique secours on le voie s'approcher par la pensée des temps qui n'existent point encore; qu'on le voie dans toute sa marche s'aider d'une immensité de connoissances plus subtiles que les rayons de lumière, et cependant séparées

avec un ordre admirable, plus mouvantes et plus dispersées que les vapeurs légères du matin, et cependant soumises au joug de cette dominatrice inconcevable qui, sous le nom de mémoire, s'empare des conquêtes de notre esprit pour le seconder ensuite dans ses nouvelles usurpations; qu'on l'examine encore, cet homme de génie, lorsqu'il dépose par écrit ses diverses réflexions, et qu'on se demande de quels moyens il fait usage pour connoître rapidement qu'une telle idée est nouvelle, qu'un tel mouvement d'éloquence offre un tour encore inconnu; qu'on se demande comment, pour asseoir un semblable jugement, il fait avec célérité le recensement des pensées et des images employées par ceux qui l'ont précédé; qu'on cherche où sont placés les registres qu'il a besoin de consulter; qu'on s'informe par quelle assistance il en parcourt dans un instant les innombrables feuillets, et de quelle manière il se croit sûr d'être d'une ligne en avant de tout ce qu'on a dit, de tout ce qu'on a pensé pendant la durée des siècles; enfin que chacun, selon ses forces, essaie de pénétrer dans ces mystérieuses beautés de l'entendement humain, et qu'il s'interroge ensuite sur l'impression qu'il reçoit d'une semblable méditation. Je ne sais,

mais on ne peut répondre qu'entre la plus admirable des végétations et les merveilles de notre esprit, considéré dans toute sa hauteur, il n'y a pas autant de distance qu'entre ce dernier phénomène et l'idée que notre imagination parvient à se former d'un Être suprême; ainsi, pour l'adopter, cette idée, il suffit peut-être de supposer que dans les immensités dont nous sommes environnés, il existe des gradations égales à celles que nous apercevons dans le petit espace soumis à nos foibles regards.

L'auteur d'un ouvrage célèbre voudroit faire un tort aux hommes de ce qu'ils se rapprochent toujours d'eux-mêmes par des comparaisons, dans les diverses recherches auxquelles ils se livrent, pour parvenir à connaître le premier principe de l'existence du monde. Mais de quel autre point pouvons-nous partir, quand nous sommes appelés à raisonner et à juger? N'est-ce pas assez que l'idée d'un Être suprême soit métaphysique? faut-il encore que nous-mêmes nous tâchions de nous rendre abstraits, en nous transportant hors de nous par l'imagination, et en cherchant pour nos jugemens et nos opinions un point d'appui qui soit en quelque manière absent de nous-mêmes, et absolument étranger à notre nature? Tout cela ne peut s'entendre : nous

ne prétendons pas avoir une force suffisante pour connoître l'essence et les perfections d'un Dieu; mais en nous éteignant par des abstractions, nous ne ferions que nous ôter le peu de moyens dont nous avons l'usage : il faut bien que je juge des choses inconnues à l'aide de celles dont j'ai connoissance : on ne fera que nous égarer en nous obligeant à prendre une autre route; et cependant, la science que nous tenons de nos sentimens intimes, on voudroit souvent la combattre par des idées arbitraires dont l'imagination la plus capricieuse est l'unique fondement.

Il sera donc toujours surprenant qu'aux yeux de notre esprit, et dans l'habitude de nos pensées, la sagesse d'un dessein, l'harmonie de l'ensemble et la perfection des détails, soient l'empreinte manifeste d'une intelligence, et que nous renoncions tout à coup à cette manière de juger et de sentir, pour attribuer la formation de l'univers aux effets du hasard ou aux lois éternelles d'une aveugle nécessité; et il est impossible qu'on nous engage à déduire les mêmes raisonnemens, à tirer les mêmes conséquences d'un ordre admirable que d'une confusion où l'on n'apercevrait ni plan ni dessein, et où tout paroîtroit en désunion et en disparté. Des

faits si différens , des principes si contraiges , ne sauroient conduire à un résultat semblable. Le magnifique système de l'univers doit entre pour quelque chose dans les conjectures que nous formons sur son origine , et l'on réussira difficilement à persuader qu'en nous appliquant à la recherche de la plus grande des vérités , nous devons considérer comme indifférentes et comme nulles en quelque manière , toutes les connoissances et toutes les idées que nous acquérons par le spectacle des merveilles de la nature. On est donc entraîné bien loin , quand on rejette les raisonnemens qui paissent des causes finales ; ce n'est pas une seule pensée féconde que l'on parvient à détruire , c'est la source de toutes nos lumières que l'on essaie de tarir.

Les hommes cessent insensiblement d'apercevoir un rapport entre l'existence d'un Dieu , et les miracles divers dont nous sommes environnés ; mais tout seroit changé si , par une volonté du maître du monde , les actes nombreux de sa puissance , au lieu de se présenter à nous dans leur ensemble , se déployoient successivement ; notre imagination , animée par un semblable mouvement , nous élèveroit alors malgré nous à l'idée d'un Être suprême : c'est donc parce qu'une accumula-

tion de prodiges accroît la magnificence de l'univers; c'est parce qu'une harmonie sans égale semble convertir une infinité de parties en une amirable unité; c'est parce qu'une profonde sagesse les contient dans un équilibre immuable; enfin, c'est parce que des gradations insensibles et des nuances délicates rendent encore plus parfaits les divers chefs-d'œuvre de la nature, que les hommes sont moins étonnés et moins entraînés à l'adoration.

Il nous faudroit, dites-vous, des phénomènes nouveaux, pour déterminer notre persuasion : vous oubliez donc que tout ce qui s'offre à vos regards surpasse déjà votre entendement? Eh quoi! si le moindre miracle s'opéroit devant vous, vous seriez prêts à humilier votre orgueilleuse raison; et parce que les plus grands et les plus merveilleux dont l'imagination puisse se former l'idée vous ont précédé, vous n'en recevez aucune impression, et tout vous paroît simple, tout vous paroît nécessaire! Mais que fait à la réalité des prodiges de l'univers le moment où vous êtes admis à les contempler? Votre passage sur la terre n'est qu'une époque imperceptible au milieu d'un éternel spectacle; l'admiration, la surprise, et toutes les affec-

tions dont l'homme est susceptible, ne changent rien à la nature des phénomènes qui l'environnent; et son oeil, son esprit, son intelligence, ne sont qu'une glace transparente dans laquelle une portion du tableau du monde se réfléchit.

Nous n'avons pas besoin non plus de nouvelles révolutions dans l'ordre de la nature, pour croire à la puissance de son auteur : le tissu d'un brin d'herbe confond notre intelligence, et quand nous avons vieilli dans l'étude et dans l'observation, nous n'avons qu'à promener nos regards, et nous découvrons de nouveaux objets; nous n'avons qu'à nous livrer à la méditation; et nous apercevons de nouveaux rapports; nous vivons entourés de choses inépuables et de secrets incompréhensibles.

Cependant, supposons pour un moment l'existence des miracles extraordinaires auxquels nous serions prêts à nous rendre; il est aisé de juger que ces miracles n'auroient point sur les opinions des hommes l'influence que nous présumons; car s'ils étoient fréquens, s'ils étoient répétés, s'ils survenoient seulement à des époques éloignées, mais régulières, leur première impression sur nous ne tarderoit pas à s'affoiblir, et l'on finiroit par

les ranger dans la classe des mouvemens successifs d'une matière éternelle. Que si au contraire ces miracles apparoissoient à de longues distances les uns des autres, les générations postérieures à celles qui en auroient été les témoins accuseroient leurs ancêtres d'une fausse crédulité, ou contesteroient la vérité des traditions qui transmettroient la mémoire d'une révolution contraire à la marche ordinaire de la nature.

Droit-on encore que pour rendre manifeste l'existence d'un Être suprême, il faudroit que les hommes fussent exaucés ponctuellement, quand ils lui adressent des prières; mais l'influence de nos souhaits sur les événemens, si cette influence étoit générale, ancienne et habituelle, suffiroit-elle pour changer l'opinion de ceux qui voient avec indifférence cette multitude innombrable d'actions et de mouvemens si miraculeusement soumises à l'empire de notre volonté? Ne trouveroient-ils pas encore des motifs pour considérer un semblable accroissement de puissance, comme le résultat nécessaire du système éternel de l'univers? Ainsi, quelle que fût la mesure d'intelligence ajoutée à celle dont nous jouissons, quel que fût le degré d'énergie attribué à cette même intelligence, enfin, quel que fût le

nombre des nouveaux prodiges, accumulés autour de nous, on pourroit opposer à cette réunion de miracles les mêmes objections et les mêmes doutes que l'on ne craint point d'élever, au milieu des grandes merveilles dont on nous a rendus les témoins. Il est difficile, il est impossible de faire une impression constante ni profonde sur des hommes qui ne sont susceptibles d'étonnement que dans le court passage du connu à l'inconnu ; ils n'ont ainsi qu'un moment pour ressentir cette émotion ; et c'est de la lenteur de leur instruction ou de la succession continuelle des phénomènes soumis à leurs regards, que dépend la durée de leur admiration ; et peut-être que tous, nous serions plus surpris de nos facultés et de notre pouvoir, si pour soumettre nos mouvemens à notre volonté, nous avions besoin de nous donner des ordres à plusieurs reprises, si nous étions obligés de les prononcer à haute voix, et de nous commander comme un major le fait à ses soldats : cependant, une telle constitution seroit d'un degré moins merveilleuse que celle dont nous avons l'expérience.

Je vais au-devant d'une objection : nous avançons graduellement, dira-t-on, dans la recherche du principe des forces les plus

remarquables de la nature; le pouvoir de l'attraction, cette grande faculté physique, n'a été manifesté que depuis un siècle, et les observations sur les effets de l'électricité sont une instruction plus récente; chaque âge, chaque année, ajoutent au trésor de nos connaissances, et le temps arrivera peut-être où, sans recourir à aucune opinion mystérieuse, nous aurons l'explication de tous les phénomènes dont nous sommes encore étonnés.

On ne conçoit pas d'abord comment nos découvertes passées, et toutes celles dont l'esprit humain pourra s'enrichir, l'affranchiroient jamais de la nécessité de placer une première cause au dernier terme de ses méditations; car plus nous apercevrons de nouveaux anneaux dans la vaste ordonnance de l'univers, plus nous étendrons, à nos propres yeux, la magnificence de l'ouvrage et la puissance de l'ouvrier. Une suite de travaux heureux dans l'étude des sciences, nous révélera peut-être le secret de quelque propriété physique, supérieure en force à celles dont nous avons l'expérience; mais, lors même que tous les mouvemens de la nature seroient subordonnés à un petit nombre de lois générales, et lors même que nous parviendrions

à distinguer ces lois, un pareil résultat de nos recherches démontreroit simplement l'existence d'une plus grande unité dans le système du monde ; et ce caractère de perfection nous imposeroit davantage encore, s'il étoit possible ; car dans une œuvre telle que le monde, ce sont les rapports simples et réguliers qui annoncent par-dessus tout la sagesse et la puissance de l'ordonnateur ; et en aucune chose notre admiration ne sauroit s'attacher à un assemblage d'idées incohérentes, dont la chaîne se rompt à chaque instant. Mais, par je ne sais quelle habitude ou quel aveuglement, lorsque les hommes ont découvert un principe uniforme dans son action, lorsqu'ils ont donné à ce principe une dénomination, ils croient que leur étonnement doit cesser : en effet, l'attraction, la force électrique et les lois des affinités sont bien moins pour nous aujourd'hui un sujet de surprise et de contemplation, qu'un motif de nous affranchir de l'admiration due aux magnifiques résultats de ces propriétés singulières ; enfin, nous nous habituons à considérer avec indifférence tout effet général, toute cause primitive dont nous acquérons la conception, comme si cette conception même n'étoit pas un des plus grands phéno-

mènes de la nature. On diroit que les hommes, par une suite de la familiarité qu'ils contractent avec leur propre esprit, dédaignent tout ce qui est à sa portée; ils n'ont de vanité que les uns contre les autres, et leur rivalité seule en est l'origine : mais quand ils se reprennent à l'écart, ou quand ils se jugent en commun, ils s'honorent si peu, que tous les secrets dont ils acquièrent l'intelligence n'excitent plus leur admiration.

On doit mettre au nombre des idées les plus vastes et les plus générales dont nous ayons connoissance, celle de M. de Buffon, sur la formation de la terre; mais cette idée, en la supposant aussi juste qu'elle est belle, nous explique seulement l'une des parties du magnifique assemblage de l'univers, l'une des gradations de cette œuvre superbe. Je vois la terre formée par un des jaillissemens du soleil; je la vois s'animer et devenir féconde, à mesure que, par un lent refroidissement, elle parvient à un certain degré de température; je vois encore sortir de son sein toutes les beautés de la nature, et, ce qui me surprend davantage, tous les êtres doués d'un instinct ou d'une intelligence : mais si les élémens de ces incompréhensibles productions ont été préparés, ou simplement dépo-

sés dans l'astre de feu qui anime notre univers, je transporte là mon étonnement, et je cherche également l'auteur de tant de merveilles.

Je dois maintenant fixer quelques momens l'attention sur la partie la plus métaphysique du sujet que je traite. Nous pourrions peut-être nous former l'image d'un monde existant sans commencement, et par les seules lois d'une aveugle nécessité, si ce monde étoit immobile et invariable dans toutes ses parties : mais comment appliquer l'idée de l'éternité à cette succession continuelle dont nous sommes les témoins ; une telle nature est un composé nécessaire d'une fin et d'un commencement, et l'on ne sauroit définir autrement le mot et l'idée d'une succession dans tous les genres : voilà pourquoi nous sommes entraînés à nous élever à un premier être existant par lui-même, lorsque nous avons devant les yeux une révolution constante de causes et d'effets, d'anéantissemens et de reproductions, de dépérissemens et de vies. On ne sauroit même se représenter le plus simple mouvement sans un commencement ; car il dérive d'un déplacement, et il n'y en a point sans une première fixité.

On n'écarteroit point ces difficultés, en di-

sant que l'univers est un tout immuable, et dont les parties seulement sont soumises à des variations; car un tout de ce genre, un tout unique, un tout sans relation quelconque, soit réelle, soit imaginaire; un pareil tout n'est qu'une circonscription idéale, laquelle en effet n'est pas susceptible de changement; mais une telle circonscription ne nous présente que l'assemblage des choses positives contenues dans son enceinte; et ce n'est qu'en étudiant celles-ci, ce n'est qu'en examinant les diverses parties du tout inconnu auquel nous avons donné le nom d'univers, que nous sommes fondés à tirer des conséquences, et à former des jugemens. Ainsi, c'est avec juste raison qu'en voyant partout une succession, nous sentons la nécessité d'une cause première.

Mais, dira-t-on, vous rentrez dans la même difficulté, lorsque vous supposez l'éternité d'un Dieu; car l'enchaînement des desceus et des volontés d'un être intelligent doit ramener à l'idée d'un commencement, ainsi que toutes les successions dont le monde physique nous présente le spectacle.

Cette proposition est sans doute difficile à éclaircir, comme toutes celles dont la solution paraît s'unir à la connoissance de l'infini. On

ne peut cependant s'empêcher d'apercevoir que les générations physiques nous conduisent, d'une manière simple et manifeste, à la nécessité d'un premier principe, et que nous devons chercher ce principe hors d'elles-mêmes, puisque leur propre nature ne nous en fournit aucune idée; au lieu que la succession des combinaisons de l'esprit peut être suspendue à une origine dont nous avons une sorte de conception; et qui semble tenir en quelque manière à ces mêmes combinaisons. En effet, nous parvenons aisément à nous former une idée distincte d'une faculté de penser antérieure à l'action de la pensée, et qui pourroit même en être séparée par tel intervalle que l'imagination jugeroit à propos de se représenter. Il en est de même de la liberté, pouvoir intellectuel dont nous avons le sentiment, dans le temps que nous n'en faisons aucun usage, et dans le temps qu'il reste en nous absolument oisif.

J'ajouterai que, même dans le cercle étroit de nos pensées, s'il est vrai que les opérations de l'esprit nous paroissent le plus souvent une dépendance les unes des autres, quelquefois aussi leur chaîne est tellement interrompue, que nos idées semblent véritablement sortir du néant; au lieu que pour toutes les autres

productions dont nous avons connoissance, il y a toujours un lien visible entre ce qui est et ce qui étoit. Ne perdons point de vue encore que, dans le temps même où nos idées nous paroissent enchainées les unes aux autres, cette succession tient plus à notre foiblesse et à notre ignorance, qu'à la nature même de l'esprit considéré d'une manière générale. Circonscrits dans tous nos moyens, nous sommes obligés d'aller sans cesse du connu à l'inconnu, du probable à la certitude, de l'expérience du passé aux conjectures sur l'avenir : mais cette gradation, cette marche doit être absolument étrangère à une intelligence sans bornes, qui sait et qui voit tout dans le même temps ; et peut-être que nous sommes sur la voie de cette vérité, quand nous observons parmi nous le calme du véritable génie, et la tournoyante mobilité de la sottise.

Enfin, ce n'est pas aux hommes persuadés de l'existence d'un Dieu qu'il faut demander de se transporter au-delà, pour ainsi dire, du domaine de la pensée, pour chercher des preuves de leur opinion ; les défenseurs de l'athéisme ont seuls besoin d'un pareil effort, puisque seuls ils veulent se soustraire à l'empire des sentimens les plus simples, et des raisonnemens les plus naturels ; puisque seuls ils nous

avertissent de nous défier de la liaison si distincte que nous apercevons entre une suprême intelligence et la perfection de l'ordre ; entre un premier principe et une suite d'effets et de causes ; entre l'idée d'un Dieu et tous les penchans de notre âme : ce sont ces considérations si près de nous , qui prêtent une véritable force à nos opinions. Ainsi nous ne conserverions pas moins tous nos avantages , quand il seroit vrai que , sur des hauteurs inaccessibles , nos adversaires combattissent avec nous à armes égales.

Dirigé par ces réflexions , et ne voulant considérer que d'une manière utile et réelle le sujet dont j'ai entrepris la discussion , je ne m'engagerai pas avant dans les disputes qui roulent sur la création et sur toutes les hypothèses relatives à cette idée. Il me suffit d'apercevoir confusément que l'idée de la création de l'univers n'est pas plus inconcevable que l'idée de son éternité ; celle-ci me dispense , à la vérité , de me représenter quelque chose sortant du néant ; mais la disparition du néant même par une existence éternelle , est une pensée qui effraie également mon imagination ; car mon esprit ne sait où placer cette éternité , et il l'environne encore d'un vide pour essayer de la comprendre. Je vois que ;

dans le système d'un univers créé, le néant est détruit par une volonté dont je puis me former une idée; et dans le système d'un univers éternel, le néant est dissipé par une abstraction où toutes les facultés de mon entendement viennent se perdre; enfin l'une et l'autre de ces existences se présentent à moi au milieu d'un espace ou d'un vague infini, qu'aucune puissance humaine ne sauroit concevoir; et si quelquefois l'éternelle existence de l'univers soulage encore plus notre réflexion que sa création, c'est uniquement parce qu'une semblable image nous interdit toute espèce d'examen, et ne nous permet plus aucun usage de nos forces.

L'idée d'un Dieu créateur est sans doute à une égale hauteur de notre intelligence; mais nous y sommes conduits par tous nos sentimens et par toutes nos pensées; et si nous sommes arrêtés dans les efforts que nous faisons pour atteindre au dernier terme de notre méditation, c'est par des obstacles que nous pouvons attribuer à la volonté même de cette puissance que nous cherchons à découvrir; au lieu que dans la route plane et monotone de l'éternelle existence de tout ce qui est, nous éprouvons le dernier désespoir de la pensée; c'est-à-dire, l'impossibilité de concevoir

la nature des choses , et la certitude néanmoins qu'il n'existe aucun voile mis à dessein entre cette nature et notre entendement.

Je fais encore quelques observations : nous voyons une ressemblance de la création dans la reproduction continuelle de toutes les richesses de la terre ; et notre système moral nous en offre une image plus frappante , dans la formation de nos idées qui n'existoient point antécédemment. Nos sentimens paroissent un autre indice de la même vérité , car ils n'ont aucune connexion évidente avec les causes que nous leur assignons : aussi , sans l'habitude , nous verrions autant de distance entre certains mouvemens extérieurs et les diverses affections de notre âme , que nous en pouvons concevoir entre l'existence du monde et l'idée d'une souveraine puissance ordonnatrice.

Nous apercevons aussi que l'univers a tous les caractères d'un ouvrage ; caractères qui consistent dans la réunion d'une multitude de parties dont les rapports sont fixés par une seule pensée. Enfin , la succession même du temps semble annoncer une formation intelligente ; car on ne sait comment placer cette succession au milieu d'une existence éternelle. On ne peut concevoir aucune différence d'épo-

nous dire que là où s'arrête notre intelligence, là aussi finissent les mystères de la nature, et voudrions-nous encore nous emparer des secrets du temps; en attribuant une existence éternelle à tout ce que nous connoissons? Certes, nous sommes bien petits, pour rendre de semblables décrets; nous sommes bien passagers dans l'éternité, pour déterminer à qui elle appartient.

L'idée la plus vraisemblable de toutes, c'est que notre raison est insuffisante pour atteindre aux interprétations dont nous avons la curiosité; la chaîne d'êtres au-dessous de nous, à qui nous sommes inconnus, nous met à chaque instant sur la voie de cette vérité; et il paroît singulier qu'en apercevant si distinctement les bornes de nos sens, nous ne soyons pas induits à penser que notre intelligence, en apparence si étendue, ne peut néanmoins parcourir qu'un espace étroitement circonscrit. L'imagination des hommes va plus loin que la nature connue; mais son domaine n'est peut-être qu'un point dans la nature inconnue, et c'est là bien avant qu'il faudroit pénétrer, pour découvrir les vérités qui sont l'interprétation des mystères dont nous sommes environnés: mais quelque un les connoît, ces mystères, nous ne devons pas en douter; la toute-science est au sommet de

cès gradations d'intelligence dont on nous a rendu les témoins. Nous ne savons rien, nous ne découvrons aucun rapport qu'à l'aide de l'expérience et de l'observation, et nous ne connoissons le monde que par la petite avant-scène qui vient frapper nos regards : est-il vraisemblable qu'aucun autre genre d'instruction n'existe dans l'univers ? Les hommes, dans la marche de leurs jugemens, ressemblent tout-à-fait à des enfans ; mais cette condition même les rappelle à l'idée d'un père et d'un tuteur. Partout, cependant, nous voyons que les phénomènes de la nature se rapportent à un grand ensemble ; partout nous voyons que ses productions éparses sont unies à quelque cause générale : il en est de même des idées et des connoissances humaines ; mais, plus admirables que les rayons du jour répandus dans l'immensité, c'est de la lumière la plus parfaite, c'est d'un esprit divin qu'elles émanent. Enfin, si l'espace, si le temps lui-même, ces deux existences sans bornes, sont soumis à des divisions, pourquoi ne serions-nous pas induits à penser que les degrés de science dont nous avons l'expérience et la conception, ne sont aussi que des parties d'une intelligence universelle ?

De toutes les objections contre l'idée d'un

Dieu, la plus foible, ce me semble, est celle que l'on voudroit déduire du mélange de peines et de plaisirs auxquels la vie humaine est exposée. Un Dieu, dit-on, devoit réunir toutes les perfections : ainsi, l'on ne peut croire à son existence, quand on aperçoit une limite, ou dans la puissance, ou dans la bonté de la première cause de notre destinée.

.. Un pareil raisonnement n'a rien de solide ; car si l'on ne veut pas admettre comme une preuve de l'existence d'un Dieu, tout ce qu'on découvre de sage, d'harmonieux et d'intelligent dans l'univers, de quel droit pourroit-on en même temps se servir d'un contraste apparent entre la souveraine puissance et la souveraine bonté, pour attribuer la formation du monde aux caprices du hasard, ou aux lois d'une aveugle nécessité ? Seroit-il juste que les défauts d'un ouvrage fissent preuve contre l'existence d'un ouvrier, et que les beautés de ce même ouvrage ne favorisassent point l'opinion contraire ? Nous serions justement fondés à raisonner d'une manière absolument inverse ; car le désordre et l'imperfection nous représentant simplement une négation de certaines qualités, il faut que nous puissions faire un reproche général à l'ensemble, pour éloigner l'idée d'une main intelligente ; su

lieu que, pour nous rapprocher de cette idée, il suffit qu'une seule des parties de l'objet que nous considérons annonce l'art et le génie. Ainsi, quand nous entrons dans un palais, si nous y trouvons des marques distinctives de talent, nous attribuerons sa composition à un architecte, lors même que, dans une portion de l'édifice, nous ne distinguerions aucune trace d'invention.

J'ai déjà eu occasion de montrer comment on étoit conduit à des extrêmes incompréhensibles, lorsqu'on entreprenoit de mettre en équation la bonté et la puissance d'un Être infini : ainsi, je ne m'arrêterai pas de nouveau sur cette proposition. J'ai fait voir qu'il n'étoit aucune hypothèse imaginable, d'après laquelle on ne pût encore dire qu'une parfaite puissance auroit dû produire une somme de bonheur de plus. Il est des idées qui paroissent contradictoires au jugement de notre esprit, uniquement parce que nous ne pouvons pas les apercevoir dans leur entier ; et nous découvrons cette vérité, non pas seulement en considérant les choses qui sont étrangères à notre nature, mais en arrêtant simplement notre vue sur les événemens et les affaires dont nous sommes les spectateurs journaliers. Qu'est-ce donc, quand nous essayons de sou-

mettre à nos petits rapprochemens les plus grandes et les plus vastes pensées? C'est avec l'idée d'une puissance infinie que nous refusons de croire à l'existence de la bonté infinie; c'est avec l'idée de la sagesse infinie que nous ne voulons pas admettre l'existence de la puissance infinie; c'est, de plus, avec l'idée des chances infinies que nous imaginons des systèmes absurdes sur la formation du monde: nous nous servons de l'infini pour tout, excepté pour placer au-dessus de nos têtes une intelligence dont notre raison ne sauroit déterminer ni les propriétés, ni l'essence.

On se perd dans un vague sans bords, quand on veut aller au-delà des limites de la puissance humaine: ainsi, après avoir réuni toutes les forces de notre âme et de notre esprit pour nous pénétrer de l'existence d'un Dieu, nous ne devons pas nous épuiser en subtilités pour essayer vainement de concevoir dans une juste acception, et sous des rapports évidens, les divers attributs d'un Être infini qui n'a voulu se faire connoître à nous que dans une certaine mesure et sous de certaines formes; et c'est trop demander que d'obliger les adorateurs d'un Dieu à se défendre contre ceux qui contestent son existence, et contre ceux qui disputent sur la nature de ses perfections. Je

n'ai garde de supposer aucun obstacle à l'exécution de ses volontés ; mais je serois rempli du même sentiment religieux, s'il m'étoit connu qu'il existe un ordre et des lois dans la nature des choses, que la puissance divine a la faculté de modifier, et qu'elle ne sauroit pas entièrement détruire. Je n'adorerois pas moins l'Être suprême, si, en même temps que ses divers attributs seroient dans une union constante, c'étoit néanmoins par des degrés, et par une sorte de succession, qu'il pût ou qu'il voulût semer et féconder le bonheur ; je respecterois en silence les secrets qui échapperoient à ma pénétration, et j'attendrois, avec une soumission respectueuse, que le temps eût dissipé les nuages dont mes yeux sont encore environnés.

Quoi donc ! toujours de l'ignorance et de l'obscurité ! Ouj, toujours et toujours : telle est la condition des hommes ; lorsqu'ils veulent franchir les limites tracées par les lois immuables de la nature ; mais les grandes vérités que nous pouvons apercevoir suffisent pour notre bonheur et pour la règle de notre conduite. Il y a un Dieu ; tout me l'indique, et tout me l'annonce ; mais je ne saurois découvrir ni le mystère de son essence, ni les rapports intimes de ses diverses perfections. Je vois bien, de la

foulé, le monarque entouré de ses gardes; je connois ses lois; je jouis de l'ordre qu'il fait observer; mais je n'assiste point à ses conseils, et j'ignore le secret de ses délibérations. J'aperçois de même qu'un voile impénétrable me sépare des desseins de l'Être suprême, et je n'entreprends point de les tracer; je me remets avec confiance à la protection de cet Être que je crois bon et puissant; comme je m'abandonnerois au bras d'un ami qui, au milieu d'une nuit profonde, et tandis que j'ai le pied dans l'abîme, me retireroit à lui, et calmeroit mon épouvante.

Dieu est comme le soleil que nous ne pouvons regarder fixement; mais les yeux baissés, nous apercevons ses rayons et les bienfaits qu'il répand sur toute la nature. Cependant, des hommes qui, par une défiance de leurs lumières, ou par la nature même de leur esprit ne communiquent avec l'Être suprême que par un saint respect, ressentent encore davantage l'impression de sa grandeur: c'est au dernier degré, c'est à l'extrémité du levier qu'on éprouve plus fortement sa puissance.

On considère l'assentiment général des nations et des siècles à l'opinion de l'existence d'un Dieu, comme une présomption remarquable en faveur de cette opinion; mais une

semblable preuve perdrait une partie de sa force, si l'on n'envisageoit pas en même temps, comme une sorte de phénomène moral, le rapport que tous les hommes peuvent avoir avec une idée si sublime ; malgré la disparité sensible qui existe entre les différens degrés de leur esprit et de leurs lumières ; et cette observation conduiroit à penser qu'au milieu des ténèbres dont l'idée d'un Dieu se trouve environnée, le sentiment devient notre meilleur guide : il est, j'en conviens, la partie de nous-mêmes la moins réfléchie ; mais c'est aussi la plus innée, et celle qui, sous ce rapport, semble communiquer de plus près avec l'Auteur de la nature.

La vue devance tous nos autres sens ; l'imagination se transporte au-delà : mais comme elle est obligée de se tracer une route, le sentiment, qui franchit tous les intermédiaires, va plus loin encore.

Le raisonnement, dans ses efforts pour parvenir aux vérités d'une haute métaphysique, forme une chaîne dont les derniers anneaux se suivent plutôt qu'ils ne se joignent : l'esprit de l'homme n'étant pas assez subtil, assez délicat, et en même temps assez étendu pour tenir toujours juste cette multitude infinie d'idées qui se rassemblent au terme extrême de notre

méditation, le sentiment est donc plus propre à l'intelligence de ces vérités sublimes, qui, n'ayant pas été composées par parties, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne sont pas susceptibles de section, et ne peuvent être bien saisies que dans leur ensemble. Aussi, tandis que l'esprit s'égaré souvent en vaines spéculations, et se perd dans le labyrinthe de la métaphysique, l'image d'un Être suprême se peint, se réfléchit sans effort dans un cœur simple et droit, et qui est encore en entier sous l'empire des lois de la nature : ainsi, l'homme sensible, comme l'homme intelligent, annonce un Être suprême; on ne peut le découvrir sans l'aimer; on ne peut l'aimer sans le découvrir; et cette réunion de toutes les facultés de notre âme vers une même idée, ce mouvement qui ressemble à une sorte d'instinct, doivent être rapportés à une cause première; car il y a pour tout un premier modèle, et rien ne vient absolument de nous-mêmes.

C'est peut-être aussi le sentiment confus de ce premier modèle qui nous ramène aux idées religieuses, lorsque le spectacle d'une vertu parfaite vient quelquefois frapper nos regards. Les hommes, à l'aide de leurs funestes systèmes, viendroient à bout de tout anéantir, de tout altérer, que les douces espérances et

les douces pensées qui naissent d'une profonde et sensible admiration, résisteroient encore à cette destruction. On voudroit en vain nous engager à considérer un pareil sentiment comme le simple jeu d'une aveugle matière; tout au dedans de nous semble nous inviter à lui chercher une plus noble origine. Ah! comment ne pas voir dans ces grandes qualités de l'homme; la noblesse de l'âme, l'élévation du génie, l'expansion brûlante de la sensibilité, l'amour constant de l'ordre, la touchante bonté, comment ne pas voir dans ce riche tableau le reflet d'une lumière céleste! comment ne pas croire, à cet aspect, qu'il y a quelque part une première intelligente, une première grandeur, une première beauté! Existe-t-il jamais de rayons sans quelque foyer de lumières? Je ne sais; mais, entraîné par ces réflexions, il m'arrive quelquefois de considérer le beau moral dont nous sommes les admirateurs, comme un degré, comme un premier rang dans cette promotion qui doit approcher les êtres intelligens de la connoissance du souverain Auteur de la nature; et quand ce beau moral se trouve réuni dans quelques personnes avec un amour prématuré, avec un pressentiment de la nature divine, il y a, dans cet accord, un charme qui nous impose, et une

sorte de caractère inconnu qui attire notre respect : et c'est ainsi que toutes sortes de pensées douces et sublimes se rallient à l'image que nous nous formons de l'âme de Socrate et de celle de Fénelon.

En même temps, et par l'effet d'un pareil mouvement, on éprouve un sentiment douloureux, quand on sait qu'il existe des hommes ennemis de toutes ces idées ; des hommes qui aiment mieux se rabaisser avec la nature entière, en attribuant son origine au hasard ou à une aveugle nécessité, que se résoudre à considérer les facultés spirituelles dont ils jouissent comme une faible esquisse de la souveraine intelligence. Ainsi, au lieu de se servir de leur esprit pour essayer de prêter de la force aux vérités consolantes ou aux vraisemblances qui nous sont chères, ils s'appliquent au contraire à les combattre toutes, et cherchent à embarrasser par des subtilités les instructions qui tendent à fortifier les premiers penchans de notre nature : on les voit se matérialiser, pour ainsi dire, de leur propre choix, plutôt que de s'élever par les lumières de leur génie, et de nous entraîner avec eux dans les routes du bonheur et de l'espérance ; ils ne veulent de l'éternité que pour la poussière dont ils se disent émanés ; ils n'en veulent

point pour l'esprit et pour la pensée. Quel honneur, cependant, peut-il leur revenir de cette supériorité de vues dont ils se glorifient, si elle n'est que le résultat d'un accroissement semblable aux mouvemens des plantes ; et si nos facultés spirituelles, bien loin de se perdre en quelque manière dans l'intelligence infinie, bien loin de s'unir à quelque grande destinée, sont intimement associées à cette frêle structure qui chancelle de toutes parts, et dont chaque jour, chaque instant expose la durée ? Quel orgueil pourrions-nous tirer de ces facultés, si elles ne devoient nous servir qu'à décrire avec précision le cercle imperceptible du temps dans lequel nous devons vivre et mourir ; si elles ne devoient nous servir qu'à nous élever au-dessus de nos égaux, pendant cet instant de vie qui va s'évanouir dans l'étendue des siècles, comme une vapeur légère dans l'immensité des airs ? Ah ! que parlerions-nous d'éclat, de triomphe et d'élevation, quand nous nous inclinons volontairement à la grandeur de la plus belle origine ! Nous serions fiers de la célébrité de notre pays, de l'honneur de notre nation, du renom de notre famille ; et la seule gloire que nous ne voudrions pas partager, ce seroit celle de l'humanité

entière; ce seroit celle qui appartiendroit à la dignité de notre nature.

Enfin, qu'il me soit permis de le dire, car il est des momens où je ne m'adresse qu'à un petit nombre de personnes : par quel étrange écart de l'imagination, en méditant sur l'existence d'un Dieu, pourroit-on aller plus loin que le doute; puisque, pour seul appui, pour seul guide dans nos jugemens, nous n'avons qu'une intelligence dont nous éprouvons continuellement la foiblesse; puisque cette intelligence est susceptible d'une perfection graduelle, et que de nouvelles lumières se joignent sans cesse à celles dont nous sommes devenus possesseurs? Il n'existe aucune proportion entre la mesure de nos connoissances et l'étendue sans bornes qui se déploie devant nous; il n'en existe aucune entre la réunion de toutes nos forces et la profondeur des mystères de la nature : comment donc oserions-nous dire que les hommes sont parvenus au dernier terme de la science? comment oserions-nous dire que, dans les temps éternels, il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais d'instrument plus pénétrant que notre foible raison?

Cependant, lors même qu'on perdrait l'es-

poir de faire un pas de plus dans la haute métaphysique; lors même qu'on persisteroit à trouver insuffisantes ou imparfaites les diverses preuves de l'existence d'un Dieu, comme on ne sauroit contester que tout autre système ne soit environné de plus grandes obscurités, on n'auroit jamais qu'un doute pour résultat. Mais a-t-on jamais réfléchi à la puissance d'un simple doute, quand ce doute s'applique à une idée immense, et dont les relations sont sans bornes? Qu'on essaie de se représenter une probabilité égale, dans une circonstance où il s'agiroit du plus grand des intérêts dont cette vie d'un moment est susceptible, et l'on verra quelle force devrait avoir ce même degré de vraisemblance dans les rapports incommensurables du fini à l'infini? ainsi, non pas une incertitude, mais la plus petite présomption de l'existence d'un Dieu, la plus légère apparence d'une semblable vérité, suffiroient, au jugement d'une saine raison, pour fonder le système de religion et de morale adopté par les habitans de la terre. Oui, l'on pourroit faire encore une belle prière au sein du doute : O Dieu qui nous est inconnu ! ô puissance qui est vraisemblable ! ô bonté souveraine dont mon cœur se fait une image, et dont il a tant le besoin ! ah ! si tu existes, si tu vis dans

ces célestes demeures que mon œil ne peut parcourir, si tu es le maître de ce magnifique univers, daigne accepter mon amour et mon timide hommage!....

Ces pensées suffiroient, sans doute, pour inspirer du respect et de la crainte à des êtres qui ignorent ce qu'ils sont, et qui cherchent partout leur origine; à des êtres qui ont tant à désirer, et qui ont de si petits sacrifices à faire; à des êtres qui ne peuvent se passer de quelque espérance, et qui ont besoin, dans leur extrême foiblesse, de s'attacher à une idée fixe et dominante, à une idée dont ils ressentent les liens, et qui leur serve d'amarre au milieu des balancemens et des agitations de leur esprit.

C'est peut-être parce que le temps du dernier éclaircissement est encore loin de nous, que beaucoup de gens s'exagèrent leurs propres doutes, et les confondent souvent avec une incrédulité décidée. Je me représente en imagination une époque solennelle, où les habitans de la terre devroient être instruits du mystère de leur nature et du secret de leur avenir: je me figure encore que le jour de cette instruction est signalé par quelque phénomène propre à fixer toute notre attention; et je suis intimement persuadé que, dans un

pareil instant, les hommes les plus éloignés en apparence des idées religieuses, se montreroient inquiets, troublés, et reconnoîtroient eux-mêmes que ce qu'ils ont pris pour leurs vrais sentimens et pour une conviction parfaite, n'étoit qu'une opinion chancelante, mais étayée, dans ses dehors, par les appuis que lui prêtent l'amour-propre et le désir de se distinguer.

En même temps que je juge ainsi de la prétendue incrédulité de plusieurs personnes, je hasarderai une réflexion d'un genre différent : c'est qu'une foi distraite et superficielle dans l'existence de Dieu, et dans les opinions qui dépendent de cette grande idée, n'est pas équivalente en force à un doute contenu dans des bornes exactes ; et peut-être que si ces bornes étoient posées d'une manière assez distincte pour être rendues sensibles à toutes sortes d'esprits, la confiance religieuse d'une des classes de la société acquerroit un degré de plus.

J'entends faire une objection : Ce doute cependant, ce doute dont tant d'hommes ne sauroient se défendre, n'est-il pas un argument contre l'opinion de l'existence d'un Dieu ? car un être puissant, tel que nous le supposons, auroit été le maître d'inspirer une

confiance générale et parfaite à une si grande vérité; il n'avoit besoin, ni de recourir à des miracles, ni d'employer aucun moyen surnaturel; il suffisoit de sa volonté. Je conviens que nous pouvons aisément ajouter en imagination plusieurs degrés à nos connoissances ainsi qu'à notre bonheur; mais cette condition de notre nature, dont les motifs nous sont inconnus, ne peut jamais être contraire à l'idée de l'existence d'un Dieu: tout est limité dans nos propriétés physiques et dans nos facultés morales; mais, bien avant ces bornes, nous voyons en nous l'ouvrage d'une intelligence suprême, et nous découvrons à chaque instant les traces d'une main divine: c'en est assez pour diriger nos opinions. Les raisonnemens incertains sur tout ce que nous pourrions être ne sauroient jamais affaiblir les conséquences claires et distinctes qui naissent de ce que nous sommes.

Quand le Lapon, du fond de ses neiges, entend par hasard le retentissement éloigné d'un tonnerre, il dit que *le Dieu vit encore là haut sur la montagne*; et c'est au milieu de la plus grande magnificence de la nature; s'est avec les lumières de la philosophie que l'on voudroit rejeter l'idée de l'existence d'un Être suprême. Quel écart, quel abus malheureux

de notre raison ! O immensités des immensités qui doivent accabler l'esprit le plus doué d'entendement et le plus hardi dans ses pensées ! O immensités des immensités ! c'est à vous à nous avertir que l'homme sage et raisonnable doit au moins être timide dans ses jugemens : ah ! que peut-il faire de mieux , que de se prosterner devant le maître du monde , et d'être frappé, d'admiration au milieu du spectacle incompréhensible dont on l'a rendu le témoin ? que peut-il faire de mieux , que de se prendre avec ferveur à cette chaîne de miracles , de prodiges et de beautés sans nombre , qui semblent vouloir le conduire à la connoissance du souverain Auteur de la nature ? que peut-il faire de mieux , que de chercher à s'élever par la méditation à l'idée plus ou moins confuse de cet Être infini ? que peut-il faire de mieux enfin , que de s'attacher de toutes ses forces à l'opinion non-seulement la plus vraisemblable de toutes , mais encore à la plus grande , la plus douce , la plus pénétrante et la plus heureuse ? Ah ! si nous venions jamais à la perdre . . . on ne peut supporter cette image ; une voile funèbre paroîtroit jeté sur tous nos sentimens ; et un morne , un éternel silence sembleroit environner la nature entière ; nous appellerions un consolateur , et il

n'en existeroit plus ; un protecteur, un surveillant, et il n'y en auroit plus ; nous chercherions des espérances, et il ne s'en présenteroit plus, . . . Hélas ! ce n'est pas tout encore : une pensée effrayante s'empare de moi, et j'hésite un moment à la communiquer ; mais il me semble qu'on prête un nouveau degré de force aux idées religieuses, quand on démontre de plusieurs manières que les principes destructifs de ces mêmes idées conduisent à des résultats contraires à nos sentimens intimes, et qu'avant d'adopter un pareil système, nous aurions besoin de revêtir, pour ainsi dire, une nouvelle nature. Je vais donc finir ce chapitre par une réflexion d'une grave importance, et digne d'inspirer la plus sérieuse attention.

.. Si l'n'y avoit point de Dieu, si ce monde, si l'univers entier n'étoit qu'une production de chances infinies, ou la nature elle-même subsistant de toute éternité ; et si cette nature, aveugle dans son ensemble, et privée de la connaissance d'elle-même, n'avoit en même temps aucun guide, aucun supérieur ; enfin, si tous ses mouvemens étoient l'effet nécessaire d'une propriété cachée à jamais dans sa propre essence ; une pensée terrible viendroit alarmer notre imagination : nous n'aurions

pas seulement à renoncer aux espérances qui font le charme de notre vie; nous n'aurions pas seulement à considérer de près les sombres et tristes images de la mort, et d'un éternel anéantissement; ces affreuses perspectives ne seroient pas la fin de nos dangers; le dernier terme de notre épouvante. En effet, les révolutions d'une nature aveugle étant plus inconnues, plus incalculables que les desseins d'un Être intelligent, il seroit impossible de découvrir sur quelle base repose dans l'univers la destinée des hommes; il seroit impossible de préjuger si par quelque une des lois de cette impérieuse nature, les êtres intelligents et sensibles sont dévoués à périr irrévocablement, ou à revivre sous quelque autre forme; s'ils doivent connoître une fois de nouveaux plaisirs, ou souffrir un jour d'éternelles peines! la vie et la mort, le bonheur et le malheur, peuvent appartenir indifféremment à une nature dont les mouvemens ne sont dirigés par aucune intelligence, ne sont enchainés par aucune idée morale; mais dépendent uniquement d'une propriété aveugle qui nous est représentée par ce mot sourd et terrible, *la nécessité*. Une telle nature seroit absolument semblable à ces rochers auxquels la Fable avoit attaché Prométhée, et qui étoient égale-

ment insensibles, et aux cris de douleur de cet infortuné, et à la joie des vautours qui dévoreroient son sein.

Ainsi, dans un pareil système, rien ne pourroit fixer notre opinion sur l'avenir, rien ne pourroit nous garantir que les flammes dévorantes des astres de feu suspendus dans le firmament, ne fussent peuplées d'êtres susceptibles du sentiment du malheur; rien ne pourroit nous garantir que la partie sensible de nous-mêmes, cédant à quelque force inconnue, ne fût à son tour entraînée dans ces lieux de douleurs et de lamentations; enfin, et l'on ne peut prononcer sans frémissement de semblables paroles! rien, non, rien ne pourroit nous garantir que, par l'une des lois ou des révolutions d'une aveugle nature, des tourmens éternels ne devinssent notre cruel, notre épouvantable partage.

L'expérience momentanée de la vie nous inspireroit peut-être une sorte de tranquillité; mais qu'est-ce, dans l'immensité, que des calculs fondés sur les observations d'un si court intervalle? qu'est-ce qu'une espérance dont un instant rapide est l'unique caution? Sommes-nous seulement certains d'avoir une juste idée du temps? Les insectes ailés qui vivent un seul jour, en considèrent le tableau comme

l'état éternel de l'univers. Le mélange de douleurs et de plaisirs auquel l'homme est soumis sur la terre, n'est point une représentation certaine de ce qui peut exister, de ce qui peut arriver, et dans d'autres temps et dans d'autres lieux; car l'unité, l'égalité, la parité, toutes ces sources du vraisemblable, tous ces principes de nos jugemens, tiennent aux idées générales d'ordre et d'harmonie, et ces idées ne sont pas applicables à une nature soumise aveuglément aux lois aveugles de la nécessité.

Nous avons peine à nous assurer des desseins d'un Être suprême : cependant, par une sorte d'analogie, nous pouvons nous former une idée de la volonté divine; et notre esprit, nos sentimens, nos vertus, nous aident dans cette recherche; mais si nous étions les rejets d'une nature insensible, nous n'aurions aucun lien avec les diverses parties de son immense étendue, et l'étude attentive de notre constitution morale ne pourroit nous éclairer sur les différentes révolutions dont l'univers matériel est susceptible. Nous découvrirons seulement qu'il y auroit beaucoup moins de motifs pour apposer en imagination des limites aux mouvemens variés d'une nature sans guide; que pour circonscrire de quelque ma-

nière le cours des actions d'un Être tout-puissant, mais infini pareillement dans les autres qualités dont son essence est formée ; car les idées d'ordre, de justice et de bonté qui naissent de la connoissance de ses perfections, semblent tracer un cercle au milieu de l'immensité ; et sillonner une route que l'esprit de l'homme peut apercevoir. Oui, ces seules idées soumettent un grand espace à notre pensée, mais elles ne sont d'aucun usage pour apprendre à connoître les mystères d'une nature insensible, et pour pénétrer le secret des mouvemens imprimés par une aveugle nécessité.

Répétons-le donc à la suite de ces réflexions : tout seroit obscur, tout seroit, pour ainsi dire, au hasard dans le sort des hommes, si nous ne pouvions plus attribuer la marche et l'ordonnance universelle du monde à la volonté puissante d'un Être intelligent dont les perfections nous sont représentées par nos sentimens et par nos pensées.

Enfin, lors même que dans le système d'une nature éternelle on parviendroit à rassurer les hommes sur leur avenir, lors même qu'on parviendroit à leur montrer la mort comme la cessation certaine de leur existence, et lors même, qu'on écarteroit absolument la possi-

bilité d'une continuation ou d'un renouvellement de cette existence par aucune espèce de sentiment ou de souvenir, il ne seroit pas évident que nous fuissions sans intérêt aux tourmens des êtres sensibles, dans l'espace immense qui nous est représenté par l'image de l'infini et par celle de l'éternité. L'idée métaphysique qui nous détermine à placer le *nous* et le *moi* sur ce point imperceptible et mystérieux, qui réunit nos idées présentes à nos idées passées, et nos sentimens actuels à nos craintes et à nos espérances; cette idée métaphysique ne suffit pas pour nous rendre étrangers à toute autre destinée; elle ne suffit pas pour nous rendre indifférens aux effets inconnus qui peuvent résulter des révolutions d'une nature inconnue : les peines, les douleurs des êtres animés dans les siècles des siècles ne nous appartiennent point; mais comme elles n'appartiennent d'avance à personne, nous avons à ces malheurs, encore abstraits en cet instant, une part abstraite qui échappe au raisonnement, mais qui n'est pas nulle pour nous.

Je conclusiens que dans le système d'une aveugle nature, le bonheur et le malheur, ou passagers ou sans fin, ont le même degré de vraisemblance; mais quelle épouvantable

parité! pourroit-on considérer sans frémir l'idée terrible d'une semblable chance?

Que vient-on donc nous dire, quand on prétend que l'athéisme nous affranchit de toute espèce de frayeur sur l'avenir! je n'en vois que là, je n'en aperçois que dans ce lugubre système. Un Dieu, tel que mon cœur se le représente, encourage, adoucit tous mes sentimens; je me dis: il est bon; il est indulgent, il connoît notre foiblesse, il aime à rendre heureux, et je vois arriver la mort sans épouvante, et souvent avec des espérances. Mais toutes les craintes, toutes les alarmes deviennent raisonnables, si je vis sous l'unique empire d'une nature insensible, et dont les lois et les révolutions sont inconnues; je cherche s'il est quelque moyen d'échapper à sa puissance, mais il n'en existe point: ni la mort, ni les ténèbres ne m'ouvrent une retraite; aucun lieu dans l'espace, aucun temps dans le temps, ne peuvent me servir d'asile. Je réfléchis s'il est possible de trouver quelque part de la compassion et de la bonté; mais dans cette immense éternité que je considère encore, il n'y a plus d'intelligence première, il n'y a plus d'âme universelle; une aveugle nature nous environne de partout, et nous domine impérieusement. Je lui demande en vain

ce qu'elle veut faire de moi ; elle est sourde à ma voix. Que dis-je, ce qu'elle veut ! elle n'a point de volonté ; elle n'a point de sentiment ; elle n'a point de pensée ; son guide à elle-même est la nécessité ; son maître, une force irrésistible, dont l'éternel mouvement est un éternel mystère. Ah ! quelle origine ; quel protecteur que cette nature indifférente à tous les êtres qui sortent de son sein ! et quel affreux spectacle pour l'esprit de l'homme, que celui de la destruction de toute idée primitive d'ordre, de justice et de bonté ! Le dirai-je encore ? lors même que dans tous les systèmes, les portes de l'avenir devroient m'être fermées pour jamais, je serois moins malheureux, je serois moins atterré, si c'étoit à un père et à un souverain bienfaiteur que je dusse remettre le dépôt d'une vie que je tiendrois de lui ; cette dernière communication avec le maître du monde adouciroit ma peine ; mes yeux, en se fermant, apercevraient sa puissance, et perdant tout pour moi, je pourrois espérer qu'il resteroit encore le Dieu de ceux que j'aime ; je trouverois quelque douceur à penser que ma destinée est unie à sa volonté ; que mon existence et les travaux auxquels je l'ai consacrée, forment un des points indestructibles de ses éternels souvenirs ; et que l'in-

compréhensible néant dans lequel je vais être plongé fait encore partie de son empire. Mais quand une âme sensible, quand une âme élevée, quand une âme qui a jubi quelquefois du sentiment de sa propre grandeur connoitroit avec certitude qu'entraînée par un aveugle mouvement elle va se dissiper d'elle-même, elle va périr toute entière dans des espaces sans maître, et dans ces ténébreux abîmés où tout ce qu'il y a de plus vil sur la terre est indifféremment précipité; une semblable pensée qui viendrait flétrir les plus grandes actions et déshonorer la plus belle vie, seroit une source continuelle de tristesse et d'accablement. Ah! sauvez-nous de ces effrayantes réflexions, opinion sublime et chérie de l'existence d'un Dieu tutélaire; remplissez, pénétrez notre âme du courage dont elle a besoin, de la consolation qu'elle cherche, et des espérances qui lui appartiennent; écarter de notre esprit, comme des fantômes funestes, toutes ces suppositions vaines, toutes ces erreurs du raisonnement, toutes ces subtilités métaphysiques qui viennent se placer entre l'homme et son créateur. Et nous, pleins de confiance dans les premières leçons de la nature; prenons toujours pour guide ce sentiment intérieur qui n'est pas la pensée,

mais quelque chose de plus encore ; il ne raisonne point, il ne juge point, il ne conjecture point ; mais il est peut-être notre lien le plus étroit, notre communication la plus assurée avec ces grandes vérités retenues loin de nous, et auxquelles l'esprit seul ne peut jamais atteindre.

CHAPITRE XV.

*Sur le respect que la véritable philosophie doit
aux opinions religieuses.*

LE spectacle de l'univers, les méditations de notre esprit, le penchant de notre cœur, tout concourt à nous affermir dans la pensée qu'il existe un Dieu, auteur suprême de la nature; et sans pouvoir atteindre à la conception de cet Être infini, sans pouvoir parvenir à nous former une juste idée de son essence et de ses perfections, le sentiment confus de sa grandeur, et l'expérience continuelle de notre foiblesse, sont autant de motifs impérieux qui, dans tous les pays et dans tous les âges, ont entraîné les hommes au pied des autels. Ces idées naturelles ont acquis une nouvelle force par les lumières de la révélation; mais ce n'est point dans un ouvrage philosophique que l'authenticité de la religion chrétienne doit être approfondie : que pourroit-on d'ailleurs ajouter à l'instruction répandue dans les livres composés en différens temps sur cette importante matière? Toute discussion qui tient à des vérités dont la jus-

tification repose sur des faits, se trouve nécessairement concentrée dans un espace fixe dont les limites sont déterminées; et l'on est obligé de suivre des traces battues, et de parcourir le même cercle, lorsqu'on veut marcher dans une route pratiquée depuis si long-temps. Je me bornerai donc à quelques réflexions générales, en faisant choix de celles qui peuvent s'adapter plus particulièrement au génie du siècle et à la modification que nos sentimens reçoivent des opinions dominantes; car nos jugemens, comme nos impressions, varient avec les changemens qui surviennent insensiblement dans les mœurs et dans les habitudes: ce temps est celui de l'intolérance et de la bigoterie; un autre est celui du relâchement et de l'indifférence; un autre celui d'un mépris orgueilleux pour les anciens usages: chaque siècle, chaque génération se distingue par un caractère d'esprit particulier; caractère que l'on prend quelquefois pour des idées nouvelles, tandis qu'il est communément l'effet naturel d'une exagération dans nos opinions précédentes. Les hommes sont sujets à des lois morales semblables, à plusieurs égards, aux règles de la mécanique; et avec toute leur science et leur orgueil, ils nous rappellent ces enfans qui, placés aux

extrémités d'un long balancier, s'élèvent et se rabaisent successivement. Il ne peut y avoir de fixité que dans les sentimens modérés, les seuls qui se soutiennent par leur propre force; tous les autres ont une action empruntée, et cette action n'est jamais en parfait équilibre avec la vérité.

Il est dans la nature de toute espèce de révélation de paroître moins évidente aux yeux de l'esprit, à mesure que les preuves de son authenticité s'éloignent; et si, parmi les dogmes réunis à une doctrine religieuse quelques-uns renfermoient un sens mystique ou surnaturel; si, entre les formes de culte adoptées par un gouvernement et par les chefs de l'Église, quelques-unes ne sembloient pas proportionnées à l'idée simple et majestueuse qu'on doit se former du maître du monde, il ne seroit pas extraordinaire que cette constitution religieuse, considérée dans ses différentes parties, ne donnât naissance à des controverses ou à des partages d'opinion; et il ne faudroit pas s'armer d'indignation contre ceux qu'un examen fait avec bonne foi entraîneroit à des doutes ou à des incertitudes. C'est dans la mesure de notre entendement, c'est dans l'étendue de notre intelligence que Dieu a jugé à propos de se

manifeste à nous ; ainsi l'action de ces facultés de notre esprit ne sauroit lui déplaire. Mais il s'en faut bien que la raison abandonnée à elle seule, que sa perfection même, telle qu'on nous la représente sous le nom respecté de philosophie, doive conduire les hommes à aucune sorte de dédain pour le culte religieux en général, et à aucun éloignement particulier pour les opinions dont le christianisme est l'appui. Tous les enseignemens qui ramènent à l'adoration du Dieu de l'univers sont dignes du respect de ses créatures : ainsi les personnes les plus disposées à contester l'authenticité des livres sacrés, devroient encore aimer une instruction qui semble se présenter aux dernières limites de la puissance de l'esprit, afin de secourir les hommes dans les efforts qu'ils font pour connoître Dieu davantage ; c'est la barque salutaire qui vient s'offrir au malheureux abandonné sur la surface immense des eaux, où il cherchoit en vain à s'ouvrir un passage de ses mains débiles.

On ne sauroit disconvenir, que les sentimens de reconnaissance et de respect qu'inspire l'idée d'un Dieu à l'homme le plus capable de méditation ne s'unissent d'une manière parfaitement intime aux enseignemens de la

religion chrétienne, tels qu'ils nous sont présentés dans le testament dépositaire de la doctrine évangélique ; et dans ces momens où, avec le désir du bonheur, et avec la timidité qui appartient à notre nature, nous cherchons à lier notre petitesse à la suprême grandeur, et notre extrême foiblesse à la souveraine puissance, les perfections divines dont l'Évangile nous fait le tableau, encouragent nos espérances et rassurent nos craintes ; la religion nous montre au-dessus de nous tout ce dont nous avons besoin dans notre misérable condition, une souveraine bonté, une éternelle compassion, une intarissable indulgence : ainsi donc le dernier anneau de la foi chrétienne, comme le plus haut période de la méditation, atteignent au même terme ; et la religion s'accorde avec la philosophie, dans les momens où celle-ci s'élève davantage.

Cependant l'homme religieux et le déiste, unis, en quelque manière, par le faite de leurs pensées, se retrouvent encore ensemble, quand ils jettent leurs regards sur la société civile, et quand ils cherchent à déterminer les devoirs des hommes ; car il n'est aucun esprit sage qui ne rende hommage à la morale de l'Évangile, et la philosophie ne sauroit en imaginer une plus belle, plus

raisonnable et plus conforme à notre situation (*). S'il est donc vrai que les opinions, en apparence les plus opposées, se rapprochent à leurs extrémités, et s'il est vrai que l'adoration d'un Dieu et le respect pour la morale forment, en s'unissant, l'enceinte de la doctrine évangélique, qu'importe au philosophe raisonnable que la foi chrétienne ait placé des repos entre ces deux grandes idées ? et s'il croyoit pouvoir franchir de lui-même l'espace qui sépare l'homme de son créateur ; par quel motif condamneroit-il avec amertume les sentimens de ceux qui s'attachent au système consolant d'intercession et de rédemption dont le christianisme a posé les fondemens ?

Enfin, lors même qu'on ne partageroit point toutes les opinions des interprètes de la doctrine chrétienne, ce ne seroit pas un motif suffisant pour rompre l'alliance religieuse qui doit exister entre les hommes ; alliance représentée et rendue authentique dans chaque nation, par le culte public dont le gouvernement a fait choix. Quelle idée faudroit-il donc se former du génie ou de la

(*) Je présenterai quelques réflexions sur cette vérité dans un autre Chapitre.

puissance d'un philosophe qui, à l'aspect des cérémonies, des mystères, ou de quelques autres parties du culte public dont son esprit se trouveroit blessé, ne sauroit pas s'élever assez haut pour les considérer comme l'atmosphère, en quelque manière, des opinions religieuses, et qui, détournant son attention de l'importance de ces mêmes opinions, ne conserveroit pas des égards pour toutes les dépendances de la plus sublime et de la plus salutaire des pensées? Il est aisé cependant d'apercevoir que, pour la multitude des hommes, les devoirs de la morale, l'esprit religieux, et tous les hommages extérieurs rendus à la Divinité composent un ensemble si étroitement lié, qu'on risque d'ébranler la base de l'édifice, lorsqu'on attaque sa circonférence. L'imagination du vulgaire ne peut pas être guidée de la même manière que le génie méditatif d'un solitaire; et ce seroit commettre une grande erreur que de vouloir captiver l'opinion de la multitude par les mêmes considérations qui suffisent à l'homme profondément penseur: il est un système de proportion assorti aux facultés diverses des êtres intelligens, comme il en est un applicable aux forces variées des êtres physiques.

Je ne connois donc rien de moins sage

que cette censure inconsiderée des cérémonies religieuses admises et respectées dans le pays où l'on vit ; on croit ne faire aucun mal , quand on parle avec légèreté des divers symboles du culte public ; cependant, si l'on observe attentivement le genre d'esprit et les premières habitudes de la plupart de ceux à qui l'on adresse de pareils discours ; on connoîtroit combien il est aisé de les blesser dans le sentiment qui est la source de leur tranquillité, et la sauvegarde de leur conduite morale. Le libérateur de la Suisse enleva, d'une de ses flèches, la pomme placée sur la tête de son fils unique ; mais qui peut se flatter d'imiter son adresse, ou de l'égalier en bonheur ?

On ne contredit point ces observations , en alléguant que des hommes célèbres ont occasionné rapidement de grands changements dans le culte de l'Église romaine , sans affaiblir l'esprit religieux chez les nations où ses réformes ont été adoptées. L'origine, les circonstances, et les résultats d'une révolution si marquée dans l'histoire, n'ont aucun rapport avec la question présente : les réformateurs du seizième siècle, en prêchant une nouvelle doctrine, faisoient ouvertement profession d'un zèle religieux et d'une piété fer-

vente : ainsi, en même temps qu'ils désapprouvoient une partie du culte établi, ils recommandoient plus rigide^{ment} toutes les idées fondamentales du christianisme, et ils cherchoient même à introduire une sévérité de mœurs qui s'étendoit jusqu'à la proscription de plusieurs plaisirs qu'on n'avoit jamais condamnés : et en effet, si la nouvelle doctrine n'avoit pas été liée au plus grand respect pour les principes essentiels de la religion chrétienne, elle n'eût jamais entraîné tant de sectateurs.

On ne peut donc établir aucune espèce de comparaison entre la censure exercée par les réformateurs, et les discours moqueurs ou méprisans de tous ceux qui insultent aujourd'hui à nos opinions les plus respectées ; ces hommes, en si grand nombre aujourd'hui, sont tantôt excités par un libertinage d'esprit et de conduite, tantôt par l'amour-propre ou l'enthousiasme d'une fausse philosophie, et quelques-uns aussi sont séduits par l'air de noblesse attaché à des principes de conduite dont on est soi-même l'instituteur. Il y a quelque différence entre la marche grave et sérieuse des réformateurs, et les évolutions de tout genre d'un actif agresseur des opinions religieuses : celui-ci n'a garde de s'arrêter à

éclaircir un point de doctrine, ou à disputer sur l'interprétation de quelque dogme; c'est à la religion même qu'il en veut; et s'il s'occupe de ses dehors, ce n'est que pour aller jusques à elle; il prend habilement ses avantages, et sait recourir à propos au ton superficiel de la plaisanterie; lequel a cela de très-dangereux que, présentant l'idée d'un jeu et d'un mouvement facile; il donne un air de confiance à ceux qui l'emploient, et leur ménage une sorte d'ascendant; en écartant toute idée d'un combat égal: on est disposé à croire que c'est par dédain qu'ils se bornent à effleurer la matière; l'on se rend lâchement à l'apparence de leur supériorité; et ce qui est en eux foiblesse ou impuissance, leur tourne en considération.

Les hommes, pour exprimer leur reconnaissance au souverain Maître du monde, et pour élever à lui leurs pensées, ont dû nécessairement recourir à tout ce que leur imagination a pu concevoir de plus grand et de plus majestueux: ainsi, quand on détache de ces signes imposans l'idée dont ils sont la représentation, et à laquelle ils servent de cortège, on ne nous montre plus alors qu'une gravité vaine et une pompe chimérique; et il est aisé de faire d'un pareil contraste un sujet de ridi-

eule : mais en agissant ainsi, loin qu'on ait à s'applaudir de son talent, l'on abuse, sans aucun esprit, de l'habitude contractée par le plus grand nombre des hommes, de vénérer dans son ensemble tout le système des cultes rendu à l'Être suprême.

Cependant, les discours hardis ou légers qu'on s'est permis contre les opinions religieuses en général, ont fait une impression tellement progressive, qu'aujourd'hui les personnes qui respectent ces opinions sans faste et sans sévérité, se trouvent entraînés à cacher ou à retenir, au milieu du monde, la manifestation de leurs sentimens, tant elles craignent de s'exposer à une sorte de pitié dédaigneuse, ou de courir le risque d'être soupçonnées d'hypocrisie ! On a la liberté de parler de tout, excepté du plus grand et du plus majestueux objet d'intérêt qui puisse occuper les hommes. Quelle étrange autorité nait au milieu de nous de cette législation impertinente qu'on appelle les convenances et le bon ton ! et quelle misérable et petite conspiration, que celle de la faiblesse contre la toute-puissance, et du néant contre l'immensité ! On se glorifie de connoître à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il part pour la chasse ; à quelle heure il revient ; on est à l'affût des basses

intrigues qui l'environnent, et qui élèvent ou rabaisent successivement ses ministres et ses courtisans ; on passe enfin sa vie à haleter à la suite de ces objets de vanité et d'esclavage ; on les amène et ramène sans cesse dans la conversation ; et l'on proscriit, sous le nom de mauvais goût, l'expression la plus instantanée et la plus fugitive qui pourroit rappeler l'univers et son admirable harmonie, l'univers et son souverain Maître, l'univers et l'Être suprême, qui nous a enrichis de tous les dons de l'esprit et de la pensée ; nous oublions ce qu'il y a d'essentiellement beau dans ce nous, dans ce moi, notre idole chérie, pour arrêter uniquement notre attention sur le boursoufflement factice qui naît de nos prétentions et de notre vanité. Ingrats que nous sommes ! nos regards, notre parole, notre intelligence, notre volonté, tous nos sens, toutes nos pensées, rien n'est de nous ; notre existence, nos facultés, tout notre être, sont le sceau, sont l'empreinte d'une puissance inconnue ; nous sommes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, revêtus en entier de sa livrée ; et c'est le nom de notre maître et de notre bienfaiteur que nous n'osons plus prononcer. C'est à vous qu'est due cette fausse honte ; c'est à vous qu'il faut l'imputer, à vous qui avez les premiers

répandu de la dérision sur les sentimens les plus respectables ; à vous qui , en employant dans vos combats les armes légères du ridicule , avez donné de la confiance aux plus petits et aux plus foibles d'entre les hommes , et vous êtes ainsi fait suivre d'une nombreuse soldatesque , prise dans tous les rangs de la société et dans tous les âges de la vie. C'est ainsi que l'on compte aujourd'hui parmi ceux qui opposent un souris méprisant aux opinions religieuses , une multitude de jeunes gens , incapables souvent de la moindre contention d'esprit , et qui peut-être n'enchaineroient pas ensemble deux ou trois propositions abstraites. On se sert adroitement , et presque avec perfidie , des premiers efforts de l'amour-propre , pour persuader à ces commençans qu'ils sont en état de juger d'un coup d'œil les graves questions dont la méditation la plus exercée n'a jamais pu pénétrer la profondeur ; enfin tel est , en général , le ton tranchant et décisif des hommes irréligieux de notre siècle , qu'en les entendant murmurer avec tant de hardiesse sur les désordres de l'univers et sur les torts de la Providence , on est seulement surpris de les trouver si distans , pour la stature , de ces géans agresseurs du ciel dont la fable nous a tracé la peinture.

Je crois cependant que si le dédain pour les idées religieuses ne formoit pas un contraste piquant avec l'opinion générale, ceux qui font profession d'un pareil mépris ne tarderoient pas à adopter un autre sentiment ; ils ne font qu'une attention superficielle au danger de leurs maximes, tant qu'ils se croient encore dans l'opposition : mais s'ils obtenoient jamais la majorité, n'ayant plus alors de lien d'amour-propre avec leurs principes, ils en reconnoitroient l'inconvénient, et se hâteroient de les proscrire.

Il est sans doute un grand nombre de personnes estimables qui, en aimant les vérités et les préceptes de la religion, sont en proie à des doutes et à des incertitudes, et qui deviennent ainsi les premières victimes des agitations de leur esprit : mais les hommes d'un semblable caractère ne visent à aucune domination ; ils aimeroient, au contraire, à se raffermir par l'exemple de ceux dont la confiance est plus assurée ; ils considéreroient avec intérêt, ils contempleront même avec respect des sentimens qu'ils auroient le malheur de ne pas adopter avec une force suffisante ; ils feroient des efforts pour rapprocher leurs timides espérances de cette persuasion coura-

geuse qu'inspire le christianisme, et dont ils voudroient se sentir pénétrés : oui, l'enthousiasme même de la piété excite leur envie, tant il est plus doux de céder aux mouvemens d'une imagination sensible, que de lutter de sang-froid contre les opinions propres à répandre le bonheur. Aussi, dans le nombre des personnes que je viens de dépeindre, s'il s'en trouvoit à qui la nature eût accordé quelque pouvoir, ou par les dons de l'esprit, ou par ceux de l'éloquence, elles se garderoient bien d'en faire usage pour troubler le repos de ces âmes paisibles, qui s'abandonnent avec confiance à la douce émotion d'un sentiment religieux. Un homme sage ne se permet jamais de semer la tristesse et le découragement, pour la ridicule vanité de se montrer un peu élevé au-dessus des opinions communes, ou pour le plaisir de faire des distinctions plus ou moins ingénieuses sur quelques parties de la religion établie ; de même qu'il seroit insensé d'arrêter une armée dans sa marche pour discuter, en professeur subtil, la parfaite justesse de ton des divers instrumens de la musique guerrière qui anime les soldats au combat. Et c'est sous ce rapport, qu'à mes yeux, les discours hardis ou légers de plusieurs phi-

losophes me paroissent pécher par le côté auquel ils aspirent le plus ; c'est-à-dire par la hauteur et l'étendue des vûes.

Je ne dis rien à ceux qui s'élevent contre l'opinion même de l'existence d'un Dieu. Ah ! s'ils sont assez malheureux pour fermer les yeux à cette resplendissante lumière ; s'ils ont l'âme assez desséchée pour n'être plus accessibles aux vérités consolantes qui découlent d'une si grande idée ; s'ils sont devenus sourds à la voix touchante de la nature ; s'ils se fient plus à leurs foibles raisonnemens qu'aux avertissemens de leur sentiment intime, qu'ils ne répandent pas du moins leur désastreuse doctrine : semblable à la tête de Méduse, elle transformerait tout en pierres. Qu'ils éloignent de nous ce monstre effrayant, ou qu'ils ne fassent entendre ses sifflemens lugubres que dans les affreuses solitudes dont leur cœur présente le spectacle : oui, qu'ils fassent grâce à la race humaine, et qu'ils prennent pitié de l'abandon où elle seroit plongée, si l'on obscurcissoit la lumière qui brille sur nos têtes, et qui nous sert à tous de guide et de fanal : enfin, s'ils croient de bonne foi que la morale peut s'accorder avec l'athéisme, qu'ils en donnent une première preuve en gardant le silence ; ou s'ils ne peuvent s'abstenir de publier leurs

opinions, qu'un reste de générosité les engage à avertir du danger de ces enseignemens, en plaçant au frontispice de leurs ouvrages cette terrible inscription du Dante : *Lasciat' ogni speranza voi ch' entrate.*

CHAPITRE XVI.

Suite du chapitre précédent. Réflexions sur l'intolérance.

LA surface de la terre représente à peu près la deux cent quarantième partie de l'étendue superficielle des divers globes opaques qui décrivent un cercle autour de l'astre de feu placé au centre de notre univers.

Les étoiles fixes sont autant de soleils qui, selon toutes les apparences, servent également à éclairer et à féconder différentes planètes semblables à celles dont nous avons connoissance.

Un fameux astronome (*) a découvert, de nos jours, cinquante mille de ces étoiles dans une zone de quinze degrés de longueur et deux de largeur ; espace qui répond à la treize cent soixante-quatorzième partie de la sphère céleste.

Ainsi, en supposant qu'on aperçût un nombre égal d'étoiles dans toute autre section pareille du firmament, la quantité dont nous

(*) M. Herschel.

aurions connoissance s'éleveroit à près de soixante-neuf millions.

Et si chacun de ces astres étoit le centre d'un système planétaire, semblable à peu près à celui dont nous faisons partie, nous aurions l'idée de l'existence d'un nombre de globes habitables, dont l'étendue seroit de seize à dix-sept mille millions de fois plus considérable que la surface de la terre. (*)

Mais cependant l'art ingénieux qui nous aide à parcourir les voûtes du ciel, est susceptible d'un progrès nouveau; et, à l'époque de sa plus grande perfection, l'espace dont nos con-

(*) On pourroit dire que les cinquante mille astres solaires aperçus par M. Herschel, étant un résultat d'observations dirigées vers la voie lactée, on ne doit pas s'attendre à en découvrir un aussi grand nombre dans toutes les autres parties du ciel, d'une pareille étendue; mais indépendamment des cinquante mille étoiles que M. Herschel a distinguées clairement, il évaluoit à près du double toutes celles qu'il n'avoit aperçues que par momens, faute d'une lumière suffisante. (Voyez les *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, de l'année 1784*.) M. Herschel, probablement, a fait depuis ce temps-là de nouvelles découvertes; mais je n'en suis pas instruit: je vois, dans son rapport à l'illustre Société dont il est membre, qu'il considéroit le nouveau télescope comme étant encore *dans l'enfance*; ce sont ses propres expressions.

noissances astronomiques auront pris possession, ne sera jamais qu'une faible portion de la vaste étendue dont notre imagination peut se former une idée.

Enfin, cette imagination elle-même, comme toutes nos facultés intellectuelles, n'est peut-être qu'un simple degré des forces infinies; et les tableaux qu'elle nous présente ne sont qu'une image imparfaite de l'existence universelle.

Que devient donc notre petite terre, au milieu de ces immensités dont l'esprit humain essaie en vain de s'emparer? Qu'est-elle déjà relativement à cette quantité de globes terrestres dont nous pouvons former le calcul, à l'aide de nos découvertes, ou dirigés du moins par des présomptions raisonnables?

Seroient-ce donc les habitans de ce grain de sable, seroit-ce un petit nombre d'entre eux qui auroient le droit de prétendre que seuls ils connoissent la manière dont on peut adorer le souverain Maître du monde? Leur demeure est un point dans l'infinité de l'espace; la vie dont ils jouissent est un des momens innombrables qui composent l'éternité; ils vont passer comme un éclair dans cette suite des siècles où les générations des générations se sont perdues, et où d'autres sont prêtes à

disparoître. Comment donc osoient-ils annoncer à tous les âges présents, à tous les temps à venir, qu'on ne peut éviter les vengeances célestes, si l'on s'écarte de quelques lignes des usages et des pratiques de leur culte? Quelle idée se font-ils des rapports établis entre le Dieu de l'univers et les atomes dispersés dans le vaste empire de la nature? Qu'ils lèvent, si ils le peuvent, de leurs foibles mains, une des extrémités de ce voile qui couvre tant de mystères; qu'ils considèrent un moment les prodiges qui roulent sur leurs têtes; qu'ils essaient de parcourir cette immensité effrayante que leurs regards ne peuvent pénétrer; que leur imagination ne peut atteindre, et qu'ils jugent si c'est à la forme extérieure de leurs respects; au bruit de leurs instrumens, aux intonations de leurs cantiques, et à la pompe de leurs cérémonies, que ce Dieu tout-puissant parvient à les reconnoître et à distinguer leurs hommages. Seroit-ce donc par l'orgueil de nos opinions que nous croirions pouvoir atteindre à l'Être suprême? Il est plus doux, il est plus raisonnable de penser que tous les peuples de la terre ont accès auprès de son trône; et que le souverain maître du monde a permis de s'élever à lui par un sentiment profond d'amour et de reconnaissance,

le plus sûr et le plus étroit lien entre l'homme et son créateur.

Sans doute, il faut un culte public soumis à des règles constantes; il faut attacher à des symboles distincts une adoration dont les caractères essentiels ne doivent point varier, afin que le sentiment de la multitude, ému si promptement par les objets extérieurs, ne soit jamais exposé à aucune altération; il faut que les esprits foibles trouvent aisément leur route, et qu'on éloigne d'eux les sujets de doute et d'incertitude; enfin, il est à désirer que les citoyens unis par les mêmes lois et par le même intérêt politique, le soient encore par un même culte, afin que le saint nœud de la religion les embrasse tous d'une égale manière, et que les principes de l'éducation s'entretiennent et se fortifient par l'autorité de l'exemple. Mais comme la morale est la première loi des princes, et que, toujours claire et distincte dans ses motifs et dans ses instructions, elle doit précéder les combinaisons incertaines de la politique et l'emporter sur ses conseils, il n'est jamais permis au souverain de marcher vers le but même le plus sage, par aucun moyen d'injustice et d'oppression; et je crois que cette règle s'adapte également, et aux opinions des hommes, et à leurs pro-

propriétés. On pourroit aisément concevoir un système de distribution dans les fortunes, plus convenable que tout autre à la richesse publique et à la puissance de l'état; mais si cette connoissance doit influer sur la conduite générale d'un gouvernement, elle ne lui donne jamais le droit d'arranger à son gré la part des citoyens, et de recourir à l'autorité pour en fixer la mesure. Le même principe s'applique avec plus de force encore aux opinions : il est raisonnable de chercher à diriger leur cours par des moyens lents, doux et sages; mais le système d'unité qui conviendrait le mieux à un état cesseroit à l'instant d'être un bien, si, pour établir ce système, on avoit recours à la violence ou à la plus simple contrainte : c'est la première des propriétés, que celle de son sentiment; c'est la plus respectable des dominations, que celle de sa conscience.

J'entends parler aujourd'hui de la réunion d'une tolérance civile à une intolérance religieuse : par l'une on autoriseroit l'existence des protestans dans les pays catholiques, ou celle des catholiques dans les pays protestans; et par l'autre on interdiroit toute espèce de culte qui ne seroit pas conforme aux instituts de la religion dominante : mais si le nombre des dissidens étoit ou devenoit considérable,

une partie d'une nation seroit sans culte; et le gouvernement ne pourroit s'y montrer indifférent, puisqu'il lui importe de maintenir avec soin tous les appuis de la morale.

Il n'y a plus rien à dire sur l'intolérance, quand on la considère dans ses excès. Nous savons tous aujourd'hui ce que l'on doit penser des duretés et des persécutions dont l'histoire nous a transmis la mémoire; nous savons tous les jugemens qu'il faut porter de tant d'actes d'intolérance et d'inhumanité dont on s'est glorifié si long-temps; et l'on ne peut se défendre d'un sentiment profond d'indignation, à l'aspect des bûchers qu'on allume encore de nos jours autour de ces malheureux dispersés sur la terre, et dont Jésus-Christ lui-même, au sein de la douleur, disoit avec tant de bonté : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il est temps d'abolir pour jamais ces affreuses coutumes, ignominieux souvenirs de nos anciennes frénésies. O Dieu, ce sont tes créatures qu'on oseroit tourmenter en ton nom ! c'est l'ouvrage de ta pensée qu'on se proposeroit d'immoler à ta gloire ! c'est ce bonheur que tu as soigné de tes mains paternelles que l'on voudroit lacérer pour te plaire ! Petits tyrans, farouches inquisiteurs, il vous seroit commode, avec un cœur endurci, d'ob-

tenir les faveurs du ciel en mutilant les membres, en déchirant le sein de ceux qui ne peuvent tenir à vous que par un sentiment de pitié dont l'émotion vous est inconnue : mais le Dieu de bonté qui règne sur la terre rejette de telles offrandes, et voit avec horreur ces sacrifices humains. Qui pardonnera donc l'erreur, si ce ne sont pas des hommes qui se trompent sans cesse ? Hélas ! si la justesse de l'esprit, si la perfection de la raison, si l'exactitude du jugement, étoient les seuls titres à la bienfaisance céleste, il n'est aucun de nous qui ne fût détourné à jamais ses regards de toute espérance.

... Ceux qui se flattent superbement de connaître seuls le culte agréable à l'Être suprême perdent tous leurs droits à notre confiance au moment où, guidés par un esprit d'intolérance, ils s'éloignent si visiblement du caractère que doit leur inspirer l'idée d'un Dieu souverain protecteur de la faiblesse humaine. Mais l'absurde prétention d'inspirer de la foi par des actes de bigueur ou de sévérité a été si souvent et si facilement combattue, que je ne m'arrêterai point sur un principe dont le plus simple bon sens découvre la vérité. Je ferai seulement une observation bien propre, ce me semble, à intimider la conscience des

prêtres inquisiteurs, et de tous ceux qui adoptent leurs maximes. Les opérations de l'esprit ne pouvant être modifiées que par le raisonnement, tous les desseins formés pour remplir ce but avec violence sont une atteinte portée au dogme de la spiritualité de l'âme, et une association indirecte au système des matérialistes ; car il faut croire à l'identité de la matière et de la pensée, pour avoir acquis le droit de présumer que l'empire exercé sur nous par des traitemens rigoureux, puisse avoir une influence sur nos opinions ; et il faut considérer l'homme comme un être gouverné par des lois mécaniques, pour être autorisé à imaginer qu'avec des instrumens de douleur on peut exciter une sensation qui réponde, par des voies inconnues, à l'action du jugement et au sentiment de la persuasion.

C'est parce que les élans d'un cœur indigné sont plus puissans que les mouvemens de la raison offensée, qu'on s'élève avec chaleur contre l'intolérance ; car, sans ce motif, c'est uniquement du mépris qu'on ressentiroit pour une semblable domination : tant elle annonce une singulière petitesse d'esprit ! Qui peut se souvenir sans pitié de ces dissensions si longtemps entretenues, où des hommes, tantôt foibles et tantôt aveugles, se réunissoient par

dévotion à l'amour-propre et aux décrets intelligibles de quelques importans controversistes? Toutes ces disputes paroissent insensées, quand on les examine de sang froid; et il ne faut qu'isoler un moment de semblables querelles, en les plaçant par la pensée au milieu de l'univers, pour en découvrir toute l'absurdité et le néant.

Mais c'est en répandant les lumières, c'est en multipliant les instructions qu'il faut guérir de l'enthousiasme et de l'intolérance; et l'on doit se tenir en garde contre les dangereux services que l'esprit d'indifférence est toujours prêt à nous rendre: on ne fait que changer nos maux, on ne fait que remplacer un inconvénient par un autre également funeste, lorsqu'on veut détourner d'un zèle exagéré en détruisant les idées qui servent de fondement aux sentimens religieux. Il ne subsisteroit aucune opinion saine, aucun principe estimable, si les diverses erreurs qui s'y attachent en étoient séparées d'une main violente ou maladroite; et si le mélange continuel de bien et de mal qui se trouve partout dans l'ordre moral devenoit le sujet d'une aveugle prescription.

Reconnoissons hautement les bienfaits dont nous sommes redevables aux écrivains distin-

gués qui ont défendu avec zèle et avec force la cause de la tolérance : c'est un service à ajouter à tant d'autres, qu'il est juste de rapporter à l'admirable réunion des lumières et de l'éloquence ; mais permettons-nous aussi de faire observer que plusieurs de ces écrivains ont perdu une partie du mérite qui leur appartenoit, en cherchant à déprimer la religion, pour atteindre au but auquel ils vouloient parvenir : une telle manière n'étoit pas digne de philosophes éclairés, qui doivent plus que personne assigner à la raison ses limites, et ne jamais désespérer de son empire. Que seroit-ce si, parmi ceux qui attaquent avec justice la tyrannie exercée contre les consciences, il se trouvoit des hommes intolérans eux-mêmes dans la défense de leurs systèmes ? Que seroit-ce, si on pouvoit leur reprocher d'avoir du mépris, et quelquefois de la haine pour ceux qui ne se rangent pas sous leurs enseignes, et si, par des inculpations trop légères de pusillanimité ou d'hypocrisie, ils jettoient ainsi de la défiance sur le caractère et sur les intentions de ceux qui n'adoptent pas leurs sentimens ? Quelle singularité encore dans un genre différent, si, oubliant quelquefois leurs opinions, et en contradiction, sans y penser, avec leur propre incrédulité, ils faisoient bruit

des malheurs auxquels l'humanité est assujettie, et déploioient à nos yeux les désordres prétendus de l'univers, pour en faire ensuite un reproche au Dieu dont ils contestent l'existence, et pour se jouer d'une providence à laquelle ils n'ont point de foi? On diroit qu'après avoir renversé l'empire de la Divinité, pour rester les seuls législateurs du monde, ils se lassent de n'avoir plus de rival, et voudroient reléver le temple qu'ils ont détruit, pour y insulter encore à une vaine idole. Quelle autre singularité enfin, que cette irritation contre ceux qui résistent à leurs enseignemens! tandis que, dans le système du fatalisme, la raison ne conserve point d'empire, et que les maîtres, comme les disciples, sont soumis également aux lois de la nécessité.

C'est une belle chose que d'exercer une autorité sur les esprits par la puissance de la parole; car une telle autorité ne finit dans aucun lieu ni dans aucun temps : mais pour avoir le droit de régner sur un si grand espace, il faut savoir renoncer aux opinions de mode, aux conseils de la vanité, aux instigations de l'amour-propre, et se pénétrer en entier de cet intérêt universel et durable, le bonheur de l'humanité.

Je ne voudrois interdire aucun sujet aux

sages, aux philosophes, aux hommes dignes de diriger nos jugemens; car il y a partout quelques abus ou quelques préjugés, et l'on ne peut en hâter la destruction sans faire un pas de plus vers la raison et vers la vérité : mais de même qu'il y a une philosophie pour la pensée, il en est une aussi pour l'action et pour la conduite. Ainsi, je souhaiterois que les hommes d'un esprit étendu, et qui découvrent mieux que personne comment tout se tient dans l'ordre moral, n'attaquassent jamais qu'avec prudence, et dans un temps opportun, tout ce qui communique de quelque manière avec les opinions les plus essentielles au bonheur; je désirerois qu'un sentiment de respect pour ces opinions s'unît à la censure que l'on croiroit devoir faire du zèle exagéré ou des superstitions dangereuses; et je voudrois enfin qu'une intention sage servît toujours de médiateur entre les anciennes et les nouvelles idées.

Il s'en faut bien qu'un pareil vœu soit constamment satisfait; et l'on ne peut s'empêcher de s'affliger en considérant l'esprit de la plupart des personnes qui écrivent depuis longtemps sur la religion : les unes cherchent plus ou moins adroitement à tout détruire, ou à relâcher du moins les liens qui unissent l'homme

à l'idée d'un Être suprême; et les autres, renfermées dans quelques idées mystiques, comme dans un antre obscur, lancent aveuglément des foudres et des anathèmes contre toute espèce de doute et d'incertitude, et confondent, dans leurs rigoureuses censures, les idées accessoires avec les opinions principales.

Cependant, en suivant deux routes si opposées, on a malheureusement un égal intérêt à ranger sur la même ligne les principes essentiels de la religion et le plus petit des symboles destinés à la représenter; mais c'est par des motifs bien différens qu'on se plaît dans une pareille assimilation; les uns en entretiennent l'idée dans la vue de faire servir le zèle religieux à la défense de toutes les circonstances du culte dont ils sont les ministres ou les interprètes, et les autres, guidés par un sentiment d'amour propre, admettent sans répugnance une pareille confusion, afin de se persuader qu'il ébranlent la religion même, au moment où ils se bornent à l'attaquer dans tout ce qu'elle a de plus foible. Il y a quelque chose à redire à l'une et l'autre tactique.

Nous avons besoin plus que jamais qu'on nous attache aux opinions religieuses par des discours sages et mesurés, par une éloquence douce et proportionnée à nos forces, et par

est heureux mélange de la raison et de la sensibilité, véritable caractère de la morale évangélique. C'est à de telles conditions seulement que l'on peut affermir aujourd'hui l'empire des vérités salutaires : on entraîne aisément au-delà du but, lorsque l'esprit humain n'est pas encore en état de marquer aucune limite ; mais le progrès journalier des lumières oblige à plus d'exactitude : il faut alors nécessairement resserrer le pouvoir de l'imagination, pour élever à sa place l'autorité de la raison : il est encore permis de l'animer, cette raison ; il est encore utile de le faire, mais on ne peut plus la travestir. Les idées fausses sont les seules qui aient besoin du secours de l'exagération ; on dirait que d'elles-mêmes elles cherchent les extrémités, afin que l'esprit et le bon sens ne puissent pas les environner, et découvrir ainsi leur côté foible.

Je dois faire une dernière observation. Ceux qui, pour nous affranchir de la superstition, s'appliquent à relâcher tous les liens religieux ; et ceux qui, pour affermir ces liens, ont recours à l'intolérance, manquent réciproquement le but qu'ils se proposent. La haine, si naturelle pour toute espèce de gêne et de contrainte dans ses opinions, éloigne de la religion les personnes qu'on amène : intensible-

ment à considérer ce beau système comme le motif ou l'excuse d'un aveugle esprit de persécution. Et les attaques dirigées contre les opinions religieuses, en général, engagent les âmes sensibles à s'attacher davantage à toutes les pratiques qui leur paroissent une formule de respect ou d'adoration, comme on ne veut rien négliger près d'un ami, comme on redouble de zèle pour lui, au milieu de ceux qui le poursuivent sans ménagement et sans réserve.

Rapprochons-nous donc, il en est temps, réunissons-nous pour rendre à l'Être suprême un culte fidèle, et que ce culte soit toujours digne de la grandeur du maître du monde : laissons là les rigueurs ; laissons là les idées superstitieuses ; mais considérons avec la même crainte cette indifférence coupable, la cause de tant de désordres, le présage de tant de malheurs ; et quand nous aurons affermi l'empire d'une saine raison , aimons-en davantage les opinions utiles que nous aurons épurées des erreurs qui les accompagnent, et repoussons de toutes nos forces l'entreprise imprudente de ceux qui voudroient nous enlever nos espérances , pour nous préserver des écarts de notre imagination. Oui , une religion dégagée des passions des hommes , une religion dans sa beauté pure , doit nous demeurer ;

l'ordre public, le bonheur particulier, la réclamation également, et toutes nos réflexions nous portent à élever nos cœurs vers l'Être tout-puisant dont la nature entière nous retrace l'existence: cette religion, bien entendue, loin d'être le principe nécessaire d'aucune dureté, d'aucune violence, doit être le soutien de toutes les vertus sociales, et de tous les sentimens doux et indulgens; c'est ainsi qu'il faut nous la présenter; c'est ainsi qu'il faut nous apprendre à l'aimer. Nous ne sommes point appelés à contraindre les opinions des autres; nous ne sommes point appelés à donner des lois tyranniques à la pensée; et nous devons observer, nous devons remarquer attentivement que la religion, sage et modérée dans son action, ne parvient elle-même à nous guider dans la route du bonheur et de la vertu qu'en s'adressant également à notre cœur et à notre esprit, et en ne se lassant jamais de nos refus.

CHAPITRE XVII.

Réflexions sur la morale chrétienne.

C'EST SUR une matière souvent traitée que je vais hasarder un petit nombre de réflexions; la suite de mon sujet m'y conduit naturellement : mais afin d'éviter autant qu'il est possible de rentrer dans les idées généralement connues, je me bornerai à considérer la morale de l'Évangile sous les points de vue qui me semblent particuliers à ce cours sublime d'instruction.

Le caractère le plus distinct de la morale chrétienne, c'est le prix éminent qu'elle attache à l'esprit de charité. Les anciens ont sans doute honoré les vertus bienfaisantes; mais cette manière de confier sans cesse le pauvre et le foible à la protection, à la tutèle et aux secours efficaces du riche et du puissant, appartient essentiellement à la morale de notre religion. Avec quel soin, avec quel amour, le législateur des chrétiens revient, sans se lasser, au même sentiment et au même intérêt! la plus douce émotion, la plus tendre pitié, prêtent à ses paroles une onction persuasive: mais

j'admire surtout l'imposante leçon qu'il nous donne, en développant à nos yeux l'étroite union établie entre nos sentimens pour l'Être suprême et nos devoirs envers les hommes. Ainsi, après avoir appelé l'amour de Dieu, *le premier commandement de la loi*, l'Évangile ajoute : *et le second, qui lui est semblable, c'est d'aimer son prochain comme soi-même*. Le second qui lui est semblable ! quelle simplicité, quelle étendue dans cette expression ! Est-il rien de plus touchant ni de plus sublime que d'offrir continuellement à notre esprit l'idée d'un Dieu prenant à lui la reconnaissance des malheureux ? Où trouver, où chercher aucun principe de morale dont l'influence pût jamais être égale à une si grande pensée ? Le pauvre, l'homme infortuné, quelle que soit l'abjection de son état, paroît environné d'une auréole sacrée, lorsque l'amour de l'humanité devient une expression des sentimens que nous portons au souverain maître de la nature ; et notre esprit cesse de se perdre dans l'immensité du Dieu de l'univers, quand nous espérons entretenir une relation habituelle avec l'Être suprême, par les services que nous rendons aux hommes, nos semblables ; et c'est ainsi qu'une seule pensée répand sur nos devoirs une clarté nouvelle, et donne en même

temps aux idées métaphysiques une substance assortie à la foiblesse de nos organes.

La justice, le respect pour les lois et les devoirs envers soi-même, peuvent tenir de quelque manière à la sagesse humaine; la bonté seule, entre toutes les vertus, présente un autre caractère; il y a dans son essence quelque chose de vague et d'indéterminé, qui nous impose; elle semble avoir un rapport avec cette intention, avec cette idée première que nous sommes obligés de supposer au Créateur du monde, quand nous voulons trouver un motif à tout ce qui existe. La bonté est donc, pour ainsi dire, la vertu, ou, pour mieux m'exprimer encore, la beauté primordiale, celle qui a précédé et les temps, et les siècles, et les œuvres de la création. Ainsi, les exhortations pressantes à la bienfaisance et à la charité, que l'on retrouve partout dans l'Évangile, doivent élever nos pensées, et nous pénétrer d'un profond respect; elles nous rappellent, elles nous unissent à un sentiment plus ancien que le monde, à un sentiment par lequel nous avons reçu l'existence, le bonheur présent, et les espérances dont ce bonheur se compose. (*)

(*) Je crois apercevoir la trace de ces idées philosophi-

Que si du haut point où nous venons d'élever pour un moment notre méditation, nous descendons aux principes politiques qui ont le plus d'étendue, nous retrouverons ici l'influence d'une vérité sur laquelle j'ai déjà eu occasion de m'arrêter, mais que j'appliquerai d'une manière différente en cette occasion. L'inégale division des propriétés a introduit au milieu des hommes une autorité semblable à beaucoup d'égards à celle des maîtres sur leurs esclaves; on peut même dire avec exactitude que sous divers rapports l'empire des riches est plus indépendant encore; car ils ne sont tenus à aucune protection constante envers ceux dont ils exigent des services: les goûts et les fantaisies de ces heureux favoris de la fortune fixent le terme de leurs conventions avec l'homme dont le patrimoine est uniquement composé de son temps et de ses forces; et si tôt que cette convention est interrompue, le pauvre, absolument séparé du riche, demeure abandonné de nouveau aux hasards de sa destinée; il faut qu'avec précipitation il aille offrir son travail à d'autres

ques dans le reproche que fit Jésus-Christ à celui de ses disciples qui l'appela *bon maître*. Pourquoi me nommez-vous ainsi? lui dit-il: il n'y a que Dieu qui soit bon.

dispensateurs des subsistances ; il faut qu'il s'expose à leurs refus , et qu'il éprouve ainsi plusieurs fois dans l'année toutes les inquiétudes attachées à l'incertitude de ses ressources. Sans doute , en donnant l'appui des lois à une pareille constitution, on a supposé avec raison qu'au milieu des relations multipliées de la vie sociale, il y auroit une sorte de balance et d'égalité entre les besoins qui obligent les uns à solliciter des salaires , et les désirs qui engagent les autres à accepter des services : mais cet équilibre, si essentiellement nécessaire, ne peut jamais s'établir d'une manière exacte et constante, puisqu'il doit être le résultat d'un concours aveugle de combinaisons, et l'effet incertain d'une multitude infinie de mouvemens, dont aucun n'est soumis à une direction positive. Cependant, dès que, pour maintenir la distinction des propriétés, on s'étoit vu dans la nécessité de remettre au hasard, ou de confier du moins à de simples vraisemblances la destinée du plus grand nombre des hommes, il étoit indispensable de trouver quelque idée salutare, propre à tempérer les abus inséparables du libre exercice des droits de propriété ; et cette idée heureuse et réparatrice, on ne pouvoit la découvrir que dans une obligation de bienfai-

sance imposée à la volonté souveraine, et dans un esprit général de charité mis en recommandation parmi tous les hommes : ces sentimens , ces devoirs , la dernière ressource offerte à l'infortune , pouvoient seuls adoucir un système où le sort de la plus nombreuse partie d'une nation repose sur l'accord douteux et fortuit des convenances du riche avec les besoins du pauvre. Oui , sans le secours , sans l'intervention de la plus estimable des vertus , la multitude auroit de justes motifs pour regretter les institutions sociales qui , au prix de son indépendance , confioient à des maîtres le soin de sa subsistance ; et c'est ainsi que la charité , respectable sous tant de rapports , est encore devenue l'idée intelligente et politique qui sert à amalgamer ensemble la liberté personnelle et les lois impérieuses de la propriété.

Je ne sais si l'on a jamais considéré la morale chrétienne sous un pareil point de vue ; mais en se livrant à ces réflexions , on aperçoit plus que jamais de quelle importance est pour les hommes la salutaire instruction qui place au premier rang parmi nos devoirs l'esprit de bienfaisance et de charité , et qui prête à la vertu la plus essentielle toute la force et toute la constance qui naissent d'un senti-

ment religieux. Ainsi, en même temps que la doctrine de l'Évangile nous élève aux plus hautes pensées, sa morale sublime accompagne et côtoie en quelque manière nos lois et nos institutions pour soutenir celles qui sont véritablement conformes à la raison, et pour remédier aux inconvéniens inséparables de l'imperfection de notre sagesse.

Ce n'est pas néanmoins aux sacrifices pécuniaires que l'Évangile applique uniquement ses préceptes de charité; elles les étend jusqu'à ces généreux dévouemens que la religion seule peut rendre supportables; c'est elle qui fait descendre d'un pas affermi dans les sombres demeures où l'homme coupable est en proie aux déchiremens de son propre cœur; et quand ses parens, ses amis l'ont abandonné, il voit encore venir un consolateur uniquement amené par un sentiment religieux : alors il relève un moment sa tête accablée sous le poids de la douleur, et il ouvre son âme à quelques paroles d'encouragement et de paix. Ce sont les mêmes motifs, ce sont les mêmes pensées qui engagent à renoncer au monde et à ses espérances pour se consacrer en entier au service des malades, et pour remplir ces tristes et rebutantes fonctions, avec une assiduité et une constance que les

récompenses les plus éclatantes ne pourroient jamais exciter. O rares et touchantes vertus, véritables merveilles de la piété! quels hommages, quels tributs d'admiration ne sont pas dus au sentiment sublime qui inspire de si pénibles sacrifices! Tout ce qui émane uniquement des hommes ne parle que de droit et de justice; car c'est toujours par eux qu'ils vont aux autres: il appartenoit à la morale chrétienne d'imposer des devoirs dont la base fût placée hors du cercle étroit de nos combinaisons personnelles, et bien au-delà même de l'enceinte de nos intérêts terrestres. Je ne sais, mais il me semble que, malgré la diversité des opinions, on ne peut s'empêcher d'être ému à l'aspect du dernier tableau que l'Évangile nous présente: elle nous fait une peinture effrayante et sublime de ce jour de l'éternité, où toutes les actions sont révélées, où les pensées les plus secrètes ont l'univers pour témoin, et Dieu pour souverain juge; et au moment où nous nous attendons à voir paroître le cortége des vertus et des vices qui ont rendu les hommes célèbres, c'est une seule qualité, c'est une vertu sans éclat qui est choisie par le divin arbitre des humains, pour servir de titre à une immortalité bienheureuse, et il prononce ces mémorables pa-

roles qui resserrent en si peu d'espace tout le tableau de nos devoirs : *J'avois faim , et vous m'avez donné quelque aliment ; j'avois soif , et vous m'avez donné à boire ; j'étois prisonnier , et vous m'avez visité . Venez , les bénis de mon père ; venez vous asseoir à ma droite , etc.* Ah ! qu'on aime à contempler les triomphes de la bonté ! qu'on aime à la voir glorifiée sous différens rapports et sous toutes les formes ! Nous avons tant de besoins , tant de foiblesses , et nous pouvons si peu nous suffire à nous-mêmes , que cette touchante vertu nous paroît notre sauvegarde , et le lien mystérieux de toute la nature .

L'esprit de charité , si essentiel dans son interprétation exacte , peut encore s'appliquer aux égards et aux soins délicats que les divers degrés de talent et d'intelligence rendent absolument nécessaires : la société , sous ce rapport , a aussi ses pauvres et ses riches ; et c'est connoître profondément les secrets de notre nature morale , que d'étendre l'esprit de charité à cette bienveillance générale , à ces ménagemens tutélaires , qui préservent les autres du pénible sentiment de leur infériorité , et qui nous font un devoir de respecter le voile ingénieux et favorable qu'une main bienfaisante a daigné placer entre la lumière

de la vérité, et cette partie de nos imperfections sur laquelle nous n'avons aucun empire.

C'est toujours de la généralité des hommes que la morale de l'Évangile se montre occupée; elle paroît continuellement attentive à égaliser leur destinée; et pour atteindre à ce but, elle veille sur leurs sentimens intimes, en condamnant l'orgueil, en recommandant la modestie, et en s'appliquant à rapprocher ces distances d'homme à homme, qui nous paroissent si importantes, lorsque nos regards sont uniquement fixés sur les petits points de gradation dont l'échelle de nos vanités est composée. La religion nous aide à reconnoître que la hauteur et le mépris sont la plus petite des combinaisons et la plus aveugle des pensées : *Qu'as-tu, que tu ne l'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu? Quel est l'orgueil qui peut subsister devant ces puissantes paroles? La religion semble encore marcher vers le même but, en nous rappelant sans cesse à la brièveté de nos jours, cette idée préservatrice des illusions trop prédominantes. Les jouissances de la gloire mondaine nous représentent ce moment où les rois, dans un char éclatant, sortent avec fracas des murs de leurs palais; on les aperçoit;*

on appelle la garde ; elle se rassemble à la hâte ; elle s'aligne avec précipitation : mais à peine a-t-on eu le temps de frapper deux ou trois coups de tambour, que le prince en sa course rapide, image trop vraie de la vie, n'entend plus ces bruyans honneurs.

La plupart des anciennes instructions de morale s'adessoient communément, ou à l'homme considéré comme un individu occupé du soin de sa destinée, ou au citoyen lié par les devoirs envers la patrie, et aucune de ces leçons n'avoit assez d'étendue : il ne faut, en donnant des conseils à l'homme isolé, que travailler à l'affranchir des passions contraires à son repos et à son bonheur ; et les obligations que l'on impose aux divers membres d'un état politique participent nécessairement à un esprit jaloux, et qui doit se changer en esprit de haine, à la première volonté du souverain. La religion chrétienne, plus vaste dans ses conceptions, et plus universelle dans ses vues, détourne son attention des contrariétés d'intérêts qui divisent les hommes en séparant les dominations ; elle ne voit partout qu'un seul peuple, et elle nous considère indistinctement comme les citoyens d'une grande société unie par la même origine, la même nature, la même dé-

pendance, et le même sentiment du bonheur. La morale de l'Évangile, dans les devoirs de bienfaisance réciproque qu'elle impose, ne distingue point l'*habitant de Jérusalem de celui de Samarie*; elle prend l'homme dans ses rapports les plus simples et les plus honorables, ceux qui naissent de sa relation avec l'Être suprême; et sous ce point de vue, toutes les divisions hostiles de royaume à royaume, de province à province, et de cité à cité, disparaissent absolument : c'est l'humanité entière qui a des droits à la protection et à la bienveillance du souverain Auteur de la nature; et c'est au nom de tous les êtres intelligens et sensibles que nous pouvons croire à l'alliance qui unit le ciel et la terre.

Les riches et les puissans ayant fait les premières lois, ou en ayant du moins dirigé l'esprit, c'est surtout pour défendre leurs possessions et leurs privilèges que la justice a été mise de tout temps en recommandation : le législateur de notre religion, en parlant de cette vertu, a montré que l'intérêt de tous les hommes étoit également présent à sa pensée; on peut même dire qu'il a fait d'une ancienne obligation un devoir nouveau par la manière dont il l'a prescrite. *Faites pour autrui ce que vous voudriez qu'on fit pour vous*, est une

maxime à jamais remarquable, si l'on considère l'étendue du précepte qu'elle renferme : il est tant de duretés, tant de tyrannies qui échappent aux atteintes de la loi et à la surveillance de l'opinion, qu'on ne sauroit trop sentir le prix de ce rapprochement si simple, que la morale de l'Évangile nous présente, afin de servir de mesure et de guide à toutes nos actions.

C'est la religion encore qui, pour fixer nos déterminations, a voulu donner au tribunal de notre conscience une autorité nouvelle : elle a vu que chacun de nous avoit au-dedans de soi le juge le plus sévère et le plus éclairé, et qu'il suffisoit de nous soumettre à ses lois pour nous instruire de nos devoirs ; car c'est à la tige de nos pensées que ce juge nous examine ; et là rien n'est encore compliqué, et nulle méprise n'est possible.

Il n'en est pas de même des censures que nous exerçons envers les autres : ce sont alors de simples actions qui viennent frapper nos regards ; et les motifs divers dont elles sont le résultat, les agitations, les combats dont elles sont accompagnées, et les regrets, les repentirs qui les suivent, tous ces caractères essentiels échappent à notre pénétration : aussi la religion, toujours sage, tou-

jours bienfaisante dans ses conseils, cherche-t-elle à nous détourner d'un esprit de rigueur et de précipitation dans nos jugemens ; et l'on ne peut lire sans émotion cette leçon d'indulgence si doucement exprimée dans les paroles adressées à la foule qui environnoit la femme coupable, *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre.* Mais qu'on est surtout saisi d'une touchante admiration, en voyant la religion si vivement occupée de la destinée de ceux que des soupçons ou des accusations entraînent devant les tribunaux des hommes ! Il vaut mieux, nous crie-t-elle, laisser échapper cent coupables à la punition de leurs crimes, que de courir le risque d'une seule condamnation injuste. Ah ! que cette tendre inquiétude répond à tous les sentimens de nos cœurs ! L'innocence livrée à l'infamie, l'innocence entourée des horreurs d'un supplice, est le plus affreux spectacle que l'on puisse présenter à notre imagination ; et nous en sommes tellement effrayés, qu'on seroit presque disposé à penser que devant l'Être suprême, le genre humain entier est responsable d'un tel crime, ou d'un semblable malheur : oui, telle est sous ta garde, ô mon Dieu, cette vertu qu'on méconnoît, cette innocence qu'on outrage ; et ce n'est point en

vain que , poursuivie par les hommes , elle tourne vers toi ses regards ; ce n'est point en vain qu'elle se fie au jour inconnu de ta dernière justice.

Je ne veux m'arrêter que sur les caractères particuliers à la morale chrétienne : c'étoit une idée absolument nouvelle , que de proportionner le mérite de nos actions , non à leur grandeur , non à leur importance , mais au rapport qu'elles peuvent avoir avec les moyens , les talens et les forces dont chaque homme est différemment doué : ce système , qui présente les mêmes motifs et les mêmes récompenses aux tentatives de la foiblesse et aux entreprises des hommes puissans , à *la pite de la veuve* et aux généreux sacrifices de l'opulence ; ce système , aussi juste qu'intelligent , anime en quelque manière toute la nature morale , et semble nous avertir que le vaste champ des bonnes actions et des vertus sociales est soumis aux mêmes règles et à la même ordonnance que ces immenses domaines de la nature physique , où la plus simple fleur , la plante la moins connue , concourent à la perfection des desseins de l'Être suprême , et composent une des parties de l'harmonie de l'univers.

La surveillance de la morale chrétienne

s'étend plus loin encore que je ne viens de l'indiquer ; et , guidée par un esprit dont il n'existoit point de modèle , elle met un prix à l'intention , à cette disposition obscure , à cette détermination intérieure souvent séparée de l'action par différens obstacles : elle dirige l'homme en quelque manière dès ses premiers sentimens et dès ses premières volontés ; elle lui rappelle qu'il est sans cesse en présence du souverain maître du monde ; elle l'avertit de veiller sur lui-même pendant que ses inclinations ne sont point encore dans leur force ; enfin , elle l'entretient de bonne heure dans l'exercice de la vertu , en introduisant jusque dans les obscures retraites de ses pensées , une scène continuelle de bien et de mal , de juste et d'injuste , et en l'appelant ainsi à cultiver l'amour de l'ordre et de l'honnêteté , avant même qu'il ait occasion de réaliser ces sentimens , et de les faire paroître au grand jour.

Mais plus les moyens de mériter l'approbation divine se multiplioient à nos yeux , plus il étoit essentiel que notre confiance ne fût pas éteinte ou découragée à chaque instant par le sentiment et l'expérience de nos erreurs ; il falloit que dans les momens trop fréquens où la chaîne d'alliance qui nous unit

à l'Être suprême s'échapperait de nos mains, il nous restât l'espérance de la ressaisir : c'est donc pour suppléer à notre foiblesse, que nous voyons paroître dans l'Évangile cette idée à la fois si belle et si neuve, celle du repentir et des promesses qui l'accompagnent. Cette superbe idée, absolument propre à la morale chrétienne, empêche que nos rapports avec la Divinité ne soient détruits aussitôt qu'aperçus ; l'homme coupable peut encore se rendre digne de la bienfaisance de l'Être suprême ; il lui est permis de connoître la confiance après l'abattement, et de faire, pour ainsi dire, un nouveau pacte avec sa conscience. La nature humaine, cette liaison singulière de l'esprit avec la matière, de la force avec la foiblesse, de la raison avec l'imagination, de la persuasion avec le doute, de la volonté avec l'incertitude, exige nécessairement une législation appropriée à une constitution si extraordinaire : l'homme, dans sa plus grande perfection, est semblable à ces enfans qui tombent, se relèvent, et retombent encore ; et il seroit perdu de bonne heure pour la morale, si, dès ses premières fautes, il n'avoit aucune espérance de les réparer ; et sous un pareil point de vue, l'idée du repentir est une des plus philosophiques

de toutes celles qui sont répandues dans l'Évangile.

C'est de même le résultat d'une pensée salutaire et profonde , que cette pressante recommandation de faire le bien en secret et sans ostentation : le législateur de notre religion avoit aperçu , sans doute , que la louange des hommes étoit une base trop mobile pour la faire servir à l'appui de la morale ; et il avoit reconnu que la vanité appelée à jouir de ce genre de triomphe avoit trop de distractions pour être un guide fidèle ; mais la plus importante vérité annoncée par cette leçon de faire le bien en secret , c'est que la morale seroit infiniment circonscrite , si les hommes s'attachoient uniquement aux actions honnêtes qui peuvent être environnées de témoins ; il n'y a que des momens pour faire le bien en public , et la vie entière peut être remplie par des vertus inconnues : enfin , de ce rapport continuel avec notre conscience , rapport institué par la religion , il résulte pour nous un bienfait d'un prix inestimable ; car il est aisé de reconnoître que si nous avons au dedans de nous un juge clairvoyant et sévère , ce même juge se change en consolateur et en ami , toutes les fois que nous sommes condamnés injustement , toutes les fois que les événemens ne

répondent pas à l'honnêteté de nos intentions ; et nous croyons éprouver alors qu'il y a comme deux personnes en nous, dont l'une aide et soutient l'autre dans toutes les occasions où la vertu les unit.

La censure sévère de la superstition , que l'on trouve partout dans l'Évangile, dérive encore d'une idée aussi raisonnable que lumineuse ; les hommes n'auroient eu que trop de penchant à convertir l'expression de leurs sentimens pour la Divinité en de petites pratiques extérieures, toujours plus faciles que le combat et le triomphe de ses passions : notre esprit est avide de toutes les idées extraordinaires ; et quand ces idées sont en partie notre ouvrage, elles s'aident de notre amour-propre , pour asservir notre imagination ; l'homme n'est plus soumis , dans l'âge mûr, aux fantômes qui effrayoient son enfance , mais les mystères, les causes occultes, les apparences du merveilleux continuent à faire impression sur son esprit ; et comme les miracles de la nature, les prodiges de l'univers, forment un trop grand cercle autour de sa pensée, c'est par des idées plus proportionnées à ses forces, c'est par de simples superstitions qu'il se laisse le plus souvent captiver : nous aimons les petits commandemens, les petites observances, les

petits scrupules, parce que nous sommes petits nous-mêmes, et que dans notre foiblesse nous voudrions connoître à chaque instant les limites de nos obligations. Quelquefois encore, les personnes effrayées par leur imagination ou par le tableau confus qu'elles se sont formé des devoirs de la religion; s'attachent avec ardeur aux pratiques superstitieuses comme à une sauvegarde prochaine qui les garantit plus promptement des différentes inquiétudes de leur esprit. Les instructions de l'Évangile s'appliquent à détruire ces dispositions de notre esprit; car, d'une part, elles facilitent l'étude de la morale, en réduisant à des principes simples le système entier de nos devoirs; et de l'autre, elles cherchent à aplanir, en quelque manière, nos communications avec l'Être suprême, en nous apprenant qu'on peut s'unir à lui par les doux épanchemens d'une âme pure et sensible, en nous avertissant que ce n'est ni sur la montagne de *Sion*, ni sur celle de *Garizim* qu'il faut aller dresser des autels; mais que chacun peut élever un temple au fond de son cœur, pour y adorer l'Éternel *en esprit et en vérité*. La religion chrétienne est la seule qui, en écartant les cérémonies et les opinions superstitieuses, nous a constamment retenus près de la nature: c'est elle qui, dans

cette grande pensée, nous a indiqué notre conscience comme l'augure le plus digne de notre respect ; la bienfaisance comme le culte le plus agréable au maître du monde, et toute notre conduite morale comme le plus sûr oracle de notre avenir. Il règne une profonde philosophie dans les enseignemens de l'Évangile ; nous n'y avons ajouté, dans nos leçons, qu'un plus grand appareil et un ton plus superbe.

Rendons hommage encore à la morale chrétienne de ce lien sacré qu'elle a formé, en réunissant, non pour un moment, non pour un temps passager, mais pour le cours entier de la vie, la destinée de deux êtres, dont l'un a besoin d'appui, et l'autre de consolation : c'est la religion qui a épuré cette alliance en la rendant immuable ; c'est elle qui a forcé les hommes à ne pas sacrifier aux caprices de leur imagination l'unité d'esprit et de sentiment qui assure le repos des familles, l'ordre dans la disposition des fortunes, l'éducation paisible des générations suivantes, et qui, en donnant aux enfans, pour premier exemple, un nœud formé par la fidélité et par le devoir, sème ainsi dans leur cœur le germe des plus importantes vertus : c'est la religion qui a vu pour nous que les amitiés d'un monde où la personnalité règne avec tant d'empire, avoient

besoin d'être cimentées par cette communauté d'intérêts, d'honneur et de gloire, dont le mariage seul nous présente l'image; union sainte, alliance sans égale, qui nous rend plus précieux tous les biens de la vie, et qui, en présentant aux rayons de la bonté divine une plus grande surface, semble augmenter nos espérances, et fortifier en nous les heureuses pensées et la douce confiance qui naissent de la piété : c'est la religion encore qui a vu pour nous que les engagements formés entre les hommes étant, pour la plupart, fondés sur des services réciproques, il étoit un âge, avant-coureur de la foiblesse et de l'abattement, où les autres n'ayant plus d'intérêt à s'associer à vous, il falloit trouver un appui dans cette amitié qui s'accroît par le temps, dans cette amitié dont un sentiment de devoir répare les dommages, et qui acquiert une sorte de sainteté par l'habitude et le souvenir d'une union longue et heureuse : c'est la religion enfin qui a jugé, dans son parfait esprit de justice, que cette vertu délicate, le plus bel ornement d'un sexe foible et timide, ne pouvoit être soumise qu'à l'ascendant du sentiment le plus généreux et le plus fidèle; et que c'étoit uniquement aux soins d'une amitié constante, que le premier abandon d'une âme innocente

et pure pouvoit être légitimement confié. Tous ces principes, à la vérité, ne sont pas faits pour des cœurs corrompus; mais le service que nous rend la religion, le but qu'elle se propose, c'est de nous aider à combattre nos penchans déréglés; c'est de nous faire connoître les erreurs et les pièges du vice; c'est de conserver au milieu de nous le dépôt sacré des principes, qui sont le fondement de l'ordre public, et d'entretenir encore quelques fanaux allumés sur la route de la sagesse et du véritable bonheur.

La religion nous rappelle continuellement à ces devoirs universels que nous avons désignés sous le nom de bonnes mœurs, devoirs qu'on voudroit souvent séparer de l'intérêt public, et qui cependant y tiennent par tant de liens, les uns visibles et les autres secrets. Tous les actes de sagesse et de vertu n'importent pas immédiatement à la société: mais comme la morale a besoin d'une éducation, comme elle a besoin d'être fortifiée par l'habitude, comme elle est semblable à ces plantes délicates, qu'il faut cultiver avec une sorte d'amour, pour les entretenir dans leur beauté, si l'on fait des distinctions entre les mœurs personnelles, les mœurs domestiques et les mœurs publiques, pour négliger, selon ses

convenances, une partie de ses devoirs, on en perdra le sentiment, on en détruira le charme, et chaque jour la vertu paroîtra plus pénible.

Il y a, je le pense, une connexion plus ou moins apparente entre tout ce qui est bien ; entre tout ce qui est digne d'estime ; et il me semble que cette idée a quelque chose d'aimable, et qui satisfait confusément nos penchans les plus généreux et nos plus douces espérances ; et si, pour soutenir une vérité si importante, il m'étoit permis d'interroger le jeune homme dont les vertus et les talens marquent le plus en Europe, je lui demanderois s'il n'a pas éprouvé que sa tendresse filiale, la régularité de sa vie domestique, la pureté de ses pensées et toutes ses rares qualités privées s'unissoient par quelque lien aux nobles sentimens qu'il fait paroître comme homme public. Mais, sans nous élever si haut, qui de nous n'a pas été frappé quelquefois de la beauté attachée à cette simplicité, à cette honnêteté de mœurs dont les citoyens d'un état obscur nous présentent si souvent l'exemple ? On découvre alors manifestement qu'il existe une sorte de convenance et de dignité, je dirois presque une sorte de grandeur, indépendante de la délicatesse du langage, indépendante

de la facilité des manières, et indépendante encore de tous ces surhaussemens dus à la naissance, aux rangs et à la fortune.

Je n'ai voulu jeter qu'un coup d'œil rapide sur les bienfaits de la religion chrétienne ; mais je ne puis m'empêcher d'observer encore que nous lui devons une idée consolante, celle de la félicité réservée à l'innocence des enfans : touchante et précieuse espérance pour ces mères tendres qui voient échapper de leurs mains les objets de leur amour, dans l'âge où ils n'ont acquis aucun mérite auprès de l'Être suprême, et où ils ne peuvent avoir de relation avec lui que par son infinie bonté ! Je sens qu'involontairement je mêle à l'éloge de la morale chrétienne un sentiment de reconnaissance pour les idées douces et paternelles qui sont confondues partout, dans l'Évangile, avec les instructions qu'il nous donne ; et c'est un des caractères remarquables de ces instructions, que d'être sans cesse animées par tout ce qui peut entraîner notre imagination, et s'associer à nos penchans les plus naturels. La sensibilité, le bonheur, l'espérance, sont les plus grands liens d'un cœur encore dans sa pureté ; et tous les mouvemens qui élèvent l'homme vers l'idée d'un Dieu glorifient à nos yeux les enseignemens de la morale, en nous

rappelant sans cesse aux sublimes perfections de celui qui en est l'auteur.

Enfin on ne peut s'empêcher d'admirer l'esprit de modération qui forme un des caractères distinctifs de la morale de l'Évangile ; nous ne trouvons pas toujours, il est vrai, ce même esprit dans les interprètes de la doctrine chrétienne : plusieurs, entraînés par un faux zèle, et plus jaloux de parler au nom d'un maître menaçant, qu'au nom d'un Dieu plein de sagesse et de bonté, ont tantôt exagéré et tantôt multiplié les devoirs des hommes ; et, pour étayer leur système, ils ont quelquefois obscurci le sens naturel ou l'idée générale des préceptes de l'Écriture ; et quelquefois aussi, rassemblant un petit nombre de paroles éparses, ils ont formé un corps d'enseignement étranger, en plusieurs points, aux intentions des premiers apôtres de l'Évangile. Les serviteurs vont toujours plus loin que leurs maîtres ; et, la première pensée ne leur appartenant pas, ils ne peuvent agir qu'en y ajoutant quelque chose : l'esprit de modération consiste d'ailleurs dans une sorte de proportion, dont de simples imitateurs n'ont jamais le secret qu'imparfaitement ; il faut de plus une main affermie pour imposer des limites aux vertus mêmes ; et la déter-

mination d'une mesure exacte et précise dans les devoirs multipliés des hommes exige une haute et sublime intelligence. C'est à ce prix, cependant, que l'instituteur d'une morale universelle se montre supérieur à ces siècles d'ignorance, où l'on a besoin d'être fixé par des idées extrêmes; où la piété se change en superstition, la justice en dureté, l'indulgence en foiblesse, et où l'on cherche, dans l'exagération de tous les sentimens, un mérite incompatible avec les lois immuables de la sagesse : c'est à ce prix enfin qu'un législateur s'élève au-dessus des opinions passagères, pour commander à tous les temps et à tous les âges, et qu'il paroît avoir voulu adapter ses instructions, non à l'esprit instantané d'un peuple et d'une nation, mais à la nature éternelle de l'homme.

On trouveroit encore aisément dans la morale chrétienne plusieurs caractères propres à la distinguer essentiellement des enseignemens de la philosophie; mais, dans un examen si grave et si imposant, j'écarte toutes les observations qui pourroient paroître aux yeux du plus grand nombre une simple recherche de l'esprit : ce sont les grands traits seulement qui conviennent aux grandes choses, et toute autre manière ne seroit pas as-

sortie à un sujet si digne de notre respect. Je dois le dire cependant, lorsque pour moi seul je me suis laissé aller à méditer avec attention sur les différentes parties de la morale de l'Évangile, j'ai trouvé qu'indépendamment des idées générales et des préceptes particuliers qui ramènent à chaque instant à une admiration réfléchie, il régnoit encore dans l'ensemble de cette sublime morale un esprit de bonté, de vérité et de sagesse, dont tous les caractères ne peuvent être aperçus que par le sentiment, par cette faculté de notre être qui ne sépare point les objets, qui ne s'arrête jamais à les définir, mais qui pénètre, comme par une sorte d'instinct, jusque dans cet amour, l'origine de tout, et jusque dans ce moule indéfinissable, où toutes les généreuses intentions et toutes les grandes pensées ont pris leur première forme.

CHAPITRE XVIII ET DERNIER.

QUEL temps, je le sais bien, quel temps je suis venu prendre, pour entretenir le monde de morale et de religion ! et quel théâtre encore que celui-ci, pour une semblable entreprise ! On fait presque preuve de hardiesse en concevant ce projet : chacun est autour de sa moisson ; chacun vit dans son affaire ; chacun est englouti dans l'instant présent ; tout le reste paroît chimérique. Autrefois, en m'occupant du bonheur public ; autrefois, en écrivant sur cet objet chéri de mes méditations, je pouvois attirer l'attention des hommes par une suite de réflexions sur leur propre fortune et sur la puissance de leur patrie ; et c'étoit au nom de leurs plus ardentés passions que je les engageois à m'entendre ; mais en traitant le sujet dont j'ai fait choix aujourd'hui, c'est à leur première nature, et à une nature presque effacée, que j'ai eu besoin de m'adresser : ainsi, j'ai éprouvé la nécessité de ranimer les sentimens que je voulois diriger, et de faire naître l'intérêt que je désirois d'éclairer. Aussi, quand je fixe mes regards sur le cours actuel des opinions, je crains bien

d'avoir pour juges , ou des hommes indifférens , ou des censeurs trop sévères : mais les combinaisons de la vanité sont peu de chose auprès des motifs qui m'ont guidé. Je suis sûr de m'être approché du plus grand de tous les objets ; et pourvu qu'une seule de mes pensées , s'alliant aux inclinations des âmes sensibles , ajoute quelque chose à leur bonheur , je jouirai de la plus douce des récompenses. C'est un pareil vœu que j'ai formé lorsque , d'une foible main , j'ai hasardé de tracer quelques réflexions sur l'importance des opinions religieuses. Ah ! plus on a connu le monde , ses fantômes et ses vains prestiges , plus on a senti le besoin d'une grande idée pour élever son âme au-dessus de tant d'événemens qui viennent la décourager ou la flétrir. Courez-vous après les honneurs , après la gloire , après la reconnoissance , partout il y a des erreurs , partout il y a des mécomptes ; et c'est votre condition que d'éprouver les traverses qui naissent des passions ou des foiblesses des hommes. Si vous laissez votre vaisseau dans le port , les succès des autres vous éblouissent ; si vous le mettez en pleine mer , il est battu par les vents et par la tempête : l'activité , l'inaction , l'ardeur et l'indifférence , tout a ses peines ou ses déplaisirs ; personne n'est à

l'abri des caprices de la fortune ; et lorsqu'elle a comblé vos vœux , lorsque vous avez atteint par hasard au dernier terme de votre ambition , la triste et languoureuse habitude s'apprête à vous ravir vos satisfactions , et à dissiper votre enchantement : rien n'est parfait que pour un moment ; rien n'est durable que le changement : il faut donc tenir par un lien à ces idées immuables , qui ne sont pas l'ouvrage des hommes , qui ne tirent pas leur valeur d'une simple convention , et qui ne dépendent point d'une opinion passagère : elles servent à tout ; elles s'appliquent à tout ; elles conviennent également aux momens de triomphe et aux jours de défaite , aux temps de la fortune et à ceux de l'adversité ; elles sont tour à tour , et selon nos besoins , notre consolation , notre encouragement , notre guide. Ah ! combien elles deviendroient fortes au milieu de nous ! combien elles paroïtroient encore plus secourables et plus efficaces , si , considérées avec raison comme le meilleur soutien de l'ordre et de la morale , chacun selon ses moyens s'appliquoit à les affermir , et de la même manière à peu près qu'on voit tous les citoyens d'une société politique concourir en proportion de leurs facultés à la sûreté de l'état ! Alors un nouveau spectacle

se déploieroit devant nous ; alors l'étude et la science, loin de suivre les conseils d'une vaine prétention, loin de chercher à détruire la croyance la plus utile aux hommes, destineroient au contraire à sa défense une portion de leurs riches moyens : on verroit le pénétrant métaphysicien s'empresser de rapporter au trésor commun de nos espérances le nouvel aperçu dont il seroit redevable à la continuité de ses méditations, et à la perspicacité de son esprit : on verroit l'observateur attentif de la nature s'occuper de la même idée, s'animer du même intérêt ; on le verroit, au milieu de ses travaux, saisir avidement tout ce qui pourroit ajouter le plus foible appui au premier principe de toutes les religions ; on le verroit, pour ainsi dire, détacher de ses découvertes, et mettre à part, avec une sorte d'amour, tout ce qui s'uniroit sous quelque rapport à la plus heureuse des persuasions et à la plus sublime des pensées. Le profond moraliste, le législateur philosophe, pourroient concourir au même dessein ; et dans une si grande entreprise, les hommes doués simplement d'une imagination ardente seroient encore semblables à ces voyageurs errans qui, de retour de leurs courses vagabondes, rapportent souvent dans leur patrie quel-

que richesse inconnue. De toutes parts , au moral comme au physique , il y a des routes qui mènent à des secrets ignorés ; et la moisson qu'on peut cueillir dans le vaste empire de la nature est aussi grande que diversifiée. Ah ! qu'il y auroit de beauté dans la réunion de tous les esprits vers le but le plus magnifique ! et au milieu d'une semblable confédération , je me représente quelquefois avec respect une société d'hommes distingués par leur caractère , et par leur génie , occupée à recevoir et à mettre en ordre toutes les idées propres à augmenter notre confiance dans la plus précieuse des opinions. Il est telle pensée d'un solitaire qui est perdue pour l'humanité , parce qu'il n'a pas eu le talent nécessaire pour l'enchaîner à un système ; et cependant , si cette pensée étoit réunie à quelque autre connoissance , si elle venoit seulement , comme un nouveau grain de sable , fortifier les digues élevées sur notre rivage , les générations se transmettroient , les unes aux autres un plus riche héritage. Nous enregistrons avec pompe un nouveau mot introduit dans la langue , et les plus beaux génies du siècle sont appelés à cette cérémonie : ne seroit-ce pas une aussi généreuse entreprise , d'examiner , de choisir et de consacrer les idées ou les observations

propres à nous éclairer dans la plus essentielle de toutes nos recherches? Une seule de ces idées, un seul de ces aperçus, mériteroient une couronne, bien plus qu'aucun ouvrage d'éloquence ou de littérature. Supposons pour un moment que, dans le plus ancien empire du monde, des mages gardassent depuis un temps immémorial le dépôt de toutes les pensées mères, de toutes les idées originales qui peuvent servir d'appui à l'opinion de l'existence d'un Dieu et au sentiment de l'immortalité de l'âme, et que de distance en distance, à mesure qu'une découverte, une considération nouvelle, auroient augmenté d'un degré la confiance due aux vérités les plus nécessaires au genre humain, on les eût inscrites dans un testament religieux, appelé le livre du bonheur et de l'espérance, quel prix ne mettrions-nous pas à en avoir connoissance! et avec quel respect n'approcherions-nous point du temple antique où ces superbes archives auroient été placées! Qu'au contraire on vint à se représenter en imagination une retraite écartée où seroient rassemblés tous les raisonnemens subtils, tous les discours artificieux par lesquels on s'est efforcé de détruire ou d'ébranler les saintes opinions qui unissent l'univers à une pensée intelli-

gente, l'ordre à une sublime sagesse, et la destinée des hommes à une infinie bonté, qui de nous voudroit entrer dans cette sombre demeure ? qui de nous voudroit en dépouiller les funestes registres ? Ah ! connoissons notre nature, et démêlons ses besoins à travers le délire de nos aveugles passions : c'est un Dieu qu'il nous faut, c'est un Dieu tel que la religion nous le présente ; un Dieu puissant et bon, le premier inventeur de la félicité, et le seul garant de la nôtre : ouvrons toutes nos portes à cette éclatante lumière ; que nos esprits, que nos cœurs la reçoivent, et qu'ils prennent plaisir à la répandre. Pénétrons-nous, dans notre jeunesse, de la seule idée dont nous aurons besoin en tous les temps : fortifions-la par nos réflexions, dans l'âge de notre force et de notre vigueur, afin qu'elle nous serve encore dans le déclin de la vie. Beautés ravissantes de l'univers, que seriez-vous à nos yeux sans cette pensée ? puissance majestueuse de l'esprit humain, merveilles étonnantes de ses conceptions, que nous représenteriez-vous, s'il falloit vous séparer de votre noble origine ? Ames tendres, âmes passionnées, que deviendriez-vous, sans l'espérance qui s'unit à vos divers sentimens ? Pardonne, ô maître du monde, si ne mesurant pas assez

ma foiblesse , et m'abandonnant uniquement aux mouvemens de mon cœur, j'ai entrepris de parler aux hommes de ton existence, de ta grandeur et de ta bonté ! pardonne si , nouvellement encore agité par les flots tumultueux de nos vives passions , j'ose élever ma pensée jusqu'à ce séjour d'une éternelle paix, où tu vis environné de ta gloire et de ta souveraine puissance ! Ah ! je le sais plus que jamais , c'est toi qu'il faut aimer, c'est toi qu'il faut servir : les hommes successivement vous donnent et vous reprennent, vous élèvent et vous rabaissent , vous défendent et vous abandonnent ; et les puissans de la terre, après avoir accepté votre amour, détournent de vous leurs regards et vous brisent comme un roseau. Il n'y a dans l'univers qu'une seule justice immuable ; qu'une seule bonté parfaite , qu'une seule idée en tout temps consolante : cependant , nous allons sans cesse vers d'autres bords ; nous y appelons le bonheur ; mais il n'est pas sur cette rive : ce sont des fantômes habitués à tromper les hommes qui répondent à notre voix : nous courons vers eux , nous les poursuivons, et nous laissons loin de nous toutes les idées religieuses et sensibles , les seules qui peuvent nous ramener à la nature et nous élever à son auteur.

Aveugles passions du monde; désirs dévorans des honneurs et de la fortune, vous ne servez qu'à nous endurcir; tout est hostile en vous, tout est personnalité, tout est sécheresse; vous ne voulez qu'un vain nom, vous ne demandez qu'un triomphe! Hommes ambitieux, hommes jaloux, reconnoissez-vous surtout à ces traits; un seul objet vous occupe; un seul but fixe vos regards: le ciel peut s'obscurcir; la terre peut se couvrir d'un voile; l'avenir peut s'anéantir à vos yeux: vous serez satisfaits, pourvu qu'une foible lueur vous permette encore d'apercevoir les hommages de ceux qui vous environnent; mais comment espérer de remplir ainsi le cours de toute une vie? comment pouvoir les retenir, ces hommages qui vous rendent si heureux? comment pouvoir fixer dans vos mains ce que les autres donnent, et ce que tant d'autres concurrens demandent avec vous? Ah! qu'on est plus sûr de son bonheur, lorsqu'un sentiment de piété, raisonnable dans son action, éclairé dans son principe, adoucit toutes nos passions, et les assouplit en quelque manière aux lois de notre destinée! La piété, telle que je m'en forme l'image, ne peut être mieux représentée que par l'intérêt vigilant d'un ami tendre et sen-

sible. Elle nous voit jouir avec plaisir des divers biens de la vie ; mais elle nous rappelle aux idées de reconnaissance, afin d'augmenter notre bonheur, en le rapportant au plus généreux de tous les bienfaiteurs : elle nous laisse exercer nos talens et nos facultés ; mais elle nous rappelle aux idées de morale et de vertu, afin d'assurer nos pas et de nous garantir des regrets ; elle nous laisse courir vers le but que la gloire ou l'ambition nous offrent ; mais elle nous rappelle aux idées d'inconstance et d'instabilité, afin de nous préserver d'un enivrement funeste : toujours elle est avec nous, non pour troubler notre félicité, non pour nous imposer des privations inutiles, mais pour mêler à nos pensées, mais pour unir à tous nos projets ces idées douces et paisibles, compagnes de la sagesse et de la modération : enfin, aux jours de l'adversité, aux temps de la décadence de ces forces, où nous avons placé notre confiance, la piété devient notre consolateur le plus secourable ; elle nous dit alors son dernier mot sur la vanité de nos diverses fortunes ; elle calme les remords de notre esprit, en nous montrant une Providence dispensatrice des événemens ; elle adoucit nos regrets en nous présentant des espérances

plus dignes qu'aucun objet du monde de captiver notre intérêt et de fixer notre attention. Ce n'est point un sentiment de mélancolie qui m'inspire ces réflexions ; je le craindrois , si je n'avois pas eu toujours les mêmes pensées , et si les diverses circonstances d'une vie souvent orageuse n'avoient pas achevé de m'éclairer sur la nécessité de s'attacher à quelque principe indépendant des hommes et des événemens. Tout entier à moi-même en cet instant , et repoussé jusque dans la solitude par une fatalité imprévue (*), j'éprouve, il est vrai , plus que jamais , le besoin de ces idées sensibles , image de toutes les grandes choses ; et je m'approche avec un nouvel intérêt des vérités que j'ai toujours aimées , vérités grandes , vérités sublimes , et que je viens recommander aux hommes au moment où je les vois plus enclins que jamais à les délaisser : hélas ! qu'ils se méprennent dans leurs calculs ! ils se confient à la force de leur esprit , et demain ils retrouveront leur foiblesse ; ils imaginent qu'en détournant leurs regards du terme de la vie , ils en éloigneront les bornes fatales , et déjà la cloche s'ébranle pour donner le signal de leur dernier moment. Ah !

(*) J'avois commenté ce chapitre pendant mon exil.

quel sacrifice à faire que celui de ces vérités consolantes, qui nous présentent encore un avenir, lorsqu'il n'y en a plus sur la terre ! on les redemanderoit, on les chercheroit de toutes parts avec inquiétude, si jamais pour notre malheur la trace en étoit effacée.

Toutes ces idées, entends-je dire ici, toutes ces idées sont vagues et ne sauroient convenir à l'esprit du temps. Mais, à une certaine distance des grands jeux de l'ambition et de la vanité, est-il rien de plus vague pour chacun de nous que les passions des autres ? sont-elles occupées de notre intérêt ? songent-elles à notre bonheur ? Non, les leurs sont comme les nôtres ; elles veulent des préférences ; elles se repaissent d'exclusions ; quelques-unes, et par intervalle, prononcent encore le nom de bien public ; mais c'est un mot du guet qu'elles ont surpris, afin de traverser nos rangs sans danger. Où trouverons-nous donc un véritable lien ? où trouverons-nous, s'il m'est permis de le dire, un rendez-vous commun, si ce n'est dans ces idées éternelles qui nous circonscrivent de la même manière, qui nous touchent à une égale distance, qui nous prennent tous indistinctement à la sortie de nos combinaisons passagères, et qui nous présentent, non pas, à la

vérité, des intérêts que nous puissions annexer à nos cupidités de la veille, à nos agitations du lendemain, mais des objets de méditation qui appartiennent à notre vie entière, à notre existence, à notre nature, et surtout à cet esprit qui constitue notre véritable grandeur; à cet esprit sublime dont tous les rapports ne sont pas découverts, et dont les derniers degrés de puissance demeurent encore inconnus?

FIN DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES
ET DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME DOUZIÈME.

DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.

I NTRODUCTION.....	<i>Page</i>	1
CHAP. I. Sur le rapport des idées religieuses avec l'ordre public.....		19
CHAP. II. Suite du même sujet. Parallèle entre l'influence des idées religieuses, et celle des lois et de l'opinion.....		58
CHAP. III. Objection tirée de nos dispositions naturelles au bien.....		102
CHAP. IV. Objection tirée de la bonne conduite de plusieurs hommes irréligieux.....		107
CHAP. V. Influence des idées religieuses sur le bonheur.....		119
CHAP. VI. Continuation du Chapitre précédent. Influence de la vertu sur le bonheur.....		147
CHAP. VII. Des opinions religieuses dans leurs rapports avec les souverains.....		163
CHAP. VIII. Objection tirée des guerres et des troubles dont les opinions religieuses ont été l'origine.....		181
CHAP. IX. Examen d'une autre objection. Jour du repos.....		187

